

Le Samedi

Vol. XI. No 12
Montreal, 19 Aout 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c



SPECTACLE IMPROVISÉ.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

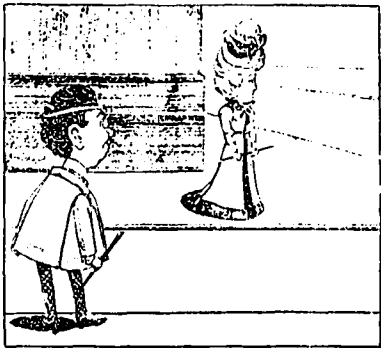
POIRIER, BESSETTE & Cie,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

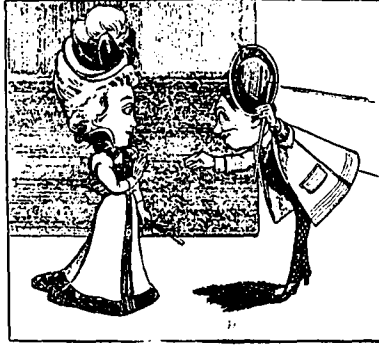
MONTRÉAL, 19 AOÛT 1899

O MYOPES, PRENEZ GARDE!



I

Il était très myope et, se promenant sur la rue, il crut apercevoir sa bien-aimée.



II

—Comment, vous ici, ma chérie? Quel bonheur pour moi de vous rencontrer. Je pense bien que...

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est une délicieuse gourmandise.

* * *

L'amour est un soleil ardent qui brûle, mais qui n'éclaire pas.

* * *

L'amour est un fripon qui dupe souvent ceux qui ont affaire à lui.

* * *

L'amour est comme le bon vin; plus on le conserve et plus il a de douceur.

* * *

L'amour est le plus bienfaisant des dieux; ses dons sont inépuisables, car il est infini.

* * *

L'amour est une mélodie, mais pour en connaître les notes il faut avant tout bien posséder sa clef.

* * *

L'amour est le plus agile des ennemis; il défie la locomotive et l'électricité. Aussi quel mortel peut lui échapper?

* * *

L'amour est un grand distrait qui commet bien des larcins; mais est-ce par attraction ou par distraction qu'il fait tant de soustractions?

* * *

L'amour est le plus ingénieux des guerriers: toutes les armes lui sont bonnes et il fait flèche de tout bois. Son carquois est inépuisable.

* * *

L'amour est déjà enraciné dans votre cœur lorsque vous en ressentez les atteintes dangereuses. Vous ne pouvez trouver un remède que dans l'homéopathie.

* * *

L'amour est un homme banquier, car il place les cœurs sans intérêt; il y a pourtant des femmes qui prêtent leurs cœurs, et qui ne le donnent qu'au plus fort enchérisseur.

* * *

L'amour est le pivot de l'humanité, le seul levier du monde: plus fertile que la terre, plus brillant que le soleil, plus mobile que les flots; ses esclaves sont plus nombreux que les étoiles ou les sables, car toute la terre est soumise à ses caprices; nègres ou blancs, riches ou pauvres, beaux ou laids, jeune ou vieux, spirituels ou sots, ambassadeurs ou... poètes, chacun se courbe sous ses fourches caudines.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

DANGEREUSE MANIE

Le père.—Ah! vous dites que ma fille veut vous épouser? Eh bien, je vais vous confier un secret. Il y a des cas de folie dans ma famille, mais ma fille est allignée d'une très dangereuse manie, ce qui m'empêche de donner mon consentement à son mariage.

L'amoureux sans le sou.—Vraiment, vous m'alarmez! Et quelle est la manie de votre fille?

Le père.—Elle consiste à vouloir vous épouser.

OUI! CES MARIÉS

Madame.—Regardez donc mon portrait, chéri. Il a été pris par le nouveau procédé qui s'appelle "instantané."

Monsieur.—C'est donc cela, je ne pouvais pas m'expliquer comment il avait pu te prendre la bouche fermée.

POSTE PEU DANGEREUX

Le mendiant.—Madame, voulez-vous faire la charité à un vieux soldat qui a vu plusieurs batailles?

La dame charitable (lui donnant une pièce blanche).—Aux Indes ou en Egypte?

Le mendiant.—Dans les journaux illustrés, madame. Et il s'éloigne dignement.

IL A ÉTÉ FLATTÉ

La veuve.—Savez-vous, monsieur Bonparti, que ma fille Jeannette vous voit d'un très bon œil?

M. Bonparti (souriant agréablement).—Vraiment, je l'ai toujours considérée comme une jeune fille tout à fait charmante.

La veuve.—Oui, encore aujourd'hui, elle disait: "C'est un homme comme celui-là que j'aimerais pour mon papa."

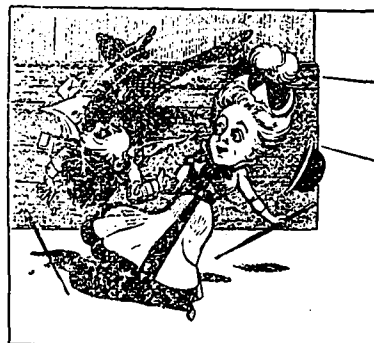
CHOISSISSANT SON MONDE

Le juge.—Vous étiez seul quand vous avez commis ce vol?

Le prévenu.—Oui, Votre Honneur. Vous savez, quand on a un complice, on ne sait jamais s'il est honnête ou non.

Il faut acquérir les biens de ce monde sans passion, les conserver sans trouble, les perdre sans regret.

O MYOPES, PRENEZ GARDE! — (Suite et fin)



III
Elle une furieuse cabriole, puis... un bruit mat... Ploaf...



IV
Il s'était attaqué à la femme forte du Parc Sohmer!

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Les Tortures d'une Mère

Un des plus beaux Romans
du jour

Commencera dans le numéro du ...

2 SEPTEMBRE

Dites-le à vos Amis!

PARFAIT MODÈLE



La mère. -- Je n'aime pas la figure de ce garçon que j'ai vu jouer avec toi, cet après-midi. Tu ne dois pas jouer avec de méchants petits garçons, tu sais !

Le fils. -- Oh ! ce n'est pas un méchant que Laficelle, maman : c'est un bon, très bon petit garçon. Il a déjà été à l'École de Réforme deux fois et, chaque fois, on l'a relâché à cause de sa bonne conduite.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXXXIII

PÊCHEUR A LA LIGNE

Assis, les pieds pendants sous l'arche d'un vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flottage rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. -- Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles ;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorec neuve, et songe : -- Il est midi.

FRANÇOIS COPPÉE.

VIEILLE FEMME

Toute courbée, toute cassée, portant sur le dos une charge énorme de bois mort, cheminait la pauvre vieille, le long d'une route de montagne, dans la splendeur du soir d'été.

Proches ou lointaines, les forêts de hêtres s'étagaient toujours fraîches et pareilles, depuis les sommets voisins du ciel jusqu'en bas, jusqu'aux régions profondes des herbages, des fleurs et des eaux. Au-dessous de nous, la claire rivière, qui reflétait les cimes, avec des îlots de fleurs ; -- des îlots garnis, comme des corbeilles, de grandes quenouilles violettes, d'amourettes roses et de je ne sais quelles plantes d'eau épanouies en ombrelles blanches. Et, au bord de la route, tout de suite commençait un sol exquis, feutré de ces lichens et de ces mousses qui ne croissent que dans les lieux longuement tranquilles ; un sol qui semblait vieux comme le monde -- et que l'on voyait fuir et se perdre sous la voûte mystérieuse des hêtres, sous la forêt aux puissantes ramures grises. On sentait que, depuis les origines, des pâtres seuls et des troupeaux avaient dû fouler ces tapis délicats, et la paix des temps anciens planait très douce sur tout ce pays vert. . .

Mais, par une anomalie bien étrange, les campagnards qui vivent dans de tels édens ne savent les comprendre ni les voir -- et la vieille femme au fagot trop lourd cheminait, aussi misérable au milieu de ces enchantements que si elle eût traversé n'importe quels bas-fonds des villes, entre des murs moroses

PIERRE LOTI.

UN BON TOUR

L'amoureux. -- Tu dis que ta sœur sera ici dans une minute, Georges ! C'est une bonne nouvelle. J'avais peur qu'elle se fasse excuser comme l'autre jour.

Georges. -- Non, pas cette fois-ci. Je lui joue un bon tour.

L'amoureux. -- Qu'as-tu fait !

Georges. -- Je lui ai dit que c'était un autre garçon que toi qui l'invitait.

LE COMBLE DE LA PARESSE

Frishien est l'homme le plus paresseux que je connaisse.

Comment cela ?

Croiriez-vous qu'il est content d'être chauve, maintenant, parce qu'il n'est plus obligé de peigner ses cheveux.

A QUOI TIENT L'AMITIE

Bizotier. -- Pourquoi Margouillat a-t-il refusé de te parler, il me semble que vous étiez grands amis ?

Pitou. -- Oui, avant son mariage.

Bizotier. -- Quelle différence cela peut-il bien faire qu'il soit marié aujourd'hui !

Pitou. -- C'est que je lui ai donné un volume comme cadeau de nocce et c'est depuis ce temps qu'il ne me parle plus.

Bizotier. -- Quel était ce livre ?

Pitou. -- Le Paradis perdu.

TRADUCTION LIBRE

Bouleau. -- Que veux-tu dire : *Dolei far niente* !

Rouleau (qui est employé à l'hôtel de ville). -- Cela veut dire : Il est doux de ne rien faire quand on est bien payé pour cela.

UN GRAND EMBARRAS POUR LE PAUVRE PAPA

Papa, vous savez . . .

Non, je ne sais pas.

Vous ne savez pas quoi, papa ?

Je ne sais pas la réponse à la question quelconque que tu voulais me poser.

Mais, vous ne savez pas ce que je vais vous demander, n'est-ce pas, papa ?

Non, naturellement, non.

Alors, comment savez-vous que vous ne savez pas ce que c'est ?

Je ne sais pas ce que c'est que je ne sais pas, mais tout de même, je sais que je ne le sais pas.

Mais, papa, si vous ne savez pas ce que vous ne savez pas, comment pouvez-vous savoir que vous ne le savez pas ? Si vous ne le savez pas, il me semble que vous ne savez pas si vous le savez ou si vous ne le savez pas et . . .

Je sais que je ne le sais pas, simplement parce que je ne sais pas la réponse à aucune des questions saugrenues que ta remarquable curiosité est toujours si prompte à me poser.

Mais, papa . . .

Allons ! Voyons ta question et finissons-en. Que veux-tu savoir ?

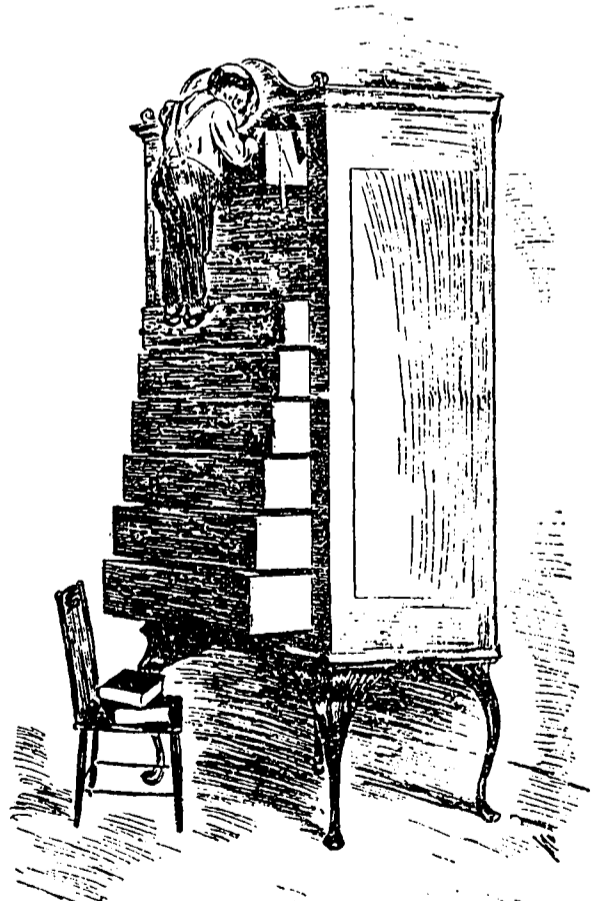
Ma foi, papa, je ne sais pas. Vous me l'avez fait oublier !

IL EN EXISTE

Les longues barbes prétent de la dignité à un homme, mais il existe des hommes qui ont suffisamment de dignité pour ne pas en emprunter.

Un ange, c'est une femme qui tâche d'envoyer son mari à la chasse aux canards tandis qu'elle fera son ménage des fêtes.

LA COMMODE DE BASSURPATTES



La femme de Bassurpattes lui a fait cadeau d'une commode qu'elle a achetée à Feneau. Bassurpattes a d'abord éprouvé quelques difficultés à faire connaissance avec ce nouveau meuble, mais il les a en bientôt surmontées, car il a de l'imagination.

TOUS LES BÉBÉS LES PLUS VIGOUREUX ET JOUISSANT "NESTLÉ'S FOOD". TOUS LES MÉDE-
DE LA MEILLEURE SANTÉ SONT NOURRIS AU . . . GINS L'ORDONNENT

A AUCUN PRIX



Le policier. — Et que demandes-tu pour ce chien, maintenant ?
Le gamin. — Je ne puis pas le vendre, monsieur. Je puis facilement me passer d'argent, mais je ne pourrais pas me passer de chien.

Les Quatre Cri-Cris de la Boulangère

Mon ami Jacques entra un jour chez un boulanger pour lui acheter un tout petit pain qui lui avait fait envie en passant. Il destinait ce pain à un enfant qui avait perdu l'appétit et qu'on ne parvenait à faire manger qu'en l'amusant. Il lui avait paru qu'un pain si joli devait tenter même un malade. Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon de six ou sept ans, pauvrement vêtu, entra dans la boutique du boulanger.

— Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain...

La boulangère monta sur son comptoir (ceci se passait dans une ville de province), tira de la case aux miches de quatre livres le plus beau pain qu'elle put y trouver et le mit dans les bras du petit garçon. Mon ami Jacques remarqua alors la figure amaigrie et pensive du petit acheteur ; c'e faisait contraste avec la mine ouverte et rebondie du gros pain dont il semblait avoir toute sa charge.

— As-tu de l'argent ? dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent.

— Non, madame, répondit-il en serrant plus fort sa miche contre sa bourse, mais maman m'a dit qu'elle viendrait vous parler demain.

Allons, dit la bonne boulangère, emporte ton pain, mon enfant.

Merci, madame, dit le pauvre petit.

Mon ami Jacques venait de recevoir sa monnaie. Il avait mis son emplette dans sa poche et s'apprêtait à sortir, quand il retrouva, immobile derrière lui, l'enfant au gros pain, qu'il croyait déjà bien loin.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit la boulangère au petit garçon, qu'elle avait cru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain ?

— Oh ! si, madame, dit le petit, il est très beau.

— Eh bien, alors, va le porter à ta maman, mon ami. Si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route, et tu seras grondé.

L'enfant ne parut pas avoir entendu. Quelque chose semblait attirer toute son attention. La boulangère s'approcha de lui et lui donna amicalement une tape sur la joue.

— A quoi penses-tu, au lieu de te dépêcher ! lui dit-elle.

— Madame, dit le petit garçon, qu'est-ce qui chante donc ici ?

— On ne chante pas, répondit la boulangère.

— Si, dit le petit. Entendez-vous ? Cuc cuc !

La boulangère et mon ami Jacques prêtèrent l'oreille, et ils n'entendirent rien, si ce n'est le refrain de quelques grillons, hôtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

— C'est un petit oiseau, dit le petit bonhomme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes ?

— Mais non, petit nigaud, lui dit la boulangère, ce sont les grillons. Ils chantent dans le fournil, parce qu'on vient d'allumer le four et que la vue de la flamme les réjouit.

— Les grillons ! dit le petit garçon ; c'est-il cela qu'on appelle aussi des cri-cri ?

— Oui, lui répondit complaisamment la boulangère.

Le visage du petit garçon s'anima.

— Madame, dit-il en rougissant de la hardiesse de sa demande, je serais bien content si vous vouliez me donner un cri-cri ?

— Un cri-cri ! dit la boulangère en riant ; qu'est-ce que tu veux faire d'un cri-cri, mon cher petit ? Va, si je pouvais te donner tous ceux qui courent dans la maison, ce serait bientôt fait.

— Oh ! madame, donnez-m'en un, rien qu'un seul, si vous voulez ! dit l'enfant en joignant ses petites mains pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cri-cri, ça porte bonheur aux maisons, et peut-être que, s'il y en avait un chez nous, maman, qui a tant de chagrin, ne pleurerait plus.

Mon ami Jacques regarda la boulangère : c'était une belle femme, aux joues fraîches. Elle s'essuyait les yeux avec le revers de son tablier. Si mon ami Jacques avait eu un tablier, il en aurait fait autant.

— Et pourquoi pleure-t-elle, ta pauvre maman ? dit mon ami Jacques, qui ne put se retenir davantage de se mêler à la conversation.

— A cause des notes, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, et maman a beau travailler, nous ne pouvons pas toutes les payer.

Mon ami Jacques prit l'enfant, et avec l'enfant le pain, dans ses bras ; et je crois qu'il les embrassa tous les deux. Cependant la boulangère, qui n'osait pas toucher elle-même les grillons, était descendue dans son fournil. Elle en fit attraper quatre par son mari, qui les mit dans une boîte avec des trous sur le couvercle, pour qu'ils pussent respirer ; puis elle donna la boîte au petit garçon qui s'en alla tout joyeux.

Quand il fut parti, la boulangère et mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main.

— Pauvre bon petit ! dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de comptes ; elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon, fit une grande barre sur cette page, parce que le compte était long, et écrivit en bas : *Payé*.

Pendant ce temps-là mon ami Jacques, pour ne pas perdre son temps, avait mis dans un panier tout l'argent de ses poches, où heureusement il s'en trouvait beaucoup ce jour-là, et avait prié la boulangère de l'envoyer bien vite à la maman de l'enfant aux cri-cri, avec sa note acquittée et un billet où on lui disait qu'elle avait un enfant qui ferait un jour sa joie et sa consolation. On donna le tout à un garçon boulanger, qui avait de grandes jambes, en lui recommandant d'aller vite.

L'enfant avec son gros pain, ses quatre grillons et ses petites jambes, n'alla pas si vite que le garçon boulanger, de façon que, quand il rentra, il trouva sa maman les yeux, pour la première fois depuis longtemps, levés de dessus son ouvrage, et un sourire de joie et de repos sur les lèvres. Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle, et mon avis est qu'il n'eut pas tort. Est-ce que sans les cri-cri et son bon cœur cet heureux changement serait survenu dans l'humble fortune de sa mère ?

P.-J. STAHL.

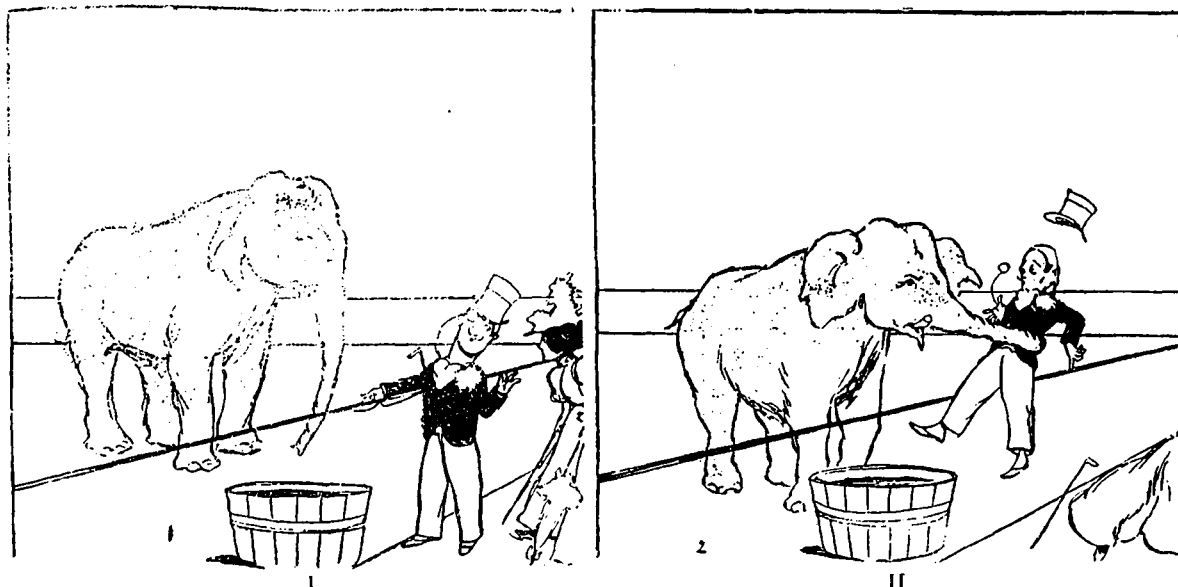
UN SERVICE D'AMT

Le passant. — Constable ! Il y a une bataille au coin de la rue, là-bas.

Le constable. — Merci, monsieur, je vous revaudrai cela quelque jour.

Et il s'éloigna par le côté opposé.

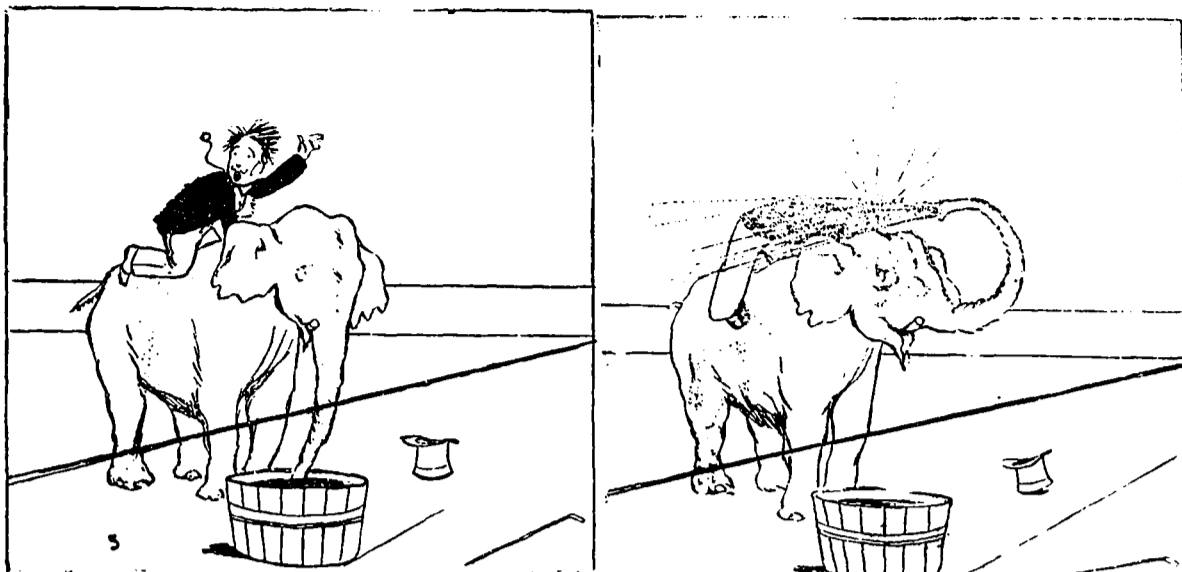
CRUELLE LEÇON



I Il lui avait donné, pour faire sourire Henriette, une boulette de papier en guise de sucre...

II ... En une seconde il est saisi...

CRUELLE LEÇON (Suite)



III
... hissé sur le dos du pachyderme qui, ...

IV
... après l'avoir copieusement arrosé, ...

VISION

L'heure s'enfuit : — devant ma lampe familière
Je songe, en l'écoutant résonner lentement. —
Son timbre clair paraît se rire du serment
Que je fis de garder mon âme tout entière.

Dans le ciel où la nuit met son troublant mystère,
Où l'air frais court avec un doux frémissement,
La forme de mon rêve apparaît un moment
Puis s'évanouit comme une vapeur légère.

Mon cœur a tressailli d'un indicible émoi :
Est-ce elle que je vois glisser auprès de moi
Sur ce rayon brillant, par ma fenêtre ouverte ?

Mais l'heure sonne encor : — mon rêve disparaît.
Je me retrouve seul dans ma chambre déserte
Et je garde, plus lourd, le poids de mon secret.

A. MEUNIER.

HISTOIRE D'UNE PELISSE

Dans les derniers jours de l'année 1854, M. Geiger, le culottier en vogue, voyait entrer chez lui un de ses clients.

— Mon cher Geiger, lui dit-il, je pars pour la Crimée, faire une visite à mon beau-frère, officier dans l'armée qui assiège Sébastopol. Il fait un froid de chien, là-bas, je veux lui apporter une pelisse bien fourrée ; faites-en deux, l'autre sera pour moi ; nous avons, mon beau-frère et moi, la même taille. Je pars demain ; vous emballerez les pelisses et m'enverrez la caisse chez moi demain soir, avant sept heures, dernier délai.

Quinze jours plus tard, l'officier apprenait que son parent était en rade de Kamiesch.

Obtenir l'aveat du capitaine de Cissey, galoper jusqu'à Kamiesch et escalader le bord, ce ne fut pas long.

Après maintes accolades, la caisse fut ouverte, l'officier prit au hasard l'une des deux pelisses, l'attacha sur le devant de sa selle et regagna son quartier.

A cette époque, la France n'avait pas encore commencé l'envoi de ses dons nationaux ; cette pelisse, qui tombait au milieu des loques dont nos officiers étaient couverts, prit les proportions d'un événement.

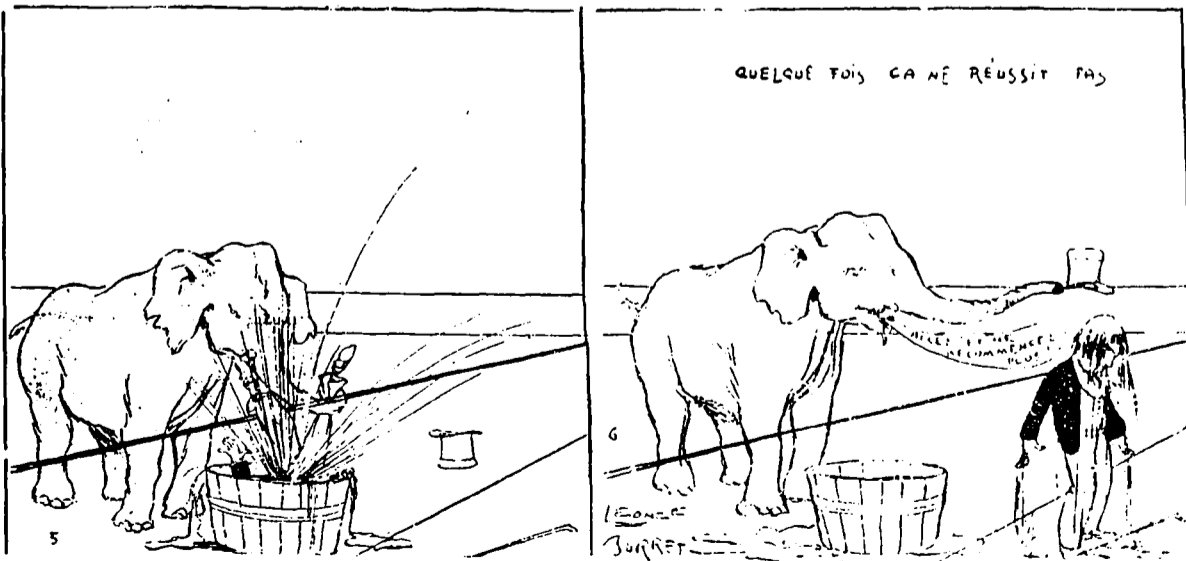
Elle fut tournée et retournée entre les mains de tous, puis endossée par son heureux propriétaire.

En mettant la main dans la poche de la pelisse, l'officier sentit qu'un papier avait été cousu dans l'intérieur. Il le retira avec précaution et lut ce qui suit :

« Cette pelisse est destinée à l'un des officiers de notre brave armée d'Orient. Qu'elle lui porte bonheur !

« Deux femmes jeunes y ont travaillé pendant la journée du ... et la nuit du ... Elles l'accompagnent de tous leurs vœux. »

Aucune signature.



V
... le plonge, non moins copieusement, dans son baquet, puis...

VI
... après l'avoir remis sur pieds, lui tend son couvre-chef et lui dit : « Allez et ne recommencez plus. »

L'auditoire fut ému jusqu'aux larmes de ce témoignage d'une sympathie qui s'adressait à toute l'armée.

Dans les derniers mois de 1855, le sous lieutenant rentrait en France tout entier, cité et décoré.

Il voulut remercier celles qui lui avaient porté bonheur. Ce fut impossible : elles persistèrent à garder l'incognito.

Leurs vœux accompagnent encore le jeune officier de l'armée d'Orient, car il est, aujourd'hui, commandant de corps d'armée. Il se rappelle toujours avec une vive émotion ce charmant épisode de sa jeunesse.

GÉNÉRAL DE GALLIFFET.

PARDESSUS LE MARCHÉ

Un marchand de charbon avait engagé un nouveau charretier, et comme il ne revenait pas après avoir été livrer son premier voyage, on fit faire des recherches. L'homme fut trouvé dans la maison où il avait été porter le charbon. Il avait pris ses quartiers dans la cuisine. La cuisinière dit qu'il n'avait jamais voulu s'en aller. Quand on lui demanda les motifs d'une telle conduite, il répondit ainsi :

— Je pensais être vendu avec le charbon puisque j'avais été pesé avec.

LE DROIT DE CRITIQUE

L'artiste aux formes d'athlète (au critique influent). Hier, j'ai invité ici Tétaclaque, le critique, à me donner sa franche opinion sur mon tableau, et il a eu l'audace de me dire qu'il manquait de composition et de couleur ; enfin que la technique en était très mauvaise. Alors, je n'ai fait ni une ni deux et je l'ai jeté en bas de l'escalier avec un coup de pied qui l'a envoyé au milieu de la rue. Maintenant, mon vieux, donnez-moi votre honnête opinion, mais là, sans feinte. Que pensez-vous de ma peinture ?

PAS D'AFFAIRES

Riffleton (à un commis-royageur). Pardon, monsieur, quel est votre genre d'affaires ?

Le royageur. Je suis gentilhomme, monsieur, je n'ai pas d'affaires.

Riffleton. — Ah, je comprends, vous prenez un jour de congé.

UNE CALAMITÉ

L'hippopotame. — Je ne voudrais pas avoir un pareil cou, ma pauvre amie.
La girafe. — C'est en effet une grande incommodité. Avant que j'ai fini d'avaler mon dîner, il est temps de songer au souper.

L'OPINION D'UN PAPA

— Ah, qu'il est charmant de voir le bébé mangeant, à table, son pain avec sa cuiller tandis qu'il se sert de ses doigts pour avaler sa mélasse !

IL N'A PAS DU SORTIR

Un soldat se disposant à sortir de la caserne est arrêté par la sentinelle.
— Vous ne pouvez pas sortir sans une permission.

J'ai la permission verbale du capitaine.

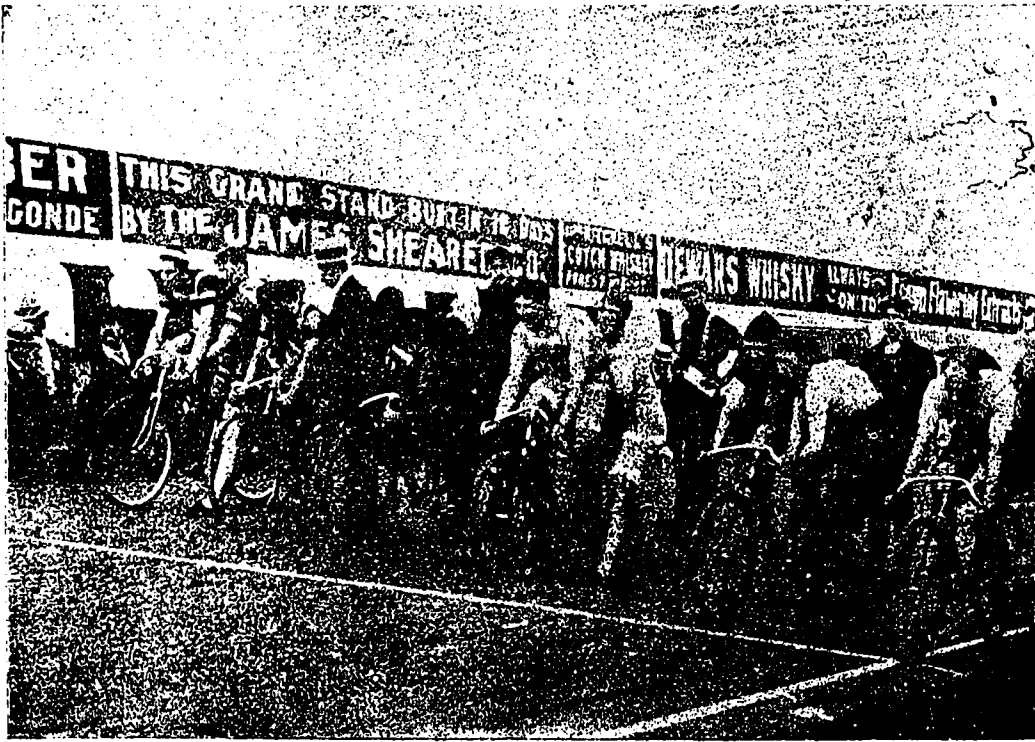
— Montrez-moi cette permission verbale, alors.

CRUELLE LEÇON (Suite, fin)

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

LES COURSES DU WORLD'S MEET A MONTRÉAL, AOUT 1899

(Photographies de M. J. Demison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



CHAMPIONNAT DU MONDE — LE DÉPART DES PROFESSIONNELS POUR LA COURSE D'UN DEMI MILLE.

LE TIGRE

NOUVELLE PAR J.-H. ROSNY

Vous avez raison, fit Charles Maurage, la venue de la bicyclette est un des grands événements qui se soient produits depuis longtemps. La bête lente qu'était devenue l'homme, est redevenue une bête rapide, et parmi les plus rapides. La portée d'un tel fait est incalculable.

Il y a dix-huit mois, j'eus, dans sa plénitude, le sentiment de cette puissante transformation en une circonstance assez émouvante pour n'en pas perdre de sitôt le souvenir.

Vous savez que je voyageais alors par les grandes îles malaises, Sumatra et Java, avec le géographe hollandais Moer et notre géographe Rousselle.

* * *

Nous débarquâmes un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys. Une dizaine de colons néerlandais y séjournent, servis par toute une population de Malais et de Chinois. Les plantations sont spacieuses, environ deux lieues carrées, et creusent un trou de lumière dans une prodigieuse forêt vierge. Le village proprement dit est fortifié contre les tigres, qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises dont ils dévorèrent les occupants.

Nous reçûmes une hospitalité fastueuse chez Mijneer Van den Onwelandt. Sur la terrasse de son château de bois, nous goûtâmes une de ces soirées où se mêlent les ténèbres parfumées, la lueur des lucioles et la course délicate des astres.

« Les tigres vous enlèvent-ils souvent des hommes ? » demandai-je à notre hôte, entre deux réécits de chasse.

Non. Peut-être trois ou quatre en dix ans. D'abord ils ne tentent plus l'attaque du village : ils ont fini par reconnaître très bien que c'était au-dessus de leurs forces.

Cependant les tigres sont nombreux par ici !

La forêt en paille. Même en plein jour, une excursion n'est pas à recommander trop près de la lisière.

Nous demeurâmes quelque temps encore à boire le café à la lueur de lampes bleues, qui jetaient sur la nuit une clarté languissante, puis nous pûmes prendre quelque repos.

* * *

Je me levai le lendemain matin tandis que notre hôte était aux champs. Après avoir pris une tasse de thé, je me trouvai rôdant autour de l'habitation. J'hésitais entre une petite promenade dans les environs et une liasse de notes à classer, lorsque mon attention fut attirée par une magnifique bicyclette remise sous un hangar.

Je reconnus une des plus célèbres marques américaines. Or, depuis que j'avais brisé ma machine dans une excursion près de Malacca, je n'avais plus monté. Je suis, comme vous savez, un cycliste passionné. Ce n'est pas me vanter que de rappeler que j'ai couru contre Danker un match dont j'ai gagné une manche.

A la vue de l'excellente machine, je fus pris d'une de ces « envies » que les vrais cyclistes partagent avec les fumeurs. D'abord je résistai, puis j'attirai tout doucement le cycle, puis je l'enfourchai, décidé à rester dans les limites d'un petit essai. Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédales forcées à travers les rizières et les cafés.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt : ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvai devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

* * *

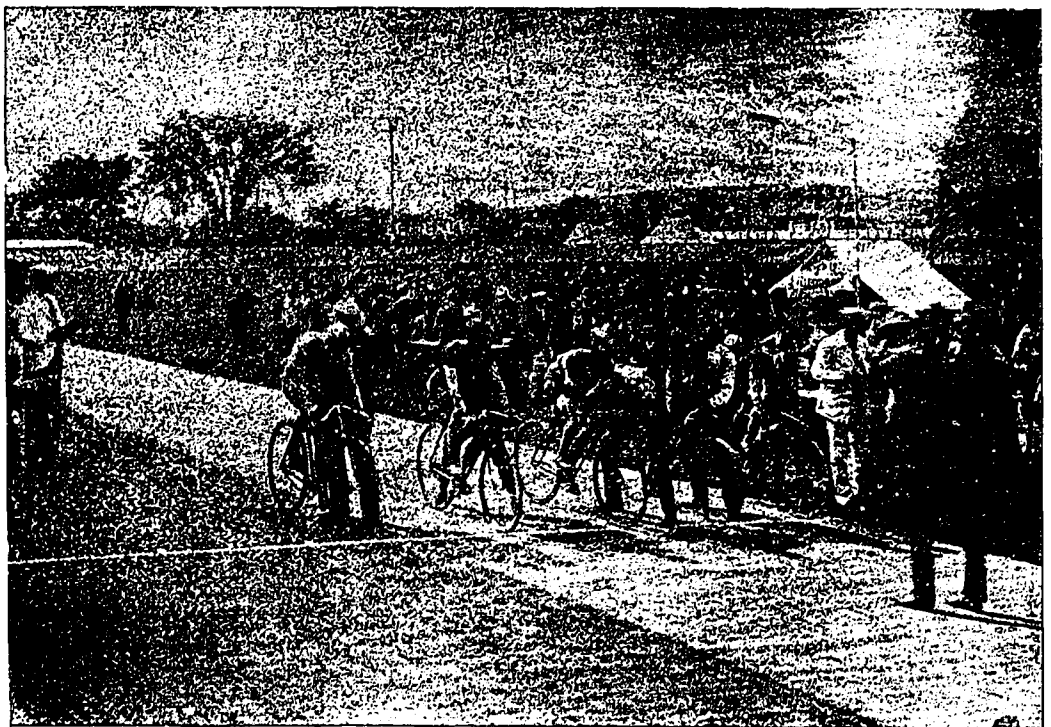
Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble se fraya passage jusqu'au bord des eaux. Mon cœur s'arrêta. L'angoisse pâle et lourde s'abattit sur ma poitrine. A trente pas de moi, la bête monstrueuse, le roi des carnivores, venait de jaillir des pénombres. Un moment, l'élégante silhouette, la tête du tigre aux yeux d'or, demeurèrent immobiles, et sûrement c'était un des colosses de l'espèce.

Cachez par deux ou trois grandes palmes retombantes, je n'osais faire un mouvement. Pour atteindre ma bicyclette, il fallait parvenir jusqu'à la route. Cela n'était pas possible sans attirer l'attention du fauve, et en deux bonds il m'aurait rejoint.

Comment, dans l'intervalle de ces deux bonds, enfourcher la machine et démarquer ! Puis, même si j'avais la chance de la surprise pour moi, je n'étais pas sauvé si la bête se décidait à prendre la chasse. Une bicyclette parcourra plus vite une lieue qu'un tigre, mais peut-elle lutter contre l'élan formidable des premiers bonds ? Je ne le croyais point, et, après la stupeur des premières secondes, je restais tremblant, le cœur battant comme un marteau, la bouche aussi sèche qu'une pierre. Pas une arme, pas même le revolver que je porte en toute circonstance et que la fatalité m'avait fait oublier à mon réveil.

Ma secrète espérance était que le monstre, repu de victimes nocturnes,

LES COURSES DU WORLD'S MEET — (Suite)



LA COURSE D'UN MILLE POUR CHAMPIONS AMATEURS — LE DÉPART.

n'était venu au lac que pour se désaltérer.

Mais si, à la vérité, le tigre trompa sa langue dans le lac, il ne parut aucunement que ce fût par besoin. Il releva bientôt sa gueule humide et scruta l'alentour. Une sorte d'intuition me dit que, au rebours de mon espoir, il avait fait mauvaise chasse, qu'il cherchait une compensation à sa nuit infructueuse. Un faux mouvement, et je devenais cette compensation.

Le temps que le tigre demeura immobile, ses prunelles de topaze lentement déplacées d'arbre en arbre, de buisson en buisson, eut la longueur atroce de la terreur en attente.

Un instant, il parut vouloir se retirer, et se retourna vers la forêt avec une extrême nonchalance. Puis, au bruit d'un oiseau s'envolant dans le feuillage, il tourna le cou avec vivacité, une lumière de phosphore passa sur son regard. Mais il ne vit rien ; il demeura campé avec la tête de profil, mi vers l'épaule, dans une pose aussi gracieuse que celle d'un chat attentif. Il hésitait évidemment entre deux routes ; j'entendais battre non seulement mon cœur, mais, en quelque sorte, mon cerveau.

Enfin, la bête prit son parti. Elle se tourna de nouveau vers le lac, fit un pas vers la rive. Ce pas ne la rapprocha pas de moi, il se pouvait que la route choisie fût dans une direction favorable. Mais, à un second pas, plus rapide, mon épouvante se décida. Je fis un bond, puis un autre, je saisis ma bicyclette.

Un tel vertige tenait mon être, que, d'abord, je ne me rendis pas compte si le tigre avait bougé ou non ; mais, dans un éclair, tandis que je sautais en selle, je vis le grand corps se raser, j'entendis le bond. Dans le même instant, je donnais le premier coup de pédale.

Malgré l'émotion, mes mouvements étaient sûrs, nets, agiles. Il semblait que je fusse devenu tout instinct, que chacune de mes fibres obéît à cette volonté obscure qui vaut cent fois mieux à nous conduire à travers le péril immédiat que les plus claires raisons. En deux élans, j'obtins la grande vitesse, et, dans l'intervalle minuscule qui s'écoula entre le premier et le deuxième bond du fauve, j'étais d'aplomb pour la lutte. Le tout était de garder une avance, si légère fût-elle, pendant une cinquantaine de mètres, après quoi, probablement, la vélocité du tigre deviendrait moins foudroyante, tout en demeurant redoutable.

Je poussai avec une ardeur frénétique ; mais, au quatrième bond, la distance était réduite à quelques pas ; au cinquième, le fauve n'avait en quelque sorte qu'à allonger la patte ; au septième, il toucha le pneumatique. Je me crus perdu ; l'effort que je fis alors me sembla vain. Mais la grille manqua le but, le rasa à peine, et, la machine continuant sa route, le tigre se trouva un peu moins vite au huitième bond, précisément parce qu'il avait raté la prise.

Dans ces secondes vertigineuses, j'eus l'inspiration d'obliquer vers un goyavier qui se trouvait au bord du chemin, et j'échappai encore, parce que le poursuivant se trouva sans doute hésiter, le goyavier lui interdisant un bond complet ou le forçant à se détourner.

Encore que ma vitesse atteignit alors son maximum, je n'avais plus aucune espérance. Je sentais trop bien qu'un ou deux élans de l'adversaire cloraien t définitivement cette lutte. Au bond suivant, je faillis de nouveau être atteint ; mais tandis que la roue filait devant la grille, je vis dans un éclair que j'allais traverser un ponceau assez long et très étroit jeté sur une sorte de petit canal d'irrigation. Cette vue me rendit quelque courage ; j'eus l'impression très nette que le tigre aurait une brève hésitation, qu'il se pourrait qu'il perdît quelque mètres en ralentissant sa course au passage. C'est effectivement ce qui arriva. Quand je me trouvai de l'autre côté du canal, j'avais gagné une dizaine de pas sur l'épouvantable chat. Je crois bien que, dans l'ivresse de cet avantage, j'accélérai encore mon coup de pédale.

Durant les secondes qui suivirent, le tigre regagna peu à peu son retard, mais avec moins d'aisance qu'au début. Une aube d'espoir me vint soutenir, et bientôt la distance demeura stationnaire. Je ne puis dire que je redoublai d'efforts, car j'avais atteint mon maximum, mais je maintins toute mon énergie. Après quelques centaines de mètres, j'eus la délicieuse certitude que non seulement je conservais mon avantage, mais que le félin avait perdu une couple de mètres. A une petite descente, je me laissai rouler comme un projectile qui s'aiderait lui-même, et je conquies ainsi une nouvelle avance.

Déjà le triomphe enflait ma poitrine d'une palpitation d'allégresse. Je me croyais sauvé, je poussai la pédale avec une frénésie joyeuse. Une circonstance remit tout en question : vers l'entrée d'un champ de bananiers, une branche feuillue, jetée par quelque travailleur, barraît tout le chemin. Il n'était plus temps de l'éviter, et, d'ailleurs, comment me picher ou descendre de machine dans une pareille conjoncture ! Je pris donc instantanément mon parti : je franchis l'obstacle.

Par malheur, mon mouvement en fut faussé, et je ralentis pendant quelques foulées pour ne pas perdre l'équilibre. Le carnivore dut s'en apercevoir ; il fit un effort désespéré ; et je vis le moment où j'allais tout de même tomber sous la grille formidable. Une espèce de pâmoison passa sur



L'ACCIDENT SURVENU A CHERRY, LE CHAMPION ANGLAIS — LE MÉDECIN PANSANT SES BLESSURES.

mon esprit ; j'eus le vertige de l'abandon, aussi terrible que celui des montagnes, une étrange résignation à la mort. Ce ne fut qu'un éclair.

Un instant après, j'avais repris la pleine lutte, et ce fut le dernier effort. Le tigre, quoique vite encore comme un bon cheval de chasse, était définitivement vaincu par la bicyclette ; bientôt il abandonnait la poursuite, partie par découragement, partie, sans doute, par la proximité du village qu'il avait appris à redouter.

Je ne laissai pas pour cela de pousser jusqu'à l'habitation de mon hôte, et là seulement éclata dans mon cœur le vaste étonnement du péril évité, la joie de vivre, et l'orgueil d'avoir lutté de vitesse avec un des fauves les plus agiles et les plus formidables de la création.

De ce jour, j'ai eu le sentiment profond de la nouvelle ère que marque ce frère, souple et vicieux outil qu'est la bicyclette, et pour avoir été le premier humain, peut-être, qui ait vaincu le tigre dans une course positive, avec la seule force empruntée aux muscles, j'ai mieux senti quelle merveille c'était pour notre semblable, relégué parmi les animaux lents depuis des myriades d'années, d'avoir pris place parmi les plus rapides des bêtes terrestres.

NEMO.

CELA A DU SE PASSER AINSI

Ce n'est pas dans la tradition, mais il est probable que quand Noé a dit à sa femme que la pluie allait tomber pendant quarante jours et quarante nuits, elle s'est mise à insinuer que son vieil imperméable était horriblement passé de mode.

QUESTION EMBARRASSANTE

Gamin avide de science (à sa mère). Maman, qu'est-ce que les mites mangeaient donc avant qu'Adam et Eve aient des habits ?

PAS D'INFORMATIONS PERSONNELLES

L'institutrice.—Que pouvez-vous me dire au sujet d'Alfred le Grand ?
Johnny Flip.—Tout juste ce qu'il y a dans mon livre, madame, rien de plus.

TRAITEMENT INÉGAL

La pluie tombe également sur le juste et l'injuste, mais le juste a quelquefois des rhumatismes pour l'avertir qu'il va pleuvoir.

A-T-IL COMPRIS ?

Le garçon.—M. Smitters demande si vous voulez lui prêter un parapluie. Il dit que vous le connaissez.

Isaac.—Tu lui tiras ziblement gue che le gommis. Il gombrentra bropaplement bourgeois du ne lui rabhortes bas le barabluie.

SON EXPÉRIENCE

Psutt ! s'exclama Tommy, il y a du monde au salon.

Comment le sais-tu ? demanda Willy.

Maman appelle papa "mon amour".

IL NE POUVAIT PAS LE DIRE

L'ami.—Comment aimez-vous votre maman ? professeur Tommy.

Tommy.—Je ne sais pas. Je ne me suis pas encore mal conduit en classe.

SUFFISANT POUR SON APPÉTIT



Mr Gédéon. — Y suffira-t-il de la moitié d'un poulet, mademoiselle Fleudelys?
Mlle Fleudelys. — Certainement, massa Gédéon; à moins, toutefois, que vous n'en vouliez aussi.

LA LUNE

« Je veux qu'on me donne la lune ! »
Criaît un bébé fort gâté,
Sa petite maman, pour tout l'or de la terre,
Aurait voulu le satisfaire ;
La grand-mère faillit aller chez les marchands
Demander s'ils vendaient des lunes pour enfants.
Le père, qui survint, était un peu plus sage :
« Viens avec moi, dit-il, je vais te la donner. »
Sans en demander davantage,
Le petit se laissa tout de suite emmener.
Une montagne était voisine :
« Viens, la lune est là-haut, » dit le père. — On monta.
Au bout de quelque temps, le marmot s'arrêta :
« Papa, c'est-il bien loin ? — Oui, fort loin ! » On chemina.
« Je suis bien fatigué, papa, reprend l'enfant.
— Alors tu n'en veux plus ? » Un silence cloquent
Fut la seule réponse. On revint à la brume.
Mais à l'aube des nuits Bébé gardait rancune
Et jamais plus n'en reparla.

STOR.

CAUSERIE

(Pour le SAMÉDI)

LES FEMMES ENTR'ELLES

L'on dit que l'homme ne peut pas juger la femme parce qu'elle est incompréhensible ; en effet, la femme est *mystérieuse*, depuis longtemps je le sens et tout de même je trouve toujours quelque chose à dire d'elle, voilà pourquoi l'homme cherche continuellement à connaître ce qui lui est inconnu, et la raison pour laquelle il critique la femme : curiosité, malice même, je l'avoue, mais de son côté la femme juge ordinairement d'après la première impression, soit qu'elle aime, soit qu'elle haïsse, il n'y a pas de milieu.

Entr'elles, les femmes se font une guerre continue, et leur principale attention est de se surpasser les unes les autres ; ambition évidente, pardonnable parfois, coupable le plus souvent ; pardonnable lorsqu'il s'agit de paraître ce qu'elles sont en réalité et de l'étaler aux yeux de leurs compagnes, ce qui n'est que de l'ostentation ; coupables lorsqu'elles s'efforcent d'exhiber les qualités touchant à leur beauté qui plaît, afin de cacher, sous l'écorce de l'hypocrisie, leurs défauts et leurs imperfections.

Que de moyens n'emploient-elles pas pour nuire à une rivale ? il est évident que d'un nombre de dix, neuf hommes seront méchants et durs, mais lorsqu'une seule femme se laisse emporter par la ruse, elle est exécrable et peut en braver cent.

Qu'il fait bon voir une jeune fille telle qu'elle est, sans dissimulation ! laissant entrevoir ses qualités sous le voile de l'humilité, paraître sa beauté avec modestie, et faire connaître tout bonnement ses imperfections, que sa volonté cherche à éliminer.

Nous avons tous des défauts, c'est un fait, mais tous n'ont pas la fran-

chise de les accuser et de les accepter avec résignation. Ce n'est pas un mal, après tout, car nous en sommes tous atteints à différents degrés.

L'erreur consiste à les cacher et à ne pas prendre les moyens nécessaires pour s'en débarrasser. La franchise chez la jeune fille est d'un grand prix, la bonne volonté est d'un grand poids : Les hommes font le tour du jardin ; quelques-uns en *amateurs*, d'autres en *connaisseurs*, la plupart en *aveugles* ; si la rose de notre choix se montre sans épines, le premier de l'admirer, le second de s'en défier, et le troisième de la cueillir se fera un devoir et une destinée. Malheur à lui, il trouvera les épreuves en la racine, et les réalités au cœur. Il n'en sera pas de même pour celui qui saura à qui il a affaire ; il la prendra pour ses parfums avec sa fraîcheur, sa beauté et ses épines parce qu'elle lui plaît, qu'il l'aime avec ce qui lui est propre et qu'elle est vraiment ce qu'elle paraît être, etc. Alors dans l'intimité il ne sera pas déçu, et il possédera ce qu'il a voulu posséder, *en ce cas la vérité ne choque pas.*

Le plus souvent, la méchanceté chez la femme ne se déchaîne pas sur les hommes, mais sur ses amies ; entr'elles elles se critiquent, s'examinent, se regardent, et lorsque l'occasion se présente, si elles n'ont rien à dévoiler, elles en inventent ; elles ont le talent de se donner le baiser de Judas et de se vendre cinq minutes après, c'est la jalousie, la vieille jalousie, celle de l'intérêt et du prévaloir ! La politique féminine fin de siècle.

Pardonnez-moi, mesdames, si j'ose vous parler ainsi, et je vous prie de ne pas me juger, je ne suis pas comme souvent on me la dit, l'ennemi de la femme, bien au contraire ! seulement, je crois criminel, en une question aussi grave que *l'union de deux êtres*, le rôle hypocrite que professent un grand nombre d'entr'elles et le si peu de charité qu'elles mettent en pratique. Corrigez-vous, aidez-vous, mais cessez de vous écorcher, c'est mon ardent désir, et le bien que vous souhaitez.

JOE.

AU CATECHISME

L'institutrice. — Maintenant, Eugène, dites-moi, que devons-nous faire avant que nos péchés nous soient pardonnés ?

Eugène (avec une intelligente expression). — Nous devons faire les péchés, madame.

SES SUJETS DE CRAINTE

L'instituteur. — Maintenant, Faïslène, que nous avons lu les règles de gouvernement des principaux pays du monde, dites-moi laquelle vous inspire le plus de respect et de crainte ?

L'élève Faïslène (regardant ses doigts meurtris). — Celle qui est sur votre pupitre, monsieur.

DE MAL EN PIS

Madame (engageant une nouvelle bonne). — Daphnée, c'est un nom trop romanesque pour une maison où il y a des jeunes gens. Je suppose que vous n'avez pas d'objection à ce qu'on vous appelle de votre surnom ?

La bonne. — Oh non, madame, j'y suis même tout à fait habituée.

Madame. — Quel est votre surnom ?

La bonne. — Mignonne.

IL N'AVAIT JAMAIS EU ÇA



Mme Bonheur. — Oui, le bon Dieu aime les petits enfants.

Le petit garçon. — Ah bien, alors, je parie qu'il n'a jamais eu deux bébés, son frère et sa sœur, à tenir sur ses genoux !

FEUILLETON DU "SAMEDI" 19 AOUT 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

LE RACHAT DU PASSÉ

VI. — LE CRIME

(Suite)



Toujours immobile à la même place, le comte continuait de regarder dans le parc.

A ce moment-là, c'est-à-dire quand, depuis longtemps déjà, il aurait dû être de retour à Paris, le comte de Guérande était encore à Brunoy, rôlant comme un larron autour du château de la Côte...

D'ailleurs, le comte pouvait d'autant mieux rôder, d'autant mieux se cacher aux alentours de la demeure de M. de Chancel qu'elle était éloignée de toute habitation, et située dans un endroit si désert qu'il n'y passait presque jamais personne.

Il avait d'abord traversé le parc, la tête en feu, courant comme un fou.

Puis, une fois dehors, une fois sur la route, il s'était brusquement arrêté, semblant chercher, fouiller autour de lui...

Sur sa droite, il y avait un petit chemin, ou plutôt un petit sentier qui longeait la grille du château.

De Guérande s'y engagea, fit environ une cinquantaine de pas, puis de nouveau s'arrêta.

Tous les traits contractés, le visage hideux de colère, les poings crispés, le souffle très court, il leva d'abord les yeux vers la maison, comme s'il cherchait encore à voir M. de Chancel...

Mais toutes les fenêtres restaient closes et derrière leurs rideaux aucune silhouette, aucune ombre...

Alors, ce fut à travers la grille qu'il chercha, qu'il fouilla...

Mais l'endroit du parc qu'il pouvait découvrir était complètement vide, complètement désert...

— Où donc est-elle ? se dit-il alors en pensant à Adrienne.

Et son regard toujours cherchait, toujours fouillait aussi loin qu'il pouvait s'étendre, lorsque, soudain, il tressaillit.

Le bruit d'un pas très lent, très léger, venait de se faire entendre.

Le misérable sentit son cœur sauter dans sa poitrine.

— C'est elle ! pensa-t-il.

Et c'était elle, en effet.

De plus en plus radieuse, de plus en plus rayonnante, la fiancée de Maxime s'avancait à très petits pas, les mains chargées de fleurs et s'arrêtant parfois pour en cueillir encore...

Et la gorge sèche, de Guérande ne pouvait plus la quitter des yeux.

Le souvenir de ce qui s'était passé deux ans auparavant le jetait hors de lui, le remplissait de vertige.

Avec une incroyable netteté, il revoyait, il revivait la scène de la mairie... la scène où, quoique si triste, elle était si belle sous son voile de fiancée... la scène où, au moment où elle allait prononcer le mot qui devait pour toujours les unir, pour toujours les lier, elle s'était subitement tue en voyant se dresser au milieu d'eux le petit Maurice affolé, le petit Maurice désespéré...

Et aujourd'hui il ne devait plus penser à elle !

Et aujourd'hui elle allait appartenir à un autre... à un autre qu'elle lui préférerait... à un autre qu'elle aimait !...

Et il supporterait ce nouvel affront !... ce nouvel outrage !...

Et, chassé comme un laquais par le baron de Chancel... par le baron de Chancel qui à son tour le trahissait, il serait assez lâche pour dévorer sa honte, assez lâche pour ne pas se venger !...

Et le cœur plein d'une rage folle, les poings serrés, et dardant sur Adrienne des yeux pleins de larmes, il venait de laisser échapper entre ses dents un petit rire plein de monaca, un petit rire si sinistre qu'il aurait fait frissonner.

Oh ! oui, il se vengerait !... oui, on apprendrait à le connaître ! pensa-t-il. Et cette femme dont il ne convoitait plus seulement la dot, mais qu'à présent il désirait follement, éperdument, cette femme qu'on lui refusait, il faudrait bien qu'on la lui donne puisqu'il allait la prendre !...

Et de nouveau il ricana, d'un petit rire plus sinistre et plus effrayant encore...

Cependant, continuant sa marche à pas lents, Adrienne venait de passer tout près de la grille et si près de lui qu'il n'eut que le temps de se baisser pour qu'elle ne le vit pas...

Quand il se releva, quelques secondes après, il aperçut la jeune fille qui se dirigeait vers un petit pavillon assez éloigné du château.

De Guérande, dont une herbe épaisse étouffait le bruit des pas, se glissait derrière elle, l'épiait toujours avec le même regard fixe, le même regard ardent.

Puis, brusquement, il s'arrêta.

Adrienne venait de disparaître, d'entrer dans le pavillon...

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, et, tout à coup, elle reparut et vint s'accouder à la balustrade du balcon...

Et comme de Guérande venait de constater que le balcon était peu élevé, très facile à atteindre, son hideux visage s'illumina d'un éclair de triomphe.

Mais presque aussitôt il eut un cri sourd de colère, un cri sourd de fureur, car la jeune fille, le regard perdu au loin, était si belle dans son attitude pensive, qu'une jalousie atroce venait de lui entrer au cœur comme un fer rouge...

— Elle pense à lui ! se disait-il. Oui, c'est vers lui... vers ce rival que j'exècre, vers ce rival que j'abhorre, que vont tous ses desirs, toutes ses pensées !... Et si parfois ses lèvres frémissent, c'est son nom qu'elle murmure !... Et c'est lui peut-être qu'elle cherche au loin... c'est lui peut-être qu'elle attend !...

Et le misérable ne se trompait pas !

Oui, c'était bien vers Maxime, vers le fiancé bien-aimé, qu'allaient en ce moment, comme toujours, toutes les pensées d'Adrienne.

Oui, c'était bien le nom de Maxime que ses lèvres parfois murmuraient avec une immense, une infinie tendresse.

Oui, si elle restait là, accoudée à son balcon ; là, épiant, sans cesse au loin, c'est que c'était bien lui qu'elle attendait, c'est que c'était bien lui qu'elle guettait, de plus en plus fébrile, de plus en plus impatiente...

Car la matinée s'était déjà écoulée, et il semblait à la jeune fille que Maxime aurait dû déjà accourir, déjà être là près d'elle...

— Pourquoi tarde-t-il donc tant ?... Pourquoi se fait-il donc si longtemps attendre ? ne cessait-elle de se dire...

Et la fièvre de plus en plus la gagnait, quand tout à coup elle tressaillit, puis disparut comme un éclair...

De Guérande aussi avait en un brusque tressaillement, un brusque anéantissement.

C'est que depuis un instant le bruit d'un pas s'était fait entendre du côté du château, et qu'en portant son regard vers cet endroit, le comte venait de voir s'avancer son rival... Maxime de Rouvière... Maxime vers qui, toute joyeuse et toute rayonnante, s'élançait à présent sa fiancée !...

Et il la vit le prendre par la main, l'entraîner, disparaître rapidement avec lui...

— Rouvière !... Oui, c'est lui !... c'est bien lui ! se dit de Guérande qui avait reconnu le jeune homme pour l'avoir entrevu deux ou trois fois.

Et de plus en plus furieux, à demi fou de colère, il se mit à marcher d'un pas saccadé devant le parc maintenant désert...

— Comme elle l'aime !... Comme elle l'aime ! se disait-il en se rappelant avec quel visage rayonnant, avec quel visage radieux Adrienne s'était élancée au-devant de Maxime. Et comme elle s'est

(1) Commence dans le numéro du 21 décembre 1898.

Incomparables contre les affections nerveuses

Femmes Malades et Faibles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes filles et femmes pâles

emprescée de l'entraîner vers son père... vers son père qui maintenant les unit... vers son père qui maintenant la lui donne!...

Et alors, à cette pensée, il voyait rouge... Et alors, à cette pensée, il avait une envie folle de se jeter sur Maxime, d'aller le souffleter en face d'Adrienne et du baron, de le forcer à se battre.

—Ah! avec quelle joie je le tuerais! s'écria-t-il de plus en plus plein de vertige.

Mais cependant, comme il venait de faire un effort pour se ressaisir, pour tâcher de rester maître de lui, peu à peu il se calma, s'apaisa.

Et comme à présent il pouvait raisonner, il pouvait réfléchir, la pensée qu'il venait d'avoir lui fit hausser les épaules.

—Le tuer, à quoi bon? murmura-t-il. Est-ce parce que je l'aurais tué qu'Adrienne serait à moi?... Est-ce parce que je l'aurais tué que le baron voudrait de moi?... Non, non, le meilleur moyen, c'est l'autre!... celui qui les mettra tous les deux à ma merci, le père et la fille!..

Puis, tout à coup, très sombre, tout pensif:

—Oh! je vais jouer gros jeu, murmura-t-il encore, et si je perds la partie, c'est le baigne!...

—Oui, le baigne!... Oui, le brillant comte de Guérande finissait dans la casaque d'un forçat!...

—Mais il s'agit d'avoir assez de résolution, assez d'audace, assez de sang-froid pour ne pas la perdre!... Et je ne la perdrai pas!... Et, demain, je vois la figure du baron et la figure du fiancé quand ils apprendront l'aventure!... Et je vois aussi la honte... et je vois aussi l'humiliation de la fière Adrienne!...

—Oh! comme alors, quand on ne pourra plus être comtesse de Rouvière, on sera bien contente et bien heureuse d'être comtesse de Guérande!... Oh! comme alors on me ménagera... comme alors on me rappellera... comme alors on se fera suppliante et humble au lieu de me souffleter, comme il y a deux ans, du plus outrageant, du plus sanglant refus!...

Puis, s'arrêtant brusquement de marcher, et tout saisi:

—Et pourtant si je me trompais? reprit-il le regard fixe, de plus en plus songeur; si, malgré tout, Adrienne persistait dans son refus et si le baron me livrait aux gendarmes?... Ou bien, qui sait?... Ce Maxime de Rouvière est un rêveur, un poète, un sentimental... oui, qui sait s'il ne serait pas capable de se dévouer et de l'épouser quand même?...

Mais il n'avait pas achevé qu'il se mit à rire.

—Allons donc! s'écria-t-il. Je suis fou!... Mais c'est elle qui n'en voudrait pas... mais c'est elle qui n'en voudrait plus!... Et quant aux gendarmes, pas de danger!... Le premier soin du baron sera d'étouffer l'affaire... d'éviter le scandale!... Donc plus d'hésitation... Tout va bien... Et si Maxime de Rouvière est le fiancé, il n'est pas encore le mari!...

Et longtemps encore, de Guérande longea la grille, jetant de temps à autres, à travers l'épais rideau de lierre qui la tapissait et qui le dissimulait, de rapides coup d'œil dans le parc, de rapides coup d'œil du côté du château.

Et il venait encore de regarder, encore d'épier, quand, tout à coup, il s'arrêta de nouveau, tout livide, et comme cloué au sol.

En face de lui et se tenant par la main, Adrienne et Maxime venaient de reparaitre... de reparaitre marchant lentement, et si beaux, si radieux, si pleins d'ivresse, que le comte sentit sa jalousie se réveiller encore plus terrible, encore plus atroce.

Ils marchaient sans prononcer un mot, sans échanger une parole, la jeune fille appuyant sa tête sur l'épaule de son fiancé; mais leurs regards, mais leurs sourires étaient plus éloquents que tout ce qu'ils auraient pu se dire....

Puis comme, après avoir fait environ une centaine de pas, une petite allée très sombre et très solitaire s'ouvrait devant eux, ils s'y étaient engagés, Maxime effleurant parfois d'un baiser timide le front rougissant d'Adrienne....

Et toujours sans avoir dit un mot, sans avoir échangé une parole, d'un même mouvement ils s'assirent....

Toujours les mains étroitement unies, toujours les yeux dans les yeux, ils se regardaient, se contemplaient, se souriaient.

Enfin, la voix si basse qu'elle n'était qu'un murmure:

—Chère Adrienne... chère âme de ma vie, dites-moi que je ne fais pas un rêve... dites-moi que je ne suis pas le jouet d'une illusion, la dupe d'un songe! dit Maxime.

—Quoi! est-ce vrai que je viens de voir M. de Chancel... que je viens de voir votre père et qu'il m'a ouvert ses bras, et qu'il m'a accueilli comme un fils!...

—Quoi! est-ce vrai que cet homme qui vous faisait trembler... que cet homme qui voulait nous séparer vient de ce montrer si bon pour moi, si bon pour nous!

—Quoi! est-ce vrai que cet homme que vous me disiez si dur et si inflexible... que cet homme qui vous avait juré cent fois que vous n'auriez pas d'autre époux que celui que sa volonté voulait vous donner... pas d'autre époux que ce misérable, que cet infâme comte de Guérande, est-ce vrai que cet homme avait tout à l'heure des

larmes dans les yeux quand il a mis votre main dans la mienne!...

—Oui, c'est vrai... c'est vrai! ajouta-t-il tandis qu'une immense émotion qu'il n'aurait pu vaincre rendait sa voix de plus en plus sourde, de plus en plus tremblante.

—Oui, ce n'est pas un songe qui me trompe... ce n'est pas un rêve qui me leurre!... vous allez être à moi, Adrienne... vous allez être ma femme... nous allons être bientôt unis l'un à l'autre pour la vie, l'un à l'autre pour toujours!...

—Oh! comme je vous aime!

—Maxime!

—Et comme toujours je vous aimerai!... Et comme toujours vous serez la joie, le charme, l'enchantement de mon existence!...

—Et moi aussi, je vous aime, Maxime! répondit toute pâle de bonheur, Adrienne. Et moi aussi je vous aimerai toujours comme je vous aime à cette heure... comme je vous ai aimé dès le premier jour!... Et moi aussi, je suis bien heureuse de me dire que je vais vous appartenir et que plus rien, désormais, ne pourra nous séparer!

Heureux jeunes gens!

Heureux fiancés!

Comme en ce moment, qui réalisait enfin leur espoir, ils oubliaient tout ce qui n'était pas leur tendresse, tout ce qui n'était pas leur amour!

Comme, en cet instant de joie et d'ivresse s'effaçait en eux le souvenir de toutes les amertumes du passé, le souvenir de toutes les tristesses de leur longue attente!

Et comme aussi, sans qu'ils s'en rendissent compte, le temps rapidement s'écoulait, les heures s'enfuyaient....

Aussi ne s'aperçurent-ils que la nuit commençait à tomber que lorsque, tout à coup, dans le profond silence du parc, une voix les appela:

—Adrienne!...

—Maxime!...

C'était la voix du baron.

Le dîner était servi, et M. de Chancel avait voulu prévenir lui-même ceux qu'il appelait déjà "ses deux enfants."

Et comme deux enfants, en effet, Adrienne et Maxime venaient déjà de se lever et, se tenant toujours par la main, de courir vers le château....

Et la nuit de plus en plus tomba... et le silence autour de la demeure du baron se fit de plus en plus profond.

Et, chose étrange, au moment même où la voix du baron s'était fait entendre, au moment même où il avait appelé Adrienne et Maxime, le comte de Guérande qui jusqu'alors avait continué à rôder, continué à épier, avait soudainement disparu...

Pourquoi?

Que signifiait cette subite disparition?

Le misérable avait-il réfléchi, avait-il compris tout ce qu'avait d'odieux, tout ce qu'avait d'infâme le crime qu'il préméditait?

Au dernier moment avait-il reculé devant le châtement qui pouvait l'atteindre, et retrouvant enfin un peu de raison, un peu de sang-froid, avait-il quitté Brunoy pour retourner à Paris?

Quoi qu'il en soit, le petit chemin où il avait si longtemps erré était à présent complètement désert, comme deux heures plus tard, au moment où Maxime prenait enfin congé du baron et d'Adrienne, il l'était encore.

Appuyé d'un côté sur le bras de sa fille, de l'autre sur le bras du jeune comte de Rouvière, M. de Chancel avait voulu accompagner celui-ci jusqu'à la grille du château, puis, une nouvelle poignée de main échangée:

—Au revoir, comte! dit-il. A demain!...

—A demain, Maxime! dit Adrienne en lui tendant son front.

—Oui, à demain!... à demain! répondit le jeune homme avec une émotion profonde.

Et quelques secondes après il avait disparu... quelques secondes après le bruit de son pas se perdait, s'éteignait dans le lointain.

Et alors, comme chaque soir, le baron avait accompagné à son tour sa fille jusqu'à la porte du petit pavillon qu'elle habitait.

Puis là, lui prenant la tête dans ses mains, et lui mettant un tendre baiser au front:

—Bonne nuit, Adrienne!... Bonne nuit, mon enfant! dit-il. Dors bien!... Tu n'auras, j'en suis sûr, que des songes dorés!

Et la jeune fille lui ayant rendu très longuement, très tendrement aussi, son baiser, ils se séparèrent.

Moins d'une minute après, la fiancée de Maxime était dans sa chambre dont la fenêtre était restée ouverte et qu'un superbe clair de lune éclairait.

Sans allumer sa lampe, tout de suite elle se dirigea vers le balcon, et de nouveau s'y accouda, s'y cublia....

Jamais l'air n'avait été plus pur!...

Jamais le ciel n'avait étincelé de plus de clartés et de plus d'étoiles!...

(A suivre)

MADAME CORENTINE

IX

(Suite)

O jeune femme, le bien-aimé ne reviendrait-il pas ? Était-ce fini d'aimer ? Fini la joie ? Fini le rire des bras qui s'ouvrent : " C'est toi, c'est toi, Sullian ! mon Sullian ! " Alors, elle s'arrêtait, le temps de se recommander à Dieu. Et Corentine demandait :

— Tu souffres ?

— Non.

Elle songeait aussi, Corentine. Elle était moins contrainte, ayant envoyé Simone chez des voisins.

Tandis que le père refaisait pour la centième fois dans sa tête la carte d'entrée de la Gironde, elle songeait que cette Marie-Anne, par une ironie nouvelle de la destinée, lui donnait une étrange leçon. Elle l'enviait presque de pleurer, d'être si malheureuse à cause de son mari, tandis que d'autres avaient écarté le leur et le détestaient. Elle se demandait si, à aucune époque, la disparition de son mari lui eût fait une peine pareille. Et une voix intérieure qui la troublait lui répondait : " Oui, autant de peine ; tu l'as aimé follement ; tu as été heureuse comme elle, comme elle ! "

La sage-femme dormait à demi, se raidissant, lorsque par degrés sa poitrine s'était courbée jusqu'à toucher ses genoux.

Les vitres tremblaient. C'était comme des voix hurlantes qui enveloppaient la maison du capitaine. Pourtant elles faisaient moins de bruit que le balancier du petit réveil.

L'attention était concentrée sur ces dernières minutes qui pouvaient encore parler. Qu'importait la tempête maintenant ! Lui, il avait échappé ou il était mort. Le vent pouvait souffler. Les âmes ne l'écoutaient plus. Elles attendaient.

Quand l'aiguille passa sur dix heures, le réveil ne sonna pas. Il ne sortit de la boîte de cuivre qu'un son bref de ressort détendu. Et tout le monde tressaillit. Corentine se dressa tout debout.

Le vieux Guen eut l'air plus effaré. Marie-Anne, blanche, ferma les yeux, baissa la tête et s'appuya de ses deux mains à la cheminée. Puis elle se laissa aller, sans un mot, sur les genoux. Sa sœur et la vieille femme la relevèrent.

— Viens, Marie-Anne, dit Corentine, il faut te mettre au lit. Tu n'en peux plus.

Elle se laissa déshabiller et coucher inerte, indifférente, tandis que le capitaine descendait comme ivre de chagrin, tâtant les murs, et ouvrait toute grande la porte d'entrée, pour écouter s'il ne venait pas, lui, l'attendu.

Et rien ne vint.

Il n'y avait toujours que la mer démontée et les nuages courant sur la lune.

X

Le lendemain, à l'aube, l'enfant venait de naître. Marie-Anne était accouchée presque sans se plaindre, sans une larme. Étendue sur son lit au fond de la chambre, les rideaux à demi tirés, elle avait l'air d'une morte. Quand Corentine lui avait dit tout bas, presque joyeusement : " C'est un garçon ! " elle n'avait rien répondu.

Le fils d'un père mort, un pauvre petit qui vient tandis que la vague roule encore le cadavre de l'homme, est-ce une joie ? Et vieillir auprès de ce témoin grandissant du mal, est-ce un avenir ? O enfants de marins, combien d'entre vous sont nés ainsi de mères désolées !

Combien dont la venue en ce monde n'a été saluée que par des larmes ! Il a dû vous rester quelque chose de cette tristesse prise au sang de vos mères. Et l'on vous reconnaît peut-être parmi la race songeuse et déjà sombre d'elle-même.

Corentine habillait le petit, près de la fenêtre, que rayait au milieu la bande rose de l'horizon. Quelque chose d'heureux souriait dans le ciel lavé. Elle se hâtait. Dans le tas de brassières, de langes et de bavettes disposés sur une chaise à portée de la main, elle choisissait ce qu'il y avait de plus joli.

Corentine essayait plusieurs bonnets et, nouant la ruche de dentelle autour de la petite tête endormie, elle baisait l'enfant avec une grande douceur inattendue. Elle se sentait la vraie mère de la frêle créature, en ce moment, chargée de lui donner les premières caresses.

Et son cœur, qui était demeuré très maternel, s'ouvrait complaisamment à d'anciennes tendresses. Et elle songeait, le regardant étendu sur ses genoux, dans sa toilette blanche de nouveau-né,

qu'elle eût été infiniment heureuse d'avoir un autre enfant, un fils comme lui.

Le jour grandissait. Sur le bourg, où la nouvelle s'était répandue, une sorte de tristesse pesait. Les gens s'abordaient avec des hochements de tête. Les mères avaient des airs graves.

Du fond du passé, des histoires remontaient à la mémoire de tous. Et c'était moins peut-être la sympathie pour Marie-Anne qu'une sorte de retour égoïste qui assombrissait ces âmes exposées aux mêmes deuils, groupées sur le même coin de falaise.

Les passants, avertis en traversant la longue rue, soit dans le haut Perros, soit sur le chemin du bourg bas, regardaient la maison endeuillée, la fenêtre où l'on ne voyait personne.

Dans la cour, sous l'auvent, des femmes s'étaient rassemblées, une douzaine peut-être, vêtues de noir, émues. Les plus agitées étaient les jeunes qui n'étaient pas veuves encore, et dont plusieurs portaient un enfant sur le bras. Elles parlaient avec de grands gestes et peu de voix, se tournant parfois vers la mer, qui était calme à perte de vue, lasse de deux jours de tempête et à peine bruissante sous le ciel clair.

— Quand son homme est parti, disait l'une, il avait du mal à la quitter. Il ne se sentait pas brave. C'est souvent un signe.

— Oh ! ça dépend bien, reprenait une vieille à qui son châle épinglé faisait comme une cuirasse plate. Il n'y a pas de signes. Quand on doit avoir un malheur, il arrive.

— Le commissaire va peut-être répondre ce matin !

— Pas avant huit heures. Ah ! la pauvre petite Marie-Anne ! Et accouchée de la nuit.

— Ça l'a fait avancer, vous pensez. Des coups pareils ! La femme Yvon a eu son enfant de même, l'an dernier, la nuit de son malheur.

— Eh bien ? reprit une autre, une toute jeune et jolie, avec ses rubans encore tout frais de velours noir dessinant son corsage, moi, je crois que ce n'est pas encore sûr. Le syndic n'a pas confiance. Mais tenez, en septembre, je ne valais guère mieux que Marie-Anne Legat à cette heure-ci. Tous ceux d'Islande étaient arrivés et pas Louis. On n'avait pas de nouvelles. Personne n'avait vu le bateau depuis deux mois. C'est le père Le Floch qui est venu me crier un matin, à quatre heures : " Ton mari, la Lise, ton mari qui est dans le port ! " Dieu que ça été vite fait de descendre !

Et elle retrouvait, en parlant, le même sourire qu'elle avait dû avoir en ce moment-là.

Tout près d'elle, mais à l'écart, une grande femme, les cheveux en désordre, gris et crépus comme la limaille de fer, était assise sur une pierre, le long de la muraille. C'était la mère du mousse, accourue de Ploumanac'h. Personne n'avait fait attention à elle. Quand elle entendit parler de la jeune femme, elle dit avec un regard de colère :

— Tout le monde les plains, les Guen, parce qu'ils sont riches. Il y en a d'autres qu'on ne plaint pas. Pourtant, c'est tout ce qui me restait, à moi qui suis pauvre, mon enfant que la mer m'a pris ! Un enfant qui ne m'avait jamais fait de peine !

Les femmes la regardèrent en branlant la tête, pour montrer quelles avaient pitié.

La porte s'ouvrit et Guen parut. Il s'était jeté tout habillé sur son lit. Et bientôt le sentiment de l'heure qui approchait l'avait éveillé.

Il traversa le groupe des femmes, bien droit dans sa vareuse à boutons d'or, et dit seulement :

— Je crois que Marie-Anne s'est endormie. Ne faites pas de bruit, les femmes.

Et il continua sa route. La mère du mousse Guyon Le Dù, le suivit à distance, comme si elle demandait l'aumône. Elle voulait sa part de la nouvelle qu'il allait chercher, lui, le riche, la nouvelle de la vie ou de la mort de son petit. Car tout cela s'achète.

Que la rade était jolie, pauvre Guen ! Comme il filait, le côté anglais, au large de l'île Thome, ouvrant toutes ses voiles que le matin emplissait de brise et de soleil !

— Oh ! la garce ! murmura Guen. Jamais la même !

Il y avait longtemps qu'il n'avait dit une semblable injure à la mer. Et il se détourna rapidement, sans plus la regarder. Les gens de Perros, à présent, l'observaient, montant le bourg. La même phrase montait avec lui de porte en porte.

— Il va pour la dépêche. Ça l'a déjà vieilli, on dirait. . . .

Quand il fut devant la cabane du bureau de poste, il eut peur. Et, ne voulant pas paraître faible devant la directrice, qui relevait la tête derrière la fenêtre entrouverte, il chercha une phrase de bienvenue, comme il faisait toujours quand il avait affaire à quelqu'un. Il vit le fuchsia tout éclatant de pointes roses alléchant l'appui de granit, et il essaya de dire : " Comme il est fleuri, Madame la receveuse, votre fuchsia ! " Mais il n'y eut qu'un geste écourté : la voix lui manqua, et il entra.

La dépêche était arrivée. Elle portait : " Grand mât du navire sombré apparaît à trois milles au large. Aucune nouvelle équipage. "

C'était clair : la *Jeanne* était perdue corps et bien, Marie-Anne veuve, le nouveau-né orphelin, et lui, Guen, n'avait plus de gendre.

Debout dans le corridor, il demeura une minute. Il avait tant cherché des motifs d'espérance pour consoler les autres, qu'il avait

fini par ne point désespérer. Il s'était pris à ses propres mots. Et à présent il comprenait qu'il avait raisonné comme un enfant, malgré son âge.

Dès la veille, tout était fini. Le syndic n'avait pas caché son avis, lui. Allons bonhomme, il faut revenir avec la nouvelle ! Il faut aller leur apprendre que tout est fini, Guen eut le courage de dire : "Merci Madame" et il sortit.

La mère qui l'avait suivi l'attendait au passage. Elle lui demanda en breton, ce qu'il y avait sur le papier.

—Sombre ! ma pauvre Le Dû, répondit le capitaine.

Elle ne remercia pas, elle. Oh ! non. Elle lui montra le poing et elle l'injuria, accusant le patron du dindy, qui lui avait noyé son fils, et elle lui cria toute sa douleur sauvage, tout ce qu'elle savait d'offensant contre les riches et les mauvais capitaines, tandis qu'il descendait, butant aux cailloux, les yeux lourds de larmes, vite, vite, vers la maison.

Quand il traversa de nouveau la cour, elle était toute vide. Guen monta, décidé à ne point parler. A quoi bon ? Mieux valait, un peu de temps encore, laisser Marie-Anne dans l'incertitude. Il avait décidé cela en chemin.

Et, quand il parut, Marie-Anne se dressa, les deux bras appuyés au lit. Ses yeux mauves si doux, qu'elle avait tenus fermés obstinément, s'ouvrirent. Ils étaient cerclés de noir, et si tristes, si anxieux en même temps, que le père baisa les siens.

—Rien, dit-il, ils n'ont rien.

Il pensait que le mensonge servirait. Mais Marie-Anne le fixa un instant encore sans répondre, puis elle dit en se renversant sur l'oreiller :

—Non, je ne vous crois pas. Ils sont tous noyés ?

Mme Corentine l'avait compris aussi. Et elle se baissa bas vers le petit, pour qu'on ne vit pas qu'elle pleurait en l'embrassant.

Les émotions de la veille et de la nuit, l'absence de sommeil, cet enfant qu'elle ne voulait pas laisser à d'autres, pas même à Simone, revenue à la maison de Guen et assise près d'elle, avaient singulièrement chargé Mme Corentine, physiquement et moralement.

Les traits disaient assez la fatigue du corps. Son visage avait pris une expression de bonté compatissante et sérieuse qui ne lui était point ordinaire.

Elle se sentait surtout une disposition d'âme bien nouvelle, un besoin de pleurer avec d'autres, de se dévouer au service de son père et de sa sœur éprouvés, et une sorte de contentement de se trouver là, dans le malheur qui frappait la famille, de n'être pas, comme d'ordinaire, très loin et très inutile.

Sous les coups répétés de ces deux jours, elle revivait de la vie ordinaire et elle redevenait, pour un temps, la fille et la sœur qu'elle aurait pu être toujours... Cette impression, mêlée d'amertume, lui était douce pourtant, elle la grandissait à ses propres yeux, et aux yeux de Simone.

Toutes deux, avec ce petit enfant entre elles et Marie-Anne abîmée de douleur au fond de la chambre, elles se trouvaient plus heureuses que dans le bien-être égoïste de Jersey ; elles ne se le disaient pas, et chacune cependant était sûre de l'approbation muette de l'autre.

Guen, qui ne pouvait assister à ce deuil de tous les siens, n'était pas demeuré longtemps. Il était allé chez le syndic, sans trop savoir pourquoi. Et peu après son départ, quelqu'un monta l'escalier.

C'était une vieille femme, la Olier, connue et honorée dans le bourg. Elle avait perdu son mari en mer, il y avait longtemps, et cela lui serrait le cœur de voir ces belles jeunesse sitôt brisées et réduites à la longueur des jours qu'elle connaissait trop bien.

Elle monta donc, de son pas d'homme, et, entrant dans la chambre, sa cape de deuil sur la tête, elle dit :

—Je vous salue !

Marie-Anne, au son d'une voix étrangère, tourna vers la nouvelle venue son regard sans vie. Elle reconnut la veuve.

Et celle-ci reprit :

—Tu es dans la peine, Marie-Anne, et je ne viens pas pour te parler, mais seulement pour te dire que nous allons faire une neuvaine, veux-tu ?

La malade fit un signe de tête qui disait oui et qui remerciait.

—J'ai engagé avec moi, reprit la femme, des mères et des filles du bourg qui sont toutes de tes amies, Marie-Anne, la Guillo, la Batié Maget, la Caoullot, la Fauchen, la Maou, la Cario Palanton, la Gêgo et la petite Nehouler, qui est venue exprès de Louanec. Elle s'interrompit, en voyant fixé sur elle le regard de Mme Corentine et de sa fille.

Évidemment, elle n'avait pas osé inviter les deux femmes qui étaient là, les plus proches parentes et les mieux désignées cependant pour se joindre à la neuvaine. Ni Corentine ni Simone n'étaient plus de Perros. Leur place n'était plus au milieu d'honnêtes femmes et d'honnêtes filles de pêcheurs qui allaient prier pour une affligée. Et le visage de la vieille exprimait bien cette sorte d'éloignement que les gens tranquilles, attachés à leur devoirs, éprouvent d'instinct pour ceux qui vivent au dehors de la règle commune.

Ca ne fut qu'un éclair, ce regard échangé. La vieille se retourna vers le lit :

—Au revoir, Marie-Anne, dit-elle, nous allons partir tout de suite. Il ne faut pas perdre courage.

Elle serra, en croisant les mains sur sa taille, les deux bords du capot, qui encadrèrent plus étroitement son visage, et elle s'en alla.

Mme Corentine avait rougi. Autrefois, il y avait seulement deux ou trois jours, elle se serait indignée, elle aurait protesté contre l'offense. Mais dans la disposition d'esprit où elle se trouvait maintenant, l'humiliation ne souleva en elle aucune colère.

Ce que pensait cette femme, Mme Corentine n'était pas loin de le penser aussi ; elle s'était plusieurs fois sentie mécontente d'elle-même. Le chagrin seul eut prise sur elle.

Marie-Anne avait-elle deviné ? Était-ce une invention heureuse d'une de ces âmes qui ont l'instinct de toutes les consolations et savent qu'il y a des poignes autour d'elles sans en savoir la cause ?

—Corentine, dit-elle, il faut faire baptiser l'enfant.

—Aujourd'hui ?

—Le plus tôt sera le mieux. Tu l'accompagneras ?

—Oui, ma chérie.

—Mon père est le parrain. Tu es la marraine. Nous en avons parlé avec... .

Elle ne peut prononcer ce nom de douleur.

—Oui, dit Corentine, je veux bien, je suis prête à aller. Merci, ma chérie. Je l'ai habillé, ton ange, veux-tu le voir ?

Marie-Anne dit faiblement :

—Non. J'ai peur qu'il ne lui ressemble. Je ne veux pas, plus tard !

Elle ne rouvrit les yeux que pour voir passer, un peu après, Corentine et Guen, alourdi par le chagrin. Simone gardait la malade.

Du port à l'église, tout en haut de Perros, la route est assez longue et rude à monter. Sauf au milieu, où, pardessus les ormes et les pentes précipitées de maigres champs, on aperçoit le paysage de mer, elle est bordée de maisons.

Et les gens, déjà mis en éveil par le passage des femmes qui s'en allaient prier pour les naufragés, n'avaient pas fini de causer entre eux de l'événement qui frappait le bourg entier, quand le capitaine et sa fille commencèrent à gravir la côte.

Corentine marchait à côté de la femme qui portait l'enfant et l'abritait de son ombrelle. Le capitaine allait derrière et un peu de côté.

La pitié des hommes est bien courte. A peine avaient-ils aperçu Guen et échangé entre eux quelques mots de sympathie sur le malheur arrivé en Gironde, qu'ils remarquaient Mme Corentine.

Et plusieurs ne saluaient pas. Plusieurs disaient, sur son chemin, de ces mots qui remuent tout un passé triste et qui résument douloureusement le jugement sommaire de la foule :

"Croyez-vous qu'il soit heureux, ce pauvre vieux, avec une fille veuve et une séparée ? Elle l'a déjà laissé assez longtemps seul à Perros. Quelle retourne donc ! J'aimerais mieux une fille morte, moi, qu'une fille comme celle-là, qui n'a été qu'un tourment pour les autres. Ça ne fait pas bénir les familles, vous savez !"

Elle entendait une partie de ces propos et devinait le reste, et elle était trop fière pour pleurer, mais les larmes l'étouffaient. Elle trouvait la route interminable.

Enfin, le petit groupe franchit l'enceinte du cimetière. Au milieu des tombes de granit entourées de fleurs, la vieille église ouvrait sa porte en ogive, coupée d'une colonnette, sous le toit qui pendait d'un côté et trop court de l'autre. C'était la paix pour Corentine.

Ils entrèrent. Devant eux, au premier tiers, sur les dalles tout humides des végétations de l'ombre, les femmes de la neuvaine étaient agenouillées en demi-cercle autour d'un des premiers piliers, tout noir de l'encens et de la rouille de dix siècles.

Sur le fond sombre du granit, une statuette de la Vierge de Lourdes s'élevait toute blanche, ayant une ceinture bleue flottante et deux roses d'or sur les pieds. Elle était posée sur l'épais rebord de la corniche.

Tous les visages de femmes étaient levés vers elle. La vieille, en cape de deuil, récitait le rosaire. Elle disait la première partie de l'*Ave Maria*, que toutes reprenaient et terminaient dans la langue rude du pays. Et, devant elles, minces comme des fils blancs, neuf petites bogies brûlaient dans l'ombre, coiffées au dos des chaises.

La première voix, ferme, sans inflexion, disait : "Mê o salud Marie, loun o a graces, an otro doué so ganch beniguet..." Et elles reprenaient, les autres, confusément : "Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien..."

Dans une chapelle toute noire, non loin de la neuvaine le recteur était venu baptiser le fils de Marie-Anne. Corentine et le capitaine touchaient d'une main le petit, que portait l'autre femme.

Ils répondaient à voix basse aux questions liturgiques, détournés, malgré eux, vers les neuf petites lumières et les neuf femmes prosternées.

Le prêtre demandait :

—Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

—J'y crois, répondaient Guen et Corentine.

—Santes Marie, mam da Doué, reprenaient les femmes.

—Croyez-vous... la sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle ?

—J'y crois.

—Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien...

Ils s'écoutaient réciproquement, tous émus de voir ces prières se rencontrer, les unes pour le petit qui entrait dans la vie, les autres pour le père naufragé bien loin, à jamais séparés, à jamais inconnus.

Le rosaire devenait une sorte de psalmodie grandissante, lourde de soupirs comme le bruit des lames qui déferlent. Et la voix de Guen, de Corentine, du recteur lui-même baissait de plus en plus, au contraire, et se perdait sous la voûte basse, moisie aux jointures des pierres.

Un rayon de soleil comme une lame flamboyante entrait par une découpeure de la porte.

—Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien.

Et aucune cloche ne sonnait le baptême, le baptême du fils de Sullian, le naufragé.

Le prêtre avait achevé les cérémonies avant que les femmes ne se fussent levées.

—Allons ! dit Guen, car personne ne bougeait dans la chapelle, ni Corentine, ni la femme, toutes deux tournées vers ce groupe de désolation et de larmes enveloppant la statue à ceinture bleue.

L'enfant dormait.

Sans répondre, mues par le commandement de l'homme, elles sortirent, la tête basse, sans un geste, l'âme absente et demeurée sous les voûtes où l'on priait, écoutant le murmure plus lointain : "Santes Marie, mam da Doué."

Elles traversèrent ainsi le cimetière, sous le ciel sans nuage, dans la pluie de lumière et de chaleur qui dilatait, jusqu'à en remplir l'espace, le parfum d'une touffe de réséda fleuri au bord d'une tombe.

Au bout de l'allée, devant la pierre debout qu'il fallait franchir pour retrouver la route, les femmes levèrent les yeux et regardèrent de ce regard vague et chargé de tristesse qui suit les réveils brusques.

En ce moment le cœur de Corentine était déchiré des douleurs de sa sœur, du désespoir muet de ce vieux dont elle entendait le pas derrière elle, du peu de joie qu'elle avait su lui donner, de l'impuissance où elle se sentait de lui refaire une vieillesse, ayant perdu le droit d'habiter le pays, de consoler, d'être la paix. Elle aurait voulu cependant.

Une aspiration vers le bien, une soif d'être bonne, de se sacrifier, montait du fond de son âme avec cette pitié qui pour ceux l'entouraient. Et deux filles, sur le seuil d'une boutique, voyant sa mine défaite, se mirent à rire d'elle, deux filles de pauvres qui tricotaient de la laine.

Alors, contre cette dernière injure si peu méritée, si blessante à cette heure, elle chercha d'instinct une protection. Et elle la trouva. Guen venait de s'éloigner vers la plage de Trestrac, ou demeurait un ami. Il allait reparler du gendre et de l'entrée en Gironde, ne pouvant se taire de son malheur. Corentine se retourna vers la sage-femme. "Donnez-moi l'enfant, fit-elle, c'est moi qui l'emporte !" Elle prit le petit Sullian.

Un flot de mousseline blanche lui couvrit l'épaule. Une tête rose et dormante s'appuya, tout abandonnée, sur son bras. Et fière de son fardeau, défendue contre le sourire des gens par l'innocence qu'elle portait, elle descendit le bourg, parmi les femmes que la vue d'un nouveau né émeut et qui disaient :

"Voyez, elle a le fils de Sullian Lageat sur les bras. C'est Guen qui l'a voulu, pour lui faire honneur. C'est tout de même une mère, cette femme-là."

Elle allait sans entendre, saisie d'une extrême douceur qui lui faisait presser l'enfant sur son cœur de plus en plus et s'absorber dans ce petit être sans parole et sans regard. Elle lui souriait. Elle lui parlait, non avec les lèvres, mais avec son âme tout à coup agrandie et dilatée d'amour maternel, qui disait :

"—J'aurais voulu d'autres enfants comme toi... que je les aurais aimés!... que je les aimerais!... Avec quel bonheur ce sein que tu touches se découvrirait pour eux et les allaiterait!... O joli, joli neveu que je voudrais mon fils!"

Elle avait des ailes. Soutenue par le petit qu'elle portait, le visage calme, les yeux en joie, elle monta l'escalier et entra dans la chambre.

Heureusement, Marie-Anne dormait. Elle ne vit pas sa sœur. Une heure passa, puis deux, puis trois, Simone s'éloigna.

Et entre le berceau où l'enfant reposait maintenant et Corentine, qui veillait auprès, le dialogue continua, le conseil doux et persuasif de ces yeux clos, de ces lèvres tendues vers le sein révé, de ce visage derrière lequel une âme transparaissait pour cette femme malheureuse, en qui le regret de la maternité prenait la forme d'un désir grandissant et d'une attente de vie nouvelle.

Il y avait des années qu'elle ne s'était sentie si prompte à l'émotion, si disposée à pleurer.

Dans la paix de cette chambre, près de ces deux êtres plongés dans le sommeil, un mystère profond se posait. Une âme s'accusait, oubliait, apercevait une voie de sacrifice et de salut, et, tremblante, heureuse, remontait vers l'amour.

Le sommet des coteaux, vers Louannec, se dorait au soleil déclinant. Nul bruit ne venait du dehors, pas même celui de la mer. La respiration de Marie-Anne et celle de son fils, régulières, se répondaient comme un battement d'ailes.

Tout à coup, un pas sonna dans la cour, Corentine se pencha. Le père ! C'était le père qui traversait la place ! Il courait ! Des gens couraient derrière lui ; ils disaient : "Mon Dieu ! est-ce possible ! est-ce possible !"

Toute pâle, au bout de la chambre, Corentine se détourna, face à la porte. Et Guen entra. Le pauvre vieux tremblait de tous ses membres. Il était comme égaré. Il approcha sans bruit du lit où Marie-Anne dormait. Il se mit à genoux.

—Marie-Anne ! murmura-t-il, ma petite fille !

Elle ne bougea pas.

Il prit la main allongée sur le drap, la main roussolée de sa mignonne, et la caressa.

—Marie-Anne !

Elle ouvrit les yeux et fixa sur lui son regard morne de désespéré.

Mais presque aussitôt ses paupières se soulevèrent davantage. Elle voyait le père pleurer et sourire. Elle le voyait incapable de parler. Une angoisse la prit. Elle ouvrit la bouche. Elle se redressa brusquement, ses bras raidis sur le drap, se tendit en avant, et tout ce qui lui restait de vie passa dans un cri :

—Dites ! dites !

—Marie-Anne... ce sont des marins anglais... à Bilbao... tout l'équipage... tout entier... quand je te le disais... il est sauvé !

Il se releva d'un trait, enveloppa sa fille dans ses bras :

—Sauvé, ma petite, sauvé !

Il pleurait à chaudes larmes.

Quand il se releva, soutenant encore de ses mains tendues la jeune femme qui se renversait en arrière, on put voir le visage de Marie-Anne.

Elle n'avait point douté de la mort, et elle ne doutait plus de la vie. La jolie tête blonde était retombée, bien pâle encore, sur l'oreiller, mais un seul moment l'avait transfigurée. Toute la jeunesse, tout l'amour y étaient rentrés. Ses doux yeux couleur de jacinthe disaient le ravissement ; les cils d'or, immobiles, étaient levés vers le ciel ; le front rayonnait ; la bouche souriait à des visions. C'était elle, la Marie-Anne d'autrefois, l'épousée, l'heureuse, la sainte au regard de légende.

Le vieux père, tout épanoui, continuait :

—La dépêche est venue d'Espagne... Ils ont rencontré des Anglais... à l'embouchure de la Gironde ; vois-tu, petite, c'est toujours ça ; des navires et encore des navires... Quand la demoiselle de la poste m'a remis le papier, j'ai tout de suite deviné à son air... elle avait l'air presque aussi content... A mes filles, quelle bonne nouvelle ! Le dindy est perdu, mais les hommes sont sauvés !... Écoute, Marie-Anne, je vais faire dire à la mère de Guyon Le Du, le mousse, que son gars est retrouvé... Veux-tu ? Faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui !

Elle ne l'écoutait pas. Elle n'avait pas besoin de preuve, ni de détails. Elle croyait. Sullian vivait. Quelqu'un, dans l'angle de la pièce, la regardait fixement : Corentine, la sœur aînée.

Dans la crise d'âme qu'elle traversait, une seule chose l'avait frappée : l'immense bonheur de Marie-Anne. "Comme elle l'aime !" pensait-elle. Et troublée par tant d'amour, les yeux pleins de larmes, elle n'osait s'avancer, de peur que le cri de tout son être ne lui échappât : "Moi aussi ! moi aussi !"

Marie-Anne se tourna vers elle. Son regard chercha le berceau.

—Apporte-moi mon fils, dit-elle.

Et quand elle l'eut dans les bras, pressant le petit sur sa joue :

—Oh ! le bien-aimé ! s'écria-t-elle, ton père est vivant !

Elle découvrit son sein et se pencha pour nourrir le nouveau Sullian.

Et comme Guen s'était retiré, comme elle demeurait seule avec Corentine immobile près du lit, elle entendit une voix toute basse qui disait :

—Ma sœur, j'irai retrouver Guillaume. Prie pour moi !

Dix minutes après, Marie-Anne, à demi redressée, contemplait son fils rassasié, endormi sur le drap blanc.

Tout à côté, assise, brisée de fatigue et pourtant résolue, la grande sœur l'écoutait docilement, elle la plus jeune et l'ignorante, qui disait :

—Il vaut mieux aller tout de suite, ma Corentine... ne pas avertir Simone, que cela pourrait inquiéter trop... et puis être humble, tu comprends, ne pas te rebuter... Ils ne savent pas tout ce que tu vauds... moi, je le sais... Va, sois courageuse, sois bonne, fais tous les sacrifices... C'est si bon d'être aimée !

XI

Par un sentiment de fierté et selon le conseil de sa sœur, Corentine désirait que son départ pour Lannion, fût, autant que possible, ignoré de Simone. Et le grand-père avait dit :

— Simone ? moi je l'emmène.

Il n'y pouvait plus tenir. La joie du sauvetage de Sullian, celle qu'il commençait à entrevoir dans la résolution de Corentine lui donnaient des idées de grand air. Seul il aurait paré son canot et poussé au large.

La pensée que le canot n'était pas assez propre pour une jeune fille comme Simone, le fit hésiter. Depuis deux jours, pas un coup de balai aux bancs, pas un godet d'eau jeté hors de la cale. Il appela Simone.

— Petite, dit-il, mets ta mante. Nous allons promener tous deux, veux-tu ?

Elle ne demandait pas mieux. Depuis son arrivée, elle n'avait guère vu autour d'elle que des visages anxieux ou désolés. Sa jeunesse appelait une diversion. Elle saisit celle-là de toute l'ardeur comprimée de ses quinze ans.

— Grand-père, vous prenez le bateau ?

— Non ; je pensais suivre la côte à pied avec toi, jusqu'à . . .

— Non, le bateau, je vous en prie !

— C'est que . . .

— Pourquoi pas ? Il y a longtemps que vous n'avez canoté, grand-père ! Je suis sûre que vous en avez envie !

— C'est que répondit le bonhomme, ravi au fond, c'est que le canot n'est guère en état ; je n'ai pas fait sa toilette . . .

— Bah ! nous nous passerons de toilette. En mer ! grand-père, en pleine mer !

Il secoua la tête d'un air content :

— Les jeunes, fit-il, faut bien leur céder pour qu'elles vous aiment.

Simone se coiffa d'une casquette de laine blanche, d'où sortaient ses cheveux roulés. Il fallait les voir tous deux, côte à côte, longer le quai tournant qui mène à la jetée ! Le soleil les enveloppait.

La joie commune rendait le capitaine alerte et droit comme un jeune homme. Il se sentait bonne mine, sous le regard des baigneurs qui n'ont rien à faire et suivent volontiers des yeux tout passant qui se hâte.

Intimement, il comparait ce départ avec ses départs habituels, quand Marie Anne l'accompagnait, lourde et si souvent accablée par l'ennui. Elle était légère, cette petite Simone. Et comme elle marchait ! Comme un moussa, en vérité, oui, comme un moussa qui va aux crabes !

— Je ne te savais pas si marine, dit Guen en pointant son regard sur le canot immobile dans le flamboiement de la mer, au pied du môle.

— Moi ! j'adore l'eau. A Jersey, je suis allée plusieurs fois en excursion. Je connais tous les noms de voiles : grande voile, misaines, foc, bonnettes, perroquets.

— Oui, mais la manœuvre ?

— Essayez !

— Tu ne sais seulement pas prendre un ris ?

— Regardez-moi ! fit-elle.

Et il vit la grande enfant qui souriait de ses deux yeux pleins de lumière et de ses lèvres qui s'ouvraient sur de belles dents saines, humides comme des coquilles de rivage.

— Ah ! ma Simone ! dit le capitaine, tu as joliment gagné dans mon vieux cœur, depuis le premier août !

Oui, il était heureux comme il l'avait été rarement, le capitaine. Son pas sonnait sur les dalles, sonnait comme une fanfare de vie.

Il n'y avait point de bonnettes ni de perroquets au canot de Guen. Un foc seulement, de toile usée, et une voile jaune sur un mât courbé.

— Maman reste près de ma tante ? demanda Simone en s'asseyant à l'arrière, tournée vers la façade grise, là-bas, si étroite entre les maisons avançantes.

Guen fit semblant de ne pas entendre, très occupé à tirer l'ancre.

— Maman reste à la maison ?

Cette fois, Guen rougit de l'effort qu'il venait de faire, sans doute, en embarquant le gros hameçon de fer qui aurait pu servir à prendre un fort poisson autant qu'à tenir le bateau. Quand il l'eut posé sur le cordage soigneusement roulé :

— Non, dit-il négligemment, ta mère va à Lannion.

— Lannion ! fit Simone en se retournant.

Il ne se retourna pas, devinant la vivacité du geste qu'il n'avait pas vu, et ajouta, tachant de réparer l'effet :

— Oui, des commissions, je crois, pour Marie-Anne. Quant on a un enfant naissant, n'est-ce pas ?

Un instant après, quand il eut hissé la voile et sous prétexte de dire : " Largue un peu l'écoute, petite ", il la regarda. Elle était

sérieuse et elle fixait la maison du port avec des yeux si graves, si près de pleurer !

— Ce n'est pas facile de cacher les choses aux enfants, pensa Guen. Elle se doute qu'il y a une affaire. "

Mais il ne voulut pas être indiscret, et amarrant la corde :

— Puisque tu connais la manœuvre, Simone, prends la barre et droit sur Thomé. La passe est à gauche, pour les coques de noix.

Le canot doubla la jetée brûlante de soleil, et d'où s'échappait une odeur de goémon séché.

Le foin d'ici, Mademoiselle Simone.

Simone était redevenue la jeune fille douce et maîtresse de ses émotions qu'il aimait, avec un étonnement d'inventeur, chaque jour davantage.

Elle avait le regard en avant, sur la grande nappe élargie entre les rives montueuses. Elle semblait tout entière au plaisir de la course, qui devenait, d'instant en instant plus rapide. Car la brise, par-dessus les collines de Louannec, arrivait à présent et claquait dans la toile.

Quand Guen se vit en bonne route, il vint s'asseoir près de Simone, et tout épanoui :

— On m'a entendu dire du mal de la mer ces jours, fit-il. Mais je ne pense pas tout ce que j'ai dit :

Cela lui pesait, les injures que la douleur lui avait arrachées.

— Que veux-tu, petite, on se fâche quelquefois avec elle. C'est comme une femme, n'est-ce pas ? On la trouve mauvaise, on s'emporte. Et puis on revient à elle, parce qu'on l'aime.

— Pas de séparation durable ? dit Simone, qui regardait toujours le large.

— Non, dit Guen embarrassé, pas de durable. Moi je ne peux vivre huit jours sans elle. Et moi, mon Dieu, c'est comme tout le monde.

— Plus que tout le monde, grand-père !

— Oui, reprit-il, heureux de l'éloge et d'avoir évité l'allusion. Je ne m'en dédis pas. De tous ceux de Perros, je suis le plus naviguant, de tous les vieux s'entend . . . Un peu à babord, Simone . . . Laisse aller . . . Bien . . . Est-elle jolie aujourd'hui la mer !

Ils couraient dans la passe, entre la pointe du château et les rochers de Thomé, sur le chenal vert comme une émeraude et glissant au-dessous d'eux. Le courant les portait.

La terre, à gauche, découvrait une à une ses anses rocheuses et ses deux plages. Sur la seconde, à Trestao, des pointes rouges, blanches, noires, mouchetaient le sable ; une ombrelle roulait, prise par le vent, plus petite qu'une fleur de mouron.

— Au large, Simone, par le travers de Rouzic !

Au large, c'était l'immense plaine que pas un frisson ne ternissait. La brise y coulait sans creuser. Des veines d'azur, s'em mêlant à l'infini, comme des sillages de navires disparus, sur la surface toute blanche, miroitant au soleil.

Les Sept-Iles, au loin, laissaient pendre vers la Bretagne leurs falaises herbues, qui paraissaient de velours brun. A peine un ourlet blanc autour des pierres que la marée engloutissait sans bruit.

— Voilà ce que j'aime, dit Guen, remarquant l'enthousiasme muet de sa petite-fille. S'en aller avec le vent, causer tout seul et tendre ses lignes. Tiens, le fond est de roche à présent, bon pour les congres et les vieilles. Tout à l'heure, ça sera de la coquille. Et puis la roche reprendra, à une demi-lieue de Roubaix.

Guen s'était rapproché encore de Simone. Ils allaient, pressés par le grand souffle doux qu'exhalent les terres chauffées, le soir, et ils voyaient la courbe de l'horizon immense au bas du ciel.

— Mon enfant ! dit Guen attendri.

Elle ne bougea pas, car ils se sentaient profondément unis de pensée.

— Mon enfant ! je voudrais t'avoir toujours près de moi !

— Je voudrais bien moi aussi, grand-père.

— Vois-tu, maintenant que j'ai goûté de vous, je ne me réhabiliterai plus à mon ancienne vie ; moi ici, vous là-bas.

— Il n'y a qu'un seul moyen, grand père, di Simone, et vous le connaissez.

— Oui, je le connais.

Il s'arrêta un peu, car il avait promis de se taire devant l'enfant. Et puis il céda, conseillé par l'enfini qui les enveloppait tous les deux, loin des conventions étroites.

— Simone, dit-il, ta mère est allée à Lannion pour essayer . . .

— Je l'ai deviné, répondit-elle. Je suis venue en France parce que je pensais toujours à cela. Je ne ne voulais pas savoir comment cela se ferait, mais je comptais que Dieu le permettrait. C'est si triste . . .

Le vieux Guen sentit que la main de Simone saisissait la sienne, que la tête de Simone se penchait, touchait son épaule, s'y appuyait. Et il resta droit, immobile, transporté d'émotion et de tendresse, tandis que sa petite-fille pleurait silencieusement du même rêve que lui et qu'il répétait, pour elle et pour lui-même :

— J'espère, ma petite amie, j'espère.

Le vent demeurait léger, la mer ensevelie. Les îles grossissaient à peine. Et des bandes d'oiseaux se levaient en triangle, indiquant le large.

XII

Seule dans le grand salon, la fenêtre ouverte, Mme Jeanne additionnait des colonnes de chiffres. D'ordinaire c'était une joie pour elle de régler ses comptes de ménage ou d'établir le bilan d'une année commerciale.

Elle aimait le calcul, dont elle avait eu le goût très jeune. Elle s'était réservé le contrôle de la comptabilité chez son fils. Et, précisément, elle établissait en ce moment l'inventaire annuel.

Mais elle le faisait avec inquiétude. Elle n'était pas sûre. Elle soupçonnait seulement un résultat mauvais. Déjà, les deux dernières années s'étaient soldées en perte. Elle avait espéré que les affaires du moulin à huile se relèveraient ; Guillaume paraissait assez content.

Les chiffres semblaient indiquer cependant une mauvaise année. Les deux rides au coin des lèvres de Mme Jeanne se creusaient. Elle relevait la tête par moments, lasse, et pour se reposer, regardait les ondes mouvantes des arbres, vaguement.

« Encore une illusion de mon fils, pensait-elle. L'année va être mauvaise, si elle n'est pas désastreuse. Ah ! le pauvre enfant, qui ne se doute pas où nous en sommes ! S'il le savait ! Mais j'ai mieux fait de le lui cacher. Il a assez de ses chagrins. Le commerce, pour lui, est une manière d'oublier, une occupation qui le force à ne plus songer. C'est tout... Et ce n'est pas assez pour réussir. Il aurait fallu mon mari. »

La physionomie austère de M. Jobic L'Héréec lui revenait en mémoire. Elle revoyait cet homme dont elle n'avait pas seulement pris le nom, mais les goûts, les habitudes, la manière de voir et d'agir, qu'elle interrogeait encore de souvenir avec vénération, dans les cas difficiles, contente au fond et immuable en ses résolutions, dès qu'elle était convaincue d'avoir fait ce qu'il eût fait lui-même.

Oui, il eût fallu la grande expérience, l'esprit méthodique et réfléchi de M. Jobic pour se tirer d'une situation comme celle-là. Il aurait eu la décision, l'énergie persévérante de l'effort, tandis que Guillaume...

Des mots de ce monologue intime étaient prononcés à demi-voix, sans suite, ils tombaient dans le silence de la vaste salle blanche, dont un bourdon égaré faisait le tour en ronflant.

Puis elle se remettait à parcourir les colonnes de chiffres. Sa plume, posée en travers, suivait, d'un mouvement régulier, l'absorption des chiffres dans la mémoire de la calculatrice. Mais c'était une sorte de travail machinal qui n'interrompait point, chez Mme Jeanne, la rêverie commencée.

« Je ne vois pas d'issue. Lui parler à lui ! A quoi bon ? Il fait ce qu'il peut. Le commerce n'était pas son affaire. Et puis les chagrins... Oh ! c'est bien sa faute à elle, si nous allons à cette... »

Le mot s'arrêta aux lèvres. Et elle s'arrêta aussi là un moment, Mme Jeanne. Bien qu'elle fût seule, une rougeur légère, un peu de sang venu du cœur troublé, mit une tache sur ses maigres joues.

Elle sentait la réprobation de la longue suite de bourgeois patients, économes, qui avaient fait la fortune et qui la voyaient prête à sombrer, du fond des tombes, au pays de Tréguier.

Dehors, le soleil chauffait les fleurs. Un parfum violent sortait des glycines qui levaient leurs secondes fleurs au ras de la fenêtre. Elle se pencha de nouveau.

Tréguier ! Comment avait-elle fait pour quitter Tréguier, elle Trégoroise depuis des siècles, attachée par les habitudes de race et par tous les liens de près de cinquante ans de vie à ce coin de sol breton ? Elle se demandait cela encore quelque fois.

Et la question se présenta de nouveau à son esprit, avec le cortège de réponses tristes, usées, que l'on revoit l'une après l'autre. Oui, le malheur avait commencé là... Au dedans de son cœur le nom de Tréguier sonnait comme celui d'une noblesse dont elle avait été et dont elle n'était plus.

Tomber de Tréguier à Lannion ! Pour elle la chute avait été pressentie. Oui, elle savait d'avance qu'elle ne s'accoutumerait jamais dans la ville folle, comme elle l'appelait, que le séjour des Espagnols et des gouverneurs débauchés avait remplie d'une population avide de plaisirs, et légère, et folle de cœur.

Entre elle deux, il y avait une de ces haines de canton que la Bretagne nourrit, sous des apparences rigides et uniformes.

Quand elle pensait à Tréguier, elle revoyait la splendeur épiscopale de l'ancienne cité, son air de pudeur farouche, la cathédrale, où un peuple aurait tenu, haute de voûte, couverte de moisissures qui verdissaient glorieusement le granit, avec ses longues files de chevaliers de pierres couchés dans les niches, ses inscriptions, son cloître, ses tours, ses rosaces découpées par le génie bizarre et poétique des aïeux.

Elle revoyait sa place à l'église, sous les rayons atténués des vitraux, sa maison aux murs de forteresse, autour de laquelle une rue tournait. Elle nommait les bourgeois et les nobles qui la

saluaient, les visites qu'elle avait reçues lors de la mort subite de M. Jobic L'Héréec.

Vingt fois le jour, encore maintenant, son esprit pleurait l'homme énergique, entendu en affaires, dominant et digne, qui l'avait faite la première bourgeoise de Tréguier, par l'immuabilité de sa fortune, de son caractère et de ses habitudes.

Quand il avait fallu quitter Tréguier, elle avait eu le sentiment que sa vie à elle était finie. Elle avait lutté. Pourquoi partir ? Pourquoi abandonner cette usine médiocre et sûre qui avait un canal sur le port, où les goélettes venaient s'approvisionner d'huile ? M. Tanguay Morel, l'associé, suffisait à mener l'affaire.

Guillaume, après la mort du père, pouvait vivre honorablement, presque sans travail, assuré de l'avenir. Il avait fallu l'amour insensé pour cette Lannionnaise... Et tout quitter, la ville, l'usine, les amis, la paix, le paysage, si bien entré dans les yeux qu'il ne s'efface plus, renoncer à mourir là... et venir tomber à Lannion, parmi les filles aux cheveux blonds, qui ont les joues roses et la rage de la danse au cœur !

Tout cela repassait au travers des colonnes de chiffres, aussi net qu'au premier jour, aussi douloureux.

Le reste, tout ce qui avait suivi cet arrachement au pays natal ne lui revenait qu'en bloc, comme une conséquence logique, fatale, prévue ; la brouille lente du ménage, les reproches, les dépenses inconsiderées d'une tête folle de petite ambitieuse, l'acquisition désavantageuse d'un moulin sur le Guor, les froissements nouveaux engendrés par la gêne, la séparation, la vie nouvelle alors, où son fils et elles s'étaient retrouvés seuls, mais assombrie, préoccupée, atteinte par le souci d'argent et rongée de souvenirs.

Dix ans de lutte contre soi-même.

Elle était devenue blanche de cheveux, Mme Jeanne L'Héréec. Elle avait beaucoup travaillé, comme un homme, comme le vrai chef de la maison "Veuve L'Héréec et fils". Le chagrin d'avoir quitté Tréguier la tenait toujours. Devant son fils, elle se contenait. C'était une sorte d'abîme entre eux, cette question du passé. Ils le regardaient chacun de leur bord, et tristement tous deux.

Mais quand elle était seule à travailler, Mme Jeanne laissait parler les vieilles déceptions de sa vie amassées au fond de son cœur. Et elle concluait souvent : " Si j'étais un homme, je retournerais à Tréguier et j'y referais ma fortune ! "

Mme Jeanne, ce jour-là, n'eut pas le temps de conclure.

La sonnette, qui, mêlée aux feuilles de la glycine, agitait en se remuant tout un système de branches, rendit un son étouffé. L'heure était morte.

Mme Jeanne entendit une voix qui demandait son fils. Elle crut, à travers dix années, la reconnaître. Ses pommettes sèches pâlirent subitement. Elle posa la plume et tendit l'aile de son bonnet.

La domestique répondait que monsieur était à l'usine. Il y eut un silence. Puis, deux ombres coulèrent sur le bourrelet de verdure, au ras de la fenêtre. Gote ouvrit la porte du salon et une femme en deuil entra.

Avant même que Mme Corentine eût relevé sa voilette, Mme Jeanne la reconnut. Elle demeura muette de surprise, renversée par cette audace dans son fauteuil jaune, ses yeux gris fixés sur Corentine et éclairés jusqu'au fond par la lumière de la fenêtre. La jeune femme, debout à contre-jour, ne trouvait pas une parole de son côté.

Une émotion trop forte l'avait saisie en mettant le pied dans cette maison qui était la sienne ; le sentiment de la fragilité de ses espérances, du peu de chance qu'avait sa démarche d'être accueillie.

Après dix ans, elle retrouvait les yeux, l'attitude, la raideur de cette femme, dans le même décor immobile du salon jaune. Elle baissa les yeux comme devant un juge. Mme Jeanne se leva à son tour.

— Que venez-vous faire ici ?

Mme Corentine reprit un peu de courage et dit très doucement :

— Je venais voir mon mari.

— Vous n'en avez plus le droit.

— Oh ! Madame, après si longtemps... et quand on souffre.

— Vous souffrez ?

— Oui... beaucoup...

— Nous aussi, Madame, nous avons souffert... chacun à ou sa part. et la nôtre a été large... Guillaume n'est pas ici...

— Je le savais... Gote m'avait dit...

— Il est inutile de le voir... Mon fils a pris son parti de notre solitude... Que lui vouliez-vous ?

Corentine fut sur le point de répondre :

« Lui demander pardon. » Les mots lui vinrent à l'esprit ; mais elle ne répondit pas. Mme Jeanne la tenait sous ce regard de mépris et d'invincible obstination qu'elle connaissait. Et ce fut la vieille femme qui reprit :

— Personne ne vous a demandée ?

— Non. Je suis venue de moi-même, Madame, je vous assure, par un bon mouvement... parce que j'étais à Perros... en passant... chez mon père... et que je ne veux pas m'en aller sans avoir essayé, Ah ! tenez, Madame, ne me repoussez pas...

Elle s'avança jusqu'àuprès de la table où travaillait Mme Jeanne.

—Je suis malheureuse... Je ne suis plus celle que vous avez connue... Il me semble que si vous étiez bonne, si vous vouliez m'aider... Guillaume peut-être me donnerait son pardon.

Sa main se tendait un peu en avant, tremblante, sur le bois de frêne noueux, prêts à soutenir un corps qui s'agenouillait.

—Vous oubliez que je suis difficile à tromper, dit Mme Jeanne en se reculant. Vous avez trop peu manifesté, pendant dix ans, le désir de savoir même des nouvelles de votre mari pour que je croie aujourd'hui à ces attendrissements. Je crois plutôt à d'autres motifs.

Elle toisait du regard, en disant cela, sa belle-fille et considérait la toilette modeste, presque pauvre, que la jeune femme avait mise, afin de mieux faire voir justement qu'elle n'était plus, comme autrefois, toute folle d'élégance.

—Vous venez mendier ! continua Mme Jeanne.

La petite main de Mme Corentine se releva d'un geste brusque, comme pour repousser l'injure... Pais rouge de honte, mais assez forte pour ne pas répondre, la jeune femme se détourna et quitta le salon, tandis que Mme Jeanne, implacable, ses yeux clairs poussant l'étrangère dehors, la suivant dans l'ouverture de la porte, par la fenêtre, dans l'allée du jardin, disait :

—Vous autres séparés, on est sûr de vous revoir à un moment ou à un autre. Vous quêtez quand la famine vous a réduites. Vous n'avez pas honte. Allez, allez ! Le moment est mal choisi ; il n'y a pas de pain pour vous !

Mme Corentine n'entendit pas ces derniers mots. Elle avait déjà traversé le jardin, elle ouvrait la porte d'un coup nerveux de la main sur le loquet en forme de trèfle qu'elle écoutait sauter avec un battement de cœur, autrefois, quand Guillaume entra.

Elle fuyait suffoquée, indignée. Cependant, quelque chose de plus fort que sa honte, de plus puissant que la colère qui l'avait une première fois entraînée hors de cette maison lui faisait en ce moment, accepter l'injustice.

Était-ce le conseil profond et muet de ces objets frôlés par sa vie passée ? elle sentit qu'elle ne pourrait quitter Lannion sans avoir revu au moins celui pour qui elle était venue.

Hâtivement, la voilette baissée, elle suivit la pente de la rue du Pavé-Neuf, laissa sur sa gauche la promenade plantée d'ormeaux, tourna près du café du pont de Viarmes, le long du quai au sable, descendit encore jusqu'au coin du vieil hôtel tout enveloppé de poiriers en pyramides, où elle avait joué, enfant, quand son père était demandé par l'armateur. Et elle se trouva sur l'allée de la Corderie, qui borde le Guer jusque très loin au-delà de Lannion.

Toute jeune, les premiers soirs de son mariage, elle s'était promenée là, les yeux perdus dans le feuillage des ormes et souriant aux choses passionnées qu'il disait...

Elle ne pleurait pas, elle était seulement très triste. Son espérance n'était plus de reprendre la vie d'autrefois, l'avait-elle même formée ? Mais elle pouvait encore le voir, lui, se faire pardonner, lui dire : "Je vous aime encore !"

Après cela, qu'advierait-il ? Peu importait. Elle partirait plus contente, plus forte ; elle aurait obéi à cette impulsion qui la poussait ainsi, humiliée, troublée, vers celui qui était tout près et qui ne se doutait pas... Même l'injure qu'elle avait reçue la rejetait vers lui. Elle pensait, sans savoir pourquoi, très sûre pourtant, que si Guillaume avait été là, l'accueil eût été autre...

Elle allait sans plus se hâter, regardant, de l'autre côté du chemin à peu près vide, la touffe d'arbres d'où s'élevaient une cheminée, un toit long couvert de tuiles : l'usine.

Il était là. Elle n'irait pas le trouver là-bas, à cause des ouvriers, des anciens employés qui avaient tout su, hélas ! Elle attendrait l'heure où M. L'Héréec, chaque soir, revenait en traversant le Guer... Dix coups de rames... Le bateau était amarré à demi hors de l'eau, écrasant la boue molle de la rive opposée. Sur l'arrière, plongé dans le courant, des lettres à demi effacées disaient le nom du canot... *Covent*... Les dernières avaient péri.

La rivière se vidait avec rapidité, bue par la mer lointaine. Et les herbes du fond, ployées, ondulaient comme des cheveux de femme qu'on peigne, avec des reflets blonds.

Mme Corentine comparait son attente humiliée d'à présent à ses promenades triomphantes dans cette même allée, quand, toute jeune femme, au bras de son mari ou de quelque amie qu'elle allait prendre au passage, elle emmenait Simone, et que l'enfant courait devant elle dans le clair soleil.

Elle était si lasse, qu'un peu au-delà du point où le bateau était attaché elle s'assit et s'appuya le long d'un arbre. Plusieurs fois, elle crut entendre une voix qui donnait des ordres, et reconnaître la voix de son mari.

Illusion, mais qui lui faisait lever les yeux et la secouait d'un frisson. S'il était passé quelqu'un, elle aurait fui. Personne ne longeait la promenade, qui ne mène à rien. La fatigue l'endormit.

Quand elle se réveilla, elle eut peur qu'il ne fût trop tard. Mais non. La marée remontait, couvrant les vases, soulevant le canot qui roulait, collé à la rive. L'usine travaillait encore : une fumée de vapeur

jaillissait audessus d'elle avec un bruit régulier. Mme L'Héréec se leva. Elle se cacha presque entièrement derrière l'arbre.

Quelqu'un était sorti par la porte du chantier, là-bas. Elle n'eut pas de doute, malgré l'éloignement et l'ombre déjà commencée. Elle reconnut le geste amical qu'il avait eu en prenant congé d'un de ses employés.

Bientôt, défaillante, elle le vit tout à fait dans l'espace découvert qui séparait l'usine de la rivière. Il venait par le sentier du pré, la tête basse, songeant à des affaires sans doute. Elle aurait voulu l'appeler, et avait peur de lui, peur du premier regard.

Il allait lentement, droit vers elle. Dans une minute, il aurait détaché l'amarre, poussé le canot, abordé là...

Elle n'eut plus la force de voir. Elle ferma les yeux. Puis, n'entendant rien, elle vit qu'il avait brusquement tourné le long de la rive et qu'il remontait par le sentier de halage pour rejoindre le pont de Lannion.

Un moment, elle courut, et puis elle s'arrêta... Ce n'était plus la même chose. Le rencontrer en ville, dans une rue ? Non. L'occasion était perdue. Si l'entrevue pouvait amener un pardon, c'était à la condition de n'avoir pas de témoins. Il fallait même éviter de le rencontrer... Et elle demeura immobile, regardant diminuer la forme de ce passant sur la levée, parmi les premières maisons.

Guillaume L'Héréec trouva sa mère au salon. En l'apercevant, elle l'enveloppa de ce regard rapide et sûr de la mère habituée à lire sur la physionomie de son enfant. Il avait son air de commerçant content de rentrer et d'oublier le travail.

—Comment, mère, encore dans les livres ?

Il s'approcha, balançant ses épaules épaisses pour embrasser sa mère au front, selon sa coutume. Elle continua de le regarder, prise d'un reste de doute, jusqu'à ce qu'elle sentit la mousseline de sa coiffe serrée contre sa joue par la barbe rude de Guillaume. Il se redressa.

Elle prit sur la table un grain de blé dont elle marquait les pages de ses livres, le glissa entre deux feuilles du registre et dit en se renversant un peu :

—Mais oui, Guillaume, il le faut bien. J'ai peur que cette année encore...

Il l'interrompit du geste de repousser une chose importune.

—Non, je vous en prie, pas ce soir, pas avant d'être sûre. J'en ai assez !

Il s'était détourné vers la fenêtre, les sourcils rapprochés, son visage court et carré subitement assombri. Lui qui arrivait dégagé des préoccupations du jour par la course du retour, il éprouvait un ennui vif à se sentir ramené vers elles.

—Est-ce que la journée a été mauvaise, Guillaume ?

—Pas plus qu'une autre.

—Vous n'avez pas reçu la visite de M. Quimerch's ?

—Mais non.

—Ni aucune autre qui vous ait chagriné ?

—Aucune. Je demande seulement à oublier les affaires, les ennuis, et le temps, si cela se peut.

Il répondait le regard vague dans l'ouverture de la baie.

—Non, reprit Mme L'Héréec. Cela ne se peut pas toujours. Allons dîner, vous êtes en retard. Gote est venue deux fois prévenir.

Il offrit le bras à sa mère et passa dans la salle à manger.

Depuis quelques jours, Mme Jeanne avait remarqué chez son fils cette sorte d'irritabilité, résultat d'un trop long repliement sur soi-même. Cela ressemblait aux mélancolies invincibles où il tombait souvent, dans les premières années après la séparation.

Le dîner fut presque silencieux. Mme Jeanne mangea moins encore que de coutume. Elle s'élevait et s'animait intérieurement, elle, femme de résolution et de pratique, contre ses accablément inutiles, nuisibles à la gestion de leurs affaires compromises.

A peine revenu dans le salon, comme il allumait sa pipe, elle s'accouda près de lui, à la fenêtre ouverte, et ils restèrent un peu sans rien se dire, devant cette muraille déjà confuse d'arbustes audessus desquels le ciel était pâle. Des grincements de poulie arrivaient du Guer invisible.

—Est-ce un bateau pour la maison, Guillaume ?

Il répondit d'une voix posée :

—Non, maman, je crois que c'est une barque de sable que j'ai vu arriver ce soir.

Elle avança au-delà du mur sa main sèche de vieille femme, et du bout des doigts indiquant une direction, elle dit :

—Si pourtant nous pouvions....

—Quoi donc ?

—Rélever notre situation, transformer l'outillage, lutter avec des procédés nouveaux contre les usines de la côte ! Ce n'est pas impossible ! A nous deux....

Guillaume branla la tête.

—Je dis, continua-t-elle, que ce n'est pas impossible. M. Quimerch n'en refuserait peut-être pas le crédit. Je me chargerais de lui demander....

—A quoi bon ?

—Mais à vivre, mon enfant !

—Pour qui, fit-il, en soufflant une bouffée de fumée sur les plantes enlacées.

Au ton dont cela fut dit, elle sentit qu'elle avait touché le fond du mal. C'était bien ce qu'elle supposait. Cependant il n'avait pas eu d'entrevue avec Mme Corentine ; non, rien de nouveau, elle en était sûre. L'ancien souvenir seulement contre lequel elle avait tant lutté.

—Mettons que ce soit pour moi, Guillaume.

Il la regarda de son œil doux et voilé.

—Ma pauvre maman, il nous faut si peu ! Puisque cela va encore !

Il ajouta, en reprenant sa contemplation vague en avant :

—Si j'avais eu près de moi mon enfant, oui, j'aurais voulu mieux faire, j'aurais eu de la force.

—Voyons, Guillaume, dit la vieille femme en s'animant, vous ne comprenez donc pas que cela vous serait utile à vous-même, un effort, utile pour oublier ? Vous ne réfléchissez pas. Car vous l'avez eue, votre fille, pendant quatre ans, un mois par an, selon les termes du jugement. Est-ce que, au lieu d'être une joie, ce n'était pas une épreuve de plus ?

—Oui.

—Je me souviens de cela, vous pouvez me croire. Je me souviens de ces arrivées au bateau de Jersey, quand vous alliez l'attendre à Saint-Malo et qu'elle vous embrassait timidement, comme un étranger, et même pis, car on l'avait mise en garde contre vous pendant onze mois. Elle avait déjà un air de réfléchir aux ordres que vous lui donniez pour voir s'ils n'étaient pas contraires à ceux qu'elle avait reçus d'ailleurs.

—Grande coupable, en vérité !

—Non, vous l'aimez, et je l'aimais moi aussi, Guillaume. Mais elle était élevée en dehors de vous, contre vous et vous en souffriez. Quand vous alliez avec elle acheter la moindre chose vous lui disiez : "Aimes-tu ceci ? aimes-tu cela ? as-tu mes goûts ?" Souvent vous n'avez pas les mêmes. Vous renvoyiez une enfant, mon pauvre Guillaume, mais pas votre fille. Une autre que vous la formait, et vous aviez peur, je le devinais bien ! en rencontrant sans cesse en elle l'autre dont vous étiez séparé... celle qui a été cause de tout... De sorte que vous avez eu raison de renoncer à vos droits.

—Je n'en sais rien, fit-il brutalement.

Il avait toujours le même regard vague, errant au ras des ondes lourdes des feuilles. Une planète s'y était levée, tremblante.

Il la fixa un moment, parut vouloir parler, puis il secoua sa pipe sur l'appui de la fenêtre et se mit à marcher à grands pas dans le salon.

Mme L'Hérec regrettait à présent de s'être engagée sur cette voie dangereuse du passé. Elle devinait qu'elle avait fait fausse route.

Son cœur de mère souffrait de voir cet homme torturé, écrasé par le passé, et, en même temps, elle s'en trouvait humiliée, comme d'une faiblesse de son fils.

Elle vint à lui au moment où il traversa le salon, près d'elle, lui prit les deux mains et les serra dans les siennes, bien fort. On eût dit qu'elle voulait passer en lui quelque chose de sa propre énergie.

—Allons, mon Guillaume ! dit-elle, j'ai eu tort de reparler de cela. En effet, à quoi bon ? Ce qu'il faut, c'est d'oublier le passé et regarder en face l'avenir tous les deux, voulez-vous ?

Il retira ses mains, et, levant sur elle ses yeux où toute flamme semblait éteinte :

—Je suis découragé. Tout est inutile.

Elle voulut essayer de plaisanter pour voir.

—Découragé, Guillaume ! On croirait vraiment que je ne suis pas votre aînée ! Mais regardez-moi donc ! Suis-je découragée ? Mon pauvre garçon, vous n'avez jamais été jeune !

Que disait-elle là ?

A ce mot de jeunesse, à ce reproche inconsideré, Guillaume L'Hérec changea de physionomie. Sa figure placide s'anima d'une sorte d'indignation. Son regard brilla. Le Breton passionné, colère, excessif, s'éveilla.

—Jamais jeune ? Ah ! vous vous trompez, ma mère, je vous en réponds ! Je l'ai été ! J'ai eu l'éblouissement de l'avenir, j'ai senti le monde joyeux autour de moi. Je ne vous le disais pas. Quand j'allais par les chemins, enfant à Tréguier, il y avait presque toujours un oiseau blanc qui partait devant moi. C'était le même, je le reconnaissais à son cri : c'était ma jeunesse qui chantait. A présent, je ne vois plus rien dans les carrefours. En ce temps-là aussi, lorsque je passais le long des champs de blé, je me couchais sur la pointe des épis, je ne sais si c'était en esprit ou en réalité, et je nageais, porté sur les houles vertes, léger comme les taons de printemps. Oh ! si, j'ai été jeune, j'ai cru à la vie, j'ai cru à l'amour. Et je l'ai goûté si pur et si grand, qu'il m'en est resté des larmes pour toujours. Même aujourd'hui, je sens bien par moments que tout n'est pas mort et que ma jeunesse revivrait si elle avait une autre jeunesse à côté d'elle. Vous avez tort de me parler de cela. Vous me faites du mal.

Il parlait comme égaré. Des larmes tremblaient dans ses yeux.

Mme Jeanne vit qu'elle avait été plus imprudente encore qu'elle ne le pensait.

—Allez-vous reposer, Guillaume, dit-elle doucement. Nous causez quand vous serez en état de comprendre. Dieu sait que je n'ai d'autre volonté que de vous tirer de là... Allez, je vais me remettre aux comptes, puisqu'il faut être pratique et veiller pour deux ici.

Elle le suivit du regard, qui sortait du salon et tournait pour monter. Depuis longtemps, elle ne l'avait plus trouvé ainsi. La quitter sans adieu ! Et cette colère sourde, cette exaltation du passé, ce découragement absolu... Tristes signes qu'elle reconnaissait avec effroi, sans savoir exactement ce qui les ramenait.

Elle resta, la tête dans ses mains, devant le registre ouvert, incapable de lire deux chiffres.

XIV

La chambre de Guillaume occupait toute la largeur de l'hôtel, à gauche. Ses trois fenêtres ouvraient, l'une sur le bouquet du côté du Guer, l'autre sur un étroit couloir que bordait le mur de clôture, au-delà duquel il y avait un chemin, et l'autre sur la cour pavée que prolongeait, séparé par un escalier, un potager montant.

Même en hiver, la domestique avait l'ordre de laisser les fenêtres ouvertes et de ne fermer que les contrevents. Guillaume aimait à respirer très tard l'air de la nuit et jouissait d'écouter les bruits rares du port et des rues.

Presque tous étaient habituels et connus. Il s'y laissait bercer, assis dans son fauteuil de paille, la bougie éteinte, la tête renversée, les yeux clos.

Ce Breton épais, à la carrure de garde-chasse, était doué, comme beaucoup de sa race, d'une sensibilité féminine. Il se reposait dans des rêves vagues qu'il n'aurait pu raconter, tellement ils étaient inconstants, fous quelquefois. Et puis, une rumeur inexplicable s'élevait, un cri d'animal que la distance rendait étrange : il se redressait en sursaut, pris de peur, les pommettes rouges.

Toutes les superstitions du vieux pays vivaient dans les dessous de son âme. Il allumait la bougie, fermait les fenêtres et se couchait.

Ce soir-là il alla droit à la cheminée, alluma le bougeoir et le posa sur le bureau à étagère, un vieil acajou, dont les plaques se soulevaient par endroits. Au fond d'une case, derrière une boîte de plumes, il saisit une clé et la fit tourner dans la serrure d'un des gros tiroirs pendus au-dessus de la table du meuble.

Dehors, un bruit comme d'une infinité de clochettes d'une sonorité adoucie. Guillaume écouta. C'était la pluie sur les toits et sur les feuilles. "Un grain amené par la marée, pensa-t-il. Ça ne m'étonne pas. On étouffe." Il se leva, poussa les contrevents de la fenêtre, ouverte sur la ruelle sablée et respira profondément.

Il essaya de boire lentement, à pleins poumons, l'air d'orage qui soufflait chaud et pourtant mêlé de courants froids, imprégné d'odeurs de goémon et de fruits murs.

Des sensations lointaines lui revinrent. Son cœur battit plus vite sous la poussée de l'imagination qu'il espérait calmer. Des gouttes d'eau, lourdes comme la grêle, fouettèrent le mur, éclaboussant la fenêtre.

Guillaume se retira et revint s'asseoir devant le meuble. Sa main plongea dans le tiroir et saisit une photographie et un papier d'un doigt de long. La photographie, c'était celle de Simone à cinq ans ; le papier, c'était la ligne écrite sur la plage de Sainte-Brelade.

Il les posa devant lui et appuya sa tête brûlante dans ses mains. Il aurait voulu, à l'aide de ces deux documents incomplets, se représenter Simone, telle qu'il l'avait entrevue à la procession de la Clarté.

Et il arrivait bien à grandir cette petite fille en robe courte, l'air espiègle, assise les jambes croisées sur un banc et tenant sa poupée sur le bras ; il modelait cette taille, nouait les cheveux blonds, devenus châains, derrière la nuque, se souvenait du chapeau de feutre à voile blanc.

Mais la pensée de ces yeux qu'il n'avait pas rencontrés ? Mais l'âme, les goûts, les rêves de la jeune fille ? Le son de cette voix qu'il n'avait plus entendu depuis des années ? Que savait-il de tout cela ?

La ligne d'écriture était nette, ferme, révélatrice d'une volonté déjà formée. Mais le reste, le sens vrai de ces mots qui ne disaient rien par eux-mêmes et n'avaient que le sens mystérieux des reliques ! Oh ! qui le dirait ?

Que cela était poignant de constater une séparation si complète ! Comme il se sentait étranger, lui le père, à cette enfant qui était la sienne !

Il se rappelait le jour où Simone avait été conduite chez le photographe, à Tréguier, un mardi. On avait fait, la veille au soir, trente papillottes avec les cheveux blonds, et la petite avait dormi avec une résille blanche de la mère...

Chez le photographe, en haut d'une rue, on voyait des photographies de la cathédrale avec des légendes en lettres rouges... Il s'était écrié : "La jolie enfant !" C'était un Parisien, qui ne fit que passer en Bretagne.

Mme Corentine souriait, et la grand-mère pleurait presque d'orgueil. Celle-ci avait dit, au moment grave de la pose : "Regardez bien, mignonne, l'oiseau qui va sortir de la boîte." Et l'étonnement, l'attente ravie de cinq ans qui vont voir voler un oiseau, s'était à jamais fixé sur le portrait.

Et voilà qu'elle avait quinze ans !

N'avait-il donc pas autre chose encore qui parlait d'elle ?

Il hésitait. Il s'était si souvent défendu de toucher à cette relique du passé, où le souvenir de sa fille n'était ni le seul évoqué ni le plus poignant. Il se rendait compte avec tant de certitude que ce soir, comme bien des soirs, le regret de Simone, l'amour de Simone, enveloppait un autre regret et un autre amour.

La pluie, dehors, avait pris une sorte d'allure régulière. Elle tombait plus fine et plus serrée, avec un balancement de feuillages chancelants ployés en tous sens, ivres de bien-être sous l'ondée.

Guillaume fouilla dans le tiroir, écarta une liasse de titres et d'actes serrés par une sangle à boucle, et, dessous, prit un album de dessin relié en toile grise.

Les bords du papier avaient jauni, l'intérieur s'était piqué. Depuis dix ans l'album avait dormi là, point oublié, mais redouté comme un ami qui en sait trop long et qu'on évite.

D'une main tremblante, Guillaume l'ouvrit. Il n'y avait pas de dessin, mais cinq ou six pages couvertes d'une écriture rapide, capricieuse, avec des enroulements de majuscules suivis de petits caractères à peine formés.

Il s'en échappa un parfum très ancien, comme une odeur décolorée, douce pourtant. Guillaume fut tenté de baiser la page. Il passa sa main sur son front, et lut :

"Mon mari m'a demandé de recueillir les mots et hauts faits de Simone, notre fille âgée de trois ans et sept mois. Bien volontiers. J'en suis flattée, étant la mère de cet amour. Les dames d'ici prétendent qu'elle me ressemble. Moi, je lui trouve les yeux de son père quand il est bon avec moi, c'est-à-dire à l'ordinaire. Je trouve surtout qu'elle a plus d'esprit que tout Lannion ensemble. Nous l'adorons. Je ne puis le dire ici, puisque ce petit cahier est pour nous deux, tout au plus pour nous trois. Guillaume assure que j'y mettrai des folies. Alors, ça sera pour nous deux."

Oui, il se souvenait ! Il avait dit un soir, dans cette même chambre, comme ils revenaient d'endormir ensemble Simone : "Vous devriez écrire ce que dit de drôle cette petite. Quand nous serons vieux et qu'elle sera grande, cela nous rajeunira tous de la trouver ainsi."

Corentine n'avait pas voulu écrire devant son mari. Mais le lendemain, avant le déjeuner, l'album était acheté, la première page était écrite. Ils étaient restés à lire. Ils étaient descendus en retard, et Mme Jeanne les avait grondés.

"Je commence aujourd'hui 3 juillet. Hier soir, je couchais Simone. Elle avait le cœur gros parce que le chat était mort dans la journée. "Maman, est-ce que je ne le verrai plus jamais ? — Non. — Peut-être qu'il est dans le paradis ? — Mais non, tu sais bien que le paradis est pour les hommes. — Alors, maman, les chats qui sont morts, ils n'ont donc pas, comme nous, une petite chose qui monte ?"

Et puis, Simone, se trouvant en veine de philosophie et de pensées sérieuses, a montré du doigt de grosses immortelles que ma belle-mère cultive et dont elle remplit ensuite les vases des cheminées : "Maman, ces fleurs-là, c'est béni ? — Pas du tout. Quelle idée ? — Pas même le cœur ?" — Nous avons trouvé cela très remarquable, son papa et moi.

"8 juillet. — Sommes allés nous promener tous trois en cabriolet, sous prétexte de visiter une vieille tante. Simone était en rose, ce qui lui va bien, et entre nous deux, ce qui nous ravit toujours. Elle saluait de la tête, à droite et à gauche. Personne ne passait dans la campagne. "Que fais-tu, petite ? — Je salue le blé, maman. Il me dit bonjour." En effet, de tous les côtés les champs s'inclinaient sous le vent. Moi je n'ai pu me retenir d'embrasser Simone. Son père non plus, et à la même place, ce qui m'a touché le cœur. Il y a des jours où il ne l'eût pas fait."

Mon Dieu ! que ces choses, tracées d'une plume légère, s'enfonçaient cruellement dans l'âme ! Comme il y retrouvait, avec un peu de l'enfant dont elles parlaient, tout le charme de la jeune femme d'alors, son esprit vif, sa vie débordante, et cette note d'amour, hélas !... Il ne croyait pas que l'album fut si plein de son nom et de celui de Corentine.

Elle avait cru aussi, la petite plume fine, courant sur les feuillets blancs, y mettre surtout des pensées de Simone. Et ces souvenirs de jeune mère étaient surtout des mémoires de jeune femme. Et c'était lui, à dix années de là, qui découvrait, le cœur saignant de regrets, pourquoi l'idée leur avait tant plu de conserver ces mots de petite fille.

Leur amour les enchâssait, les soulevait, les emportait comme le courant du Guer charrie des algues roses.

Cette femme, avait-il eu la guider, s'était-il appliqué à la former, à modérer ce qu'il y avait d'excessif dans son désir de plaire et de péril dans sa vanité de jolie fille adulée ?

Non, il n'avait su qu'adorer, excuser, approuver quelquefois les impertinences qu'elle se croyait permises. Il s'était mis à la servir comme il servait sa mère, combattu entre ces deux natures qui se repoussaient, faible entre elles deux si fortes, jusqu'au jour où sa trop longue faiblesse s'était changée en sévérité outrée.

Les premières années avaient été pleines de ce bonheur lâche, presque coupable, les autres d'accès de fermeté tardive et quelquefois excessive.

Le sentiment de ce qui lui avait manqué l'étreignait en ce moment. Il voyait ce qu'il aurait fallu être avec cette femme si heureusement douée, mais à peine élevée : un maître indulgent, un conseiller tendre qui, peu à peu, en aurait imposé, par la douce raison persévérante, à cette nature d'impulsion et de caprice. L'expérience était finie, finie et manquée.

Il reprit la lecture :

"Aujourd'hui 22 août, la petite pleurait sur la plage de Trestraoc. Nous étions allés voir mon père. Moi, je n'ai pu la consoler. Guillaume l'a emmenée, il a, du bout de sa canne, dessiné sur le sable un oiseau, le bec ouvert, et il a dit : "Regarde le rossignol, Simone, comme il est gai. Il chante toujours. Fais comme lui." Elle a promis. Le soir, nous repassions au même endroit, et nous avions oublié l'oiseau consolateur.

Simone s'est approchée de son père, lui a pris la main, comme elle sait faire, avec ses yeux levés, câlins ; "Allez, mon petit papa, j'ai eu grande envie de pleurer tantôt, une autre fois, mais j'ai pensé au rossignol. Et alors, au lieu de pleurer, j'ai chanté."

"Jamais je n'aurais inventé ce moyen-là. Guillaume a une sorte d'intuition naïve de ce qui convient aux enfants, de leurs goûts, de leurs jeux. Il est plus près d'eux que moi."

"... Oh ! ce matin, ce matin ! Dans notre chambre, Simone jouait. Elle s'est interrompue, tout à coup : "Maman, je voudrais bien être jumelle." J'ai regardé Guillaume. C'est bon, la vie, quand on s'aime encore."

Guillaume l'Héréc ferma l'album, lentement. Deux larmes tombèrent sur la couverture grise. Il ne voyait plus ni le bureau ni le tiroir ouvert. Il la voyait, elle, la reine blonde de Perroz, avec ses jolis yeux bleus, et ce rire perpétuel qui leur avait été fatal mais qui avait mis tant de joie dans la maison. Il sanglotait d'amour et de regret. Dans sa soif inapaisée de tendresse, il étendit les bras de toute leur longueur, il les ramena frémissants, tout doucement, sur sa poitrine, comme s'il allait presser cette tête charmante. Puis, quand ils touchèrent le corps, brusquement, il fut secoué d'un frisson.

— Je suis fou ! dit-il.

Autour de la chambre, il regarda avec effarement les chaises immobiles, alignées, le long du mur, l'armoire, le lit qui avait été le leur. Une souffrance nouvelle sortait de toutes ces choses. La pluie continuait de tomber avec un murmure monotone, d'une tristesse immense, traversé par la plainte aiguë des rafales qui se brisaient aux angles.

Il écoutait, et il s'entendit appeler :

— Guillaume !

Il se leva, l'oreille tendue vers la fenêtre.

Quelqu'un appela de nouveau dans la nuit :

— Guillaume !

Cette fois, il courut à la fenêtre. La voix était celle qui n'avait plus retenti dans la maison depuis dix ans. Il la reconnut au battement de son cœur. D'où venait-elle ? Que voulait-elle de lui ? Il se demanda s'il ne rêvait pas. Pour s'en assurer, il tâta de ses mains les bordures de granit de la fenêtre.

L'impression du froid et de l'humidité le saisit. Non, ce n'était pas une création de son esprit malade. Il se pencha. L'allée était déserte. La pluie fouettait les arbres. De l'autre côté du mur, dans le crépitement des gouttes d'eau, il ne pouvait distinguer aucun bruit de pas. Il chercha des yeux, dans le noir uniforme de la nuit, comme si des yeux de femme avaient dû luire. Et il voulut crier.

— Guillaume ! répéta la voix, timide, implorante, comme épuisée de souffrance.

Il voulut crier. Il essaya. Un son rauque sortit de sa gorge. Alors il ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle allait s'éloigner.

Une pensée le traversa jusqu'aux moelles : courir, puisque c'était elle, courir et quoi qu'elle demandât, quoi qu'elle voulût, l'enlever grelottante de dessous l'averse, l'emporter dans ses bras, lui ouvrir sa maison, la réchauffer contre son cœur et la couvrir de baisers, et puis revivre avec elle, revivre les années d'autrefois... Toute sa jeunesse était retrouvée, puisque Corentine l'appelait, et c'étaient ses vingt ans qui se jetaient au-devant d'elle, éperdument.

Et à tâtons, à travers le grand escalier qui craquait, étonné d'être troublé à cette heure-là, il descendit.

Il arriva devant la porte du jardin. Elle était verrouillée. Il

enleva les verrous. Elle était encore fermée à clé, et la clef avait été enlevée.

Il retourna sur ses pas pour sortir par la cour, à l'autre extrémité du vestibule.

La porte du salon s'ouvrit, et il se trouva face à face avec sa mère.

Mme Jeanne, un bougeoir à la main, pâle, les traits accentués encore par la lumière rapprochée de son visage, avait cet air de statue sévère qui en imposait à Guillaume, dans sa petite enfance.

—Qu'y a-t-il donc ? fit-elle.

—Vous n'avez pas entendu ?

—Peut-être avant vous. Mais j'espère que vous n'y allez pas ?

Elle disait cela avec un tel accent de mépris qu'il eut presque honte de répondre.

—Je ne puis ne pas y aller. J'ai trouvé la porte fermée. J'irai par l'autre.

—Inutile, elles sont toutes fermées. J'avais prévu....

—Vous aviez....

—Non, vous n'irez pas !

Tout hors de lui, il s'avança dans le vestibule. Mais elle se jeta au-devant, les deux mains tendues, barrant le couloir.

—Non, vous n'irez pas ! dit-elle, la voix sourde et les yeux étincelants d'une volonté impérieuse qu'il connaissait.

Guillaume pouvait, d'un mouvement, écarter l'obstacle qui aurait tout de suite cédé.

Cependant il s'arrêta. Et sa mère reprit :

—Je ne veux pas ! Dieu merci, je veille sur votre honneur et sur le mien. Je ne veux pas qu'on vous voie courir après une femme que vous avez chassée, qui a fait la ruine de votre maison, que vous avez traînée devant les Tribunaux. A quoi pensez-vous donc ?

Elle le prit par la main et l'entraîna dans le salon.

—Venez, Guillaume, dit-elle.

Elle le conduisit au fond de l'appartement, le fit asseoir à côté d'elle, sur le canapé dont le bois contourné s'enlevait, comme une tache, sur la tapisserie.

Au moment où elle s'asseyait, ils crurent entendre la voix qui appelait encore, faible, de l'autre côté, là-bas. La pauvre Corentine avait dû faire le tour, sous la pluie battante, de cette maison qui avait été la sienne, et où elle demandait à rentrer. Elle suppliait encore.

Mme Jeanne sentit dans ses mains la main de Guillaume qui cherchait à se dégager. Elle le retint. Tous deux tressaillirent. Il y eut un silence. Si la voix jetait un nouveau cri dans la nuit, Mme Jeanne devinait que Guillaume allait lui échapper. Tout était retombé dans le silence. Les gouttières seules chantaient par saccades.

—Vous pouvez encore passer par la fenêtre, et escalader le mur pour aller retrouver cette femme, dit-elle. C'est votre seule ressource. J'ai tout fermé. Allez donc, Guillaume, je vous laisse libre. On racontera cela demain, dans Lannion. Seulement moi, je ne serai plus là pour l'entendre. Je serai retournée à Tréguier.

En parlant, elle lui avait lâché la main.

Il ne bougea pas. La tête baissée, il pleurait. De grosses larmes roulaient sur sa barbe.

Le voyant à demi vaincu, elle changea de ton subitement. Sa voix maternelle, tout à l'heure irritée et violente, se fit caressante. La femme très bonne sous cette rude écorce reparut. Elle passa le bras autour du cou de son fils.

—Mon Guillaume, dit-elle, je vous rends un immense service. Restez près de moi. Ecoutez-moi. Tout ceci n'est qu'une comédie de plus. Je l'ai vue, moi, tantôt, celle qui rôde ce soir autour de la maison.

—Comment, vous l'avez....

—Oui, elle est venue ici.

—Vous l'avez chassée ?

—J'en avais le droit, je pense ! Elle venait mendier. Et insolente avec moi ! La même toujours.

Il répéta, avec une pitié profonde :

—Vous l'avez chassée ! Pauvre femme !

Et, suivant le même rêve inquiet, il demanda, détourné à demi :

—A-t-elle beaucoup changé ?

Mme L'Héréec répondit évasivement :

—Je ne sais pas. Je l'ai à peine regardée. Elle était assez mal vêtue.

—Vous croyez que c'était cela ! O mon Dieu ! mon Dieu !

Il cacha sa tête dans ses mains, pleurant comme un enfant.

Mme Jeanne se fit extrêmement douce, et, penchée au-dessus des grosses épaules de Guillaume, l'aile de sa coiffe frôlant les cheveux de l'homme accablé de douleur et pleurant d'amour, elle dit :

—Vous auriez voulu lui donner, n'est-ce pas ? Je devine votre pensée. Je connais votre cœur. Mais ce cœur, mon pauvre enfant, vous vous êtes repenti déjà de l'avoir suivi. Est-ce que je ne l'avais pas prévu, moi, ce qui est arrivé ? Vous étiez trop bon, trop faible. Vous avez laissé cette femme prendre un empire si grand sur vous, qu'en très peu d'années elle a tout compromis. Elle n'a été ni sage

ni sérieuse, pour ne pas dire plus. Vous le savez bien. Elle nous a conduits à la gêne, elle qui n'avait que peu de chose, nous qui lui donnions tout. Il a fallu lui rendre encore sa dot intacte, sa dot qu'elle avait vingt fois dépensée. Qu'est-ce que vous lui devez donc, je vous le demande ? Et que voudriez-vous lui donner encore, à elle qui nous a presque ruinés ?... Allez, il n'y avait pas autre chose à faire que ce que j'ai fait. J'ai agi comme votre meilleure amie, en nous défendant tous deux, en protégeant ce qui nous reste, mon enfant ! notre honneur qui aurait pu être compromis, et le peu de tranquillité que nous avons achetée bien cher.

Il se leva sans répondre. Elle le retint par le bras, en faisant signe d'écouter. Des gouttes de pluie espacées heurtaient encore les vitres.

C'était, avec le gloussement régulier des gouttières, tout ce qui emplissait le silence de la nuit. Mme Jeanne essaya de sourire.

—Vous voyez, dit-elle, il n'y a plus rien !

Mme Jeanne attendait un de ces mots qui finissaient toujours les explications entre eux : " Je vous remercie, mère, vous avez eu raison ", moins encore, une de ces plaintes qui annoncent l'acceptation, déjà consentie au fond, des rigueurs de la vie. Mais non. Elle avait bien pu empêcher Guillaume d'ouvrir une fenêtre et de rejoindre sa femme. Mais son action avait été toute physique. Elle avait bénéficié d'une longue déférence à ses volontés. Rien de plus. Entre elle et son fils il n'y avait eu aucune rencontre de pensée, même un moment. Il la regardait les yeux vides de toute émotion filiale et de toute réponse, seulement pour voir si elle avait tout dit.

Alors elle se troubla. Elle se leva à son tour, lui jeta les bras autour du cou, en répétant comme une invocation :

—Mon Guillaume ! mon Guillaume !

Il la laissa l'embrasser, et sortit sans rien dire.

Quand il eut disparu, elle alla jusqu'à la porte du salon, à petits pas, anxieuse, un sentiment de défaite dans l'âme. Elle écouta une minute, et revint au canapé, honteuse de ce rôle d'espion.

Guillaume était remonté dans sa chambre.

Sous l'averse moins violente, Mme Corentine suivait la route de Perros. Sa robe, détrempée de pluie, lui collait aux jambes et gênait sa marche.

Le vent soufflait de terre et la poussait le long des talus, qu'elle distinguait à peine. Elle ne songeait guère à la fatigue. Quo lui importait ! C'était l'âme qui souffrait le plus. Oh ! est après-midi, cette soirée, comme elle les revivait douloureusement !

Rabûtée, renvoyée, elle qui était venue, dans un élan de tout son être si vrai, chercher le pardon du passé ! Que fallait-il donc pour les toucher ?

En quel mépris ils la tenaient, après dix ans ! Encore s'ils n'y avait eu que les paroles blessantes de Mme Jeanne ! Mais le silence incompréhensible de Guillaume, voilà ce qui la torturait.

" Que puis-je faire mieux ? disait-elle tout haut. Quoi encore ! J'ai tout fait, tout. Et ils n'ont pas eu pitié ! "

Elle avait attendu, en effet, en rôdant autour de la maison, que la nuit fut tombée.

Aux approches de l'heure où son mari se retirait dans sa chambre, elle s'était cachée tout près, dans la ruelle déserte qui borde le jardin et s'enfonce à travers la campagne.

Elle connaissait le bruit doux que faisait le contrevent en tournant. Elle avait aperçu la lueur d'une lumière sur la corniche du toit, Guillaume était donc là. Elle avait appelé. Et tout son cœur était plein de la réponse désirée, du mot qui devait la sauver : " Corentine ! "

Hélas ! elle avait répété l'appel d'abord en face de la fenêtre, puis le long du verger, puis dans la rue du Pavé-Neuf, près du salon. Elle avait tourné autour de l'hôtel, implorant une réponse, espérant toujours. Et l'humiliation avait été vaine, la souffrance vaine, l'espérance vaine.

Toute seule sur cette route bordée de talus d'ajoncs, elle allait vers son père, qui ne pourrait la consoler ; vers sa fille, qui ne devait rien savoir. Et se voyant réduite là par la dureté de ceux qu'elle avait été chercher, elle sentait passer en elle des réveils de l'ancienne colère.

Elle se repentait de sa bonté, elle jurait de ne plus jamais se prêter à aucune réconciliation, se mit-on à genoux devant elle pour l'implorer à son tour.

Mais cela ne durait qu'un instant. C'était plutôt en elle un grand chagrin, une impression d'abandon et le martèlement douloureux de cette question, toujours revenue : " Comment ne l'ai-je pas touché, lui du moins, lui qui m'a aimée ! "

Elle ne trouvait point de réponse, si ce n'est qu'on la rejetait à jamais au-delà de la mer, dans l'exil. Et cela lui semblait horrible maintenant, cette vie à Saint-Hélier qu'il allait falloir reprendre.

Parfois la pensée de la nuit et de l'heure la prenait, quand le vent secouait les buissons, quand les chiens au loin hurlaient. Alors elle se hâtait, portée par la peur, par la fièvre qui l'empêchaient de sentir le froid.

Il était plus de minuit lorsque exténuée, Mme Corentine s'enga-

gea, au bas de la côte de Saint-Quay, entre les premières maisons du port de Perros. Elle fut ressaisie par de très anciennes timidités de bourgeoise et s'efforça de ne plus faire de bruit en marchant de crainte d'attirer l'attention.

Que dirait-on de l'apercevoir à cette heure trempée de pluie, seule sur les routes ? Mais toutes les fenêtres étaient closes. Un douanier faisait le quart, enveloppé dans son manteau. Elle attendit, pour tourner au coin de la petite place, qu'il se fût éloigné.

Le vieux Guen veillait dans la salle basse. Il devinait que les choses avaient mal tourné. Jusque très tard dans la soirée, il était resté à causer près de la cheminée avec Simone.

Il n'avait pu se retenir de lui parler de ce sujet qui l'occupait tout entier, et ce que lui avait dit la petite lui semblait si bien pensé, si fort au-dessus, croyait-il, d'une fille de quinze ans, que, maintenant qu'elle était remontée là-haut, il ne cessait de songer à elle.

Au coup frappé par Corentine, il se leva brusquement et vint ouvrir.

Quand il l'aperçut, pâle, haletante, les vêtements tachés de boue, il comprit et dit avec une grande pitié dans la voix :

—Entre, ma Corentine, assieds-toi. Comme tu arrives tard !

Il l'avait prise par la taille et l'amena vers la chaise qu'avait laissée Simone. Puis il enlevait le mantelet tout mouillé et jetait sur le feu une brassée de bois.

—Chauffe-toi, approche-toi. Tiens, comme ceci.

Mais son orgueil de petite tête folle avait ressaisi Corentine. Elle passa la main sur son visage pour écarter les cheveux collés à ses joues, et, regardant le père, elle dit avec un rire forcé, qui tremblait :

—Eh bien ! Je n'ai pas réussi !

—L'as-tu vu ?

—J'ai vu Mme Jeanne. Je vous assure qu'elle n'a pas changé. C'est la même femme qui nous déteste. Moi, vous, nous tous. J'ai eu grand tort d'écouter tout le monde et d'aller vers ces gens-là !

Elle avait l'air de reprocher son insuccès au vieux Guen, qui s'était assis près d'elle et tantôt la regardait, tantôt rassemblait, du bout d'une pelle, les rames de bois brûlées en leur milieu. Il resta très doux et répondit :

—Ce que tu faisais était bien, pourtant.

—J'en suis récompensée, vous voyez ! Des injures, le mépris : voilà ce que j'en ai retiré.

—Cela ne m'étonne pas beaucoup d'elle, ma petite. Mme Jeanne n'a jamais été bien disposée pour toi. Mais lui, mon enfant ?

—Il n'a pas paru.

—Peut-être il n'était pas là ?

—Si ! si ! il était là, je le sais, et il n'est pas venu !

—Pauvre petite ! dit Guen.

Il la considéra un moment, comme la chose la plus triste, la plus faible, la plus à plaindre qu'il eût vue. Puis il reprit :

—Alors, pourquoi es-tu rentrée si tard ? Tu devais revenir avant le dîner.

Elle rougit. Au coin de ses lèvres deux plis se creusèrent. Elle renversa un peu la tête en arrière, puis de côté, et, la laissant retomber sur l'épaule de son père, elle dit en sanglotant :

—Je ne puis pas vous dire... non, pas en ce moment... laissez-moi pleurer.

Et lui, qui n'avait guère l'habitude de ces menues attentions, il s'arrangea pour qu'elle pût mieux pleurer sans être vue, à moitié cachée dans le pli de sa veste brune et soutenue d'un bras, très doucement.

Il la traita comme une enfant, se bornant à répéter : "Pauvre ! pauvre !" Et cela voulait dire : "Pleure, va, tu es à l'abri, je t'aime bien, je suis vieux, Corentine ; mais tu ne pèses guère ; appuie-toi."

Elle s'abandonnait à cette tendresse ; pour la première fois depuis longtemps elle avait besoin de lui. Il le sentait. Et cela était une douceur incroyable.

Quand il la vit apaisée et les nerfs détendus, il la releva.

—A présent, dit-il, tu vas monter dans ta chambre. Fais attention, Simone dort.

—Ah ! oui, Simone, fit-elle, comme si elle avait oublié la présence de sa fille.

—Il faudra nous la laisser, fit gravement le capitaine.

—La laisser ? y pensez-vous ! Après cela ?

Elle se trouvait tout entière, avec son accent impérieux, son air de lutte et de révolte.

—Oui, dit Guen tranquillement. D'abord, tu l'as promis.

—A qui, je vous prie ?

—A elle.

—Je voudrais voir qu'elle me le rappelât, par exemple. Demander à revoir son père, ma fille, après ce qui vient de m'être fait !

—Mais elle ne sait rien, Corentine. Elle serait excusable.

—C'est vrai.

—Et puis, ce n'est pas elle qui te le demande, mon enfant, c'est moi :

—Vous père ? Vous voulez ?...

—Oui, je veux.

Elle fixait, stupéfaite, les yeux ardents sur ce vieux père qui lui tenait tête sans se fâcher ni s'émouvoir, avec une conviction grave. Elle était si peu habituée à l'entendre parler de la sorte !

—Vois-tu, continua-t-il, je la connais bien, ta Simone, à présent. Elle est capable de faire ce que nous ne ferions pas, ni toi ni moi.

—Pauvre innocente !

—C'est peut-être à cause de cela, justement, Corentine. Laisse-la aller. J'ai idée qu'elle trouvera des moyens. Quand il la verront, si belle comme elle est, et si facile à aimer...

Mme Corentine lui prit le bras brusquement :

—Mais vous ne comprenez donc pas qu'ils la garderont !

—La garder ?

—Eh ! oui, la garder. Ils sont capables de tout !

Le vieux se leva tout d'une pièce, le visage et la voix rudes pour la première fois.

—Capables de tout, je veux bien, dit-il. Mais elle, ta fille, tu ne la connais pas !

—Allons donc !

—Non, tu ne la connais pas ! Si elle te dit qu'elle reviendra, tu peux avoir confiance, elle reviendra, et elle t'en aimera mieux, de ne pas l'avoir traitée comme une enfant qu'elle n'est plus.

—Et s'ils la chassent ? dit-elle mobile comme toujours, et sans voir la contradiction.

—Je serai là, moi, Corentine, pour te la ramener. Et alors jamais je ne te demanderai plus rien. Je te le promets. Mais, essaye encore, dis, essaye par notre Simone, qui ne saura pas tout, mais qui devinera, s'il le faut, et qui peut-être, peut-être...

Sa voix se fit un peu tremblante.

—Tiens, Corentine, fais-le pour moi, qui ai toujours regretté ton mari !

Et telle était la fatigue morale et physique de Corentine, telle était aussi la supplication douloureuse du père, que la jeune femme baissa la tête, et dit :

—Je ne sais plus ce que je veux. Faites ce que vous voudrez. Je la laisserai.

XVI

Quand Marie-Anne apprit que le projet était accepté, le lendemain au réveil, elle eut, regardant le père qui lui parlait à voix basse, la même expression de ravissement qu'elle avait eue en apprenant la bonne nouvelle pour Sullian. Son fils dormait près d'elle.

Guen, assis au pied du berceau, près du lit, avait l'air heureux, comme si on lui eût annoncé qu'il allait rejoindre de trente ans et reprendre le commandement de l'*Armide*.

Ce fut même une force pour Mme Corentine, ce contentement où elle laissait les siens. Sa résolution prise, elle l'exécuta avec une hâte et une rigueur que personne lui eût demandées. Elle abandonna sa fille au grand-père. Elle partit sans pouvoir conseiller ni juger cette tentative qu'allait faire son enfant.

Dès le lendemain, elle louait une voiture qui la conduisait, sans toucher Lannion, à Plouaret. De là ne voulant pas refaire seule toute la route qu'elle avait parcourue avec Simone, elle se rendit à l'un des ports voisins, et le petit cutter anglais qui, chaque semaine, vient chercher à Portrieux des œufs et des fruits pour Jersey, la prit à bord et l'emmena.

Simone resta plusieurs jours à Perros. Puis, par un chaud après-midi de la fin d'août, un jour qu'elle se sentait plus de courage, ayant songé, prié, longuement causé avec sa tante devenue son intime amie, elle monta dans la carriole qui l'avait déjà menée au Pardon de la Clarté. Sa malle était ficelée à l'arrière.

Le vieux Guen tenait les rênes. Au moment où il allait donner le coup de fouet du départ, Simone sauta à terre.

—Attendez ! dit-elle, j'ai oublié !

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la DYSPEPSIE, au lieu de Thé et Café, Buvez le CAFÉSANTÉ FORTIER

LE PERE JEAN-MARIE

I

Sur toute cette partie de la côte bretonne qui s'étend du cap Tréhel à l'embouchure du Couësson, il n'y avait point, parmi la population maritime qui borde les baies de Saint-Malo et du Mont Saint-Michel, d'homme plus vénéré et plus populaire que Jean-Marie Delépine, le vieux pêcheur de Vildé-la-marine, petit port de pêche à quelques kilomètres de Cancale.

Comme la plupart de ses compatriotes, Jean-Marie avait commencé par être pêcheur ; possesseur de trois barques, économe et courageux, il avait réussi à se créer une certaine aisance que partageaient sa femme et son fils, alors tout jeune, qu'il espérait avoir un jour pour aide et pour successeur. Hardi, téméraire même, Jean-Marie ne craignait ni l'orage ni la rafale : il se riait des terribles malices et des colères redoutables du vent ; et quand, sur la houle profonde, roulait ainsi qu'un bouchon sa barque fragile, il se contentait d'adresser une petite prière à Notre-Dame de la Garde, puis il poursuivait sa route, sereinement, confiant en la mer comme d'autres en leur étoile, et se disant sans doute qu'il l'aimait trop pour qu'elle le voulut engloutir. De fait, pendant dix ans, il se joua victorieusement des flots : pendant dix ans, alors que par les gros temps tous les autres restaient au port, lui s'en allait, sourd aux remontrances et aux avertissements des anciens, ne croyant pas, en son âme droite et naïve, aux trahisons de celle qui l'avait nourri jusque-là, lui et les siens.

Il apprit, hélas ! ce qu'est cette force aveugle et folle de la mer, et combien est inégale et dangereuse cette lutte de l'homme contre la puissance désordonnée et indomptable de la nature, douce et bienveillante parfois, mais plus souvent fantasque et terrible.

II

En une nuit d'hiver, la tempête enleva, brisa, jeta aux roches les trois barques dont on ne recueillit que quelques épaves, qui, pendant quelques jours, alimentèrent le foyer et réchauffèrent la femme et le petit.

Le mal était irréparable. Jean-Marie engagea son fils comme pilotin à bord d'un vaisseau marchand, puis avec les quelques sous qu'il avait économisés et le peu que lui rapporta la vente de sa chaumière, il acheta une barque, ou plutôt un canot, et il alla s'installer dans la rade de Saint-Malo. Assis tout le jour sur les marches de l'escalier de pierre en bas duquel se balançait le canot, il attendait les voyageurs et pour cinq sous les transportait à Dinard. De temps à autre, et c'étaient là de bonnes aubaines, il guidait, à travers les nombreux et dangereux écueils qui défendent l'entrée du port, les yachts et les bateaux de promenade étrangers, et même, comme on savait que ces parages lui étaient familiers et qu'on ne courait aucun danger à se fier à lui, il remplaçait parfois les pilotes ordinaires, sans que les autorités aient jamais songé à le censurer.

C'est que Jean-Marie, depuis qu'il s'était établi dans la ville, avait largement conquis son droit de cité. Tout au début, quelques semaines à peine après son arrivée, il avait, à Saint-Énogat, sauvé d'une mort certaine deux baigneurs qui s'étaient trop aventurés vers la pleine mer ; la saison suivante, une yole ayant chaviré en rade, il avait retiré de l'eau, saines et sauvées, les cinq personnes qui la montaient, et ainsi de suite ; il était rare qu'il se passât un an sans qu'une nouvelle médaille décorât sa poitrine.

Cependant il commençait à vieillir ; sa femme mourut : il ne lui resta plus que son fils François sur lequel il reporta toute son affection.

III

Celui-ci, âgé maintenant d'une trentaine d'années, avait préféré le service marchand, dans lequel il avait débuté. Matelot libre, il s'engageait, ainsi qu'il est d'usage, pour une campagne de cabotage qui durait trois, quatre, six mois : puis après s'être quelque temps reposé auprès de son père, car il n'était pas marié, il repartait dès qu'il avait trouvé un nouvel armateur.

C'était un très brave garçon que François : ni buveur, ni batailleur, ni débauché. Comme beaucoup de ses semblables : une petite fête au retour et c'était tout. Il donnait à son père le reste de ses loisirs, et quand ils se promenaient tous deux bras dessus, bras dessous, il eut été difficile de dire lequel des deux était le plus fier de l'autre, le fils de son "vieux" comme il l'appelait, ou le vieux de son fils.

Quand François était absent, Jean-Marie comptait les jours : il calculait approximativement la durée de la campagne, et il ne dormait plus guère quand il présumait qu'approchait le terme de son voyage.

Un matin, par un affreux orage, il se promenait sur le Grand-Bey, interrogeant vainement l'horizon que lui cachait la mer démontée, quand on signala tout à coup en vue des côtes un navire en détresse, que l'on reconnut bientôt être l'*Allouette*, le brick précisément où servait le fils de

Jean-Marie : il se trouva bientôt assez près pour que l'on pût juger que sa situation était des plus critiques : ballotté sur les vagues, à moitié désespéré, tantôt les lames le jetaient vers la côte, tantôt elles le reprenaient et le repoussaient vers la haute mer ; on n'était certainement plus maître de la manœuvre à bord, et il devenait évident qu'il allait d'un moment à l'autre toucher un rocher et sombrer.

Essayer de lui porter secours, de sauver l'équipage, c'était presque certainement aller au-devant d'une catastrophe inévitable, se vouer délibérément à la mort, mais les gens de mer ont ce sublime courage de savoir, entre tous, l'affronter quand il s'agit d'arracher aux flots leurs victimes ; en quelques minutes deux canots étaient armés qui allaient tenter cette périlleuse aventure, l'un, le canot de sauvetage du port, monté par quatre hommes, l'autre conduit par un homme seul, par Jean-Marie.

IV

Le premier, après bien des efforts, après avoir failli à chaque seconde être englouti, après avoir lancé trois fois l'amarre, et trois fois avoir été rejeté au large, parvint enfin à aborder le brick, et à recueillir une partie de l'équipage : une partie, seulement, car au moment où les deux derniers matelots et le capitaine allaient abandonner le pont, un craquement se fit entendre, et les sauveteurs n'eurent que le temps de couper le câble et de s'éloigner à force de rames pour ne pas être entraînés par le tourbillon formé par le bateau qui coulait à pic.

Jean-Marie, qui n'avait point été maître de sa barque, ne se trouvait pourtant alors qu'à une encablure, et, à l'instant du naufrage, il avait eu le temps de voir distinctement que, parmi ces deux hommes qui, avec le capitaine, n'avaient su s'échapper, était son fils.

Alors, comme inconscient du danger, follement, de toute sa vigueur, il rama vers l'endroit où s'était enfoncé le navire.

Un des matelots avait disparu. A cent mètres l'un de l'autre, accrochés l'un à un espar, l'autre à un banc, le capitaine et François luttaient désespérément.

Alors on vit ceci qui ne dura que l'espace d'un éclair : le vieux sauveteur lever ses rames, se tourner alternativement vers les deux malheureux qui l'appelaient, puis, se courbant, d'un coup d'aviron furieux, se diriger d'abord vers le capitaine.

Il les sauva tous deux : mais quand, entré au port, ses mains quittèrent les rames, elles furent prises d'un tremblement qui, depuis, le rendit pour toujours incapable de tout travail.

Il n'a besoin de rien heureusement. La ville le loge et le nourrit, et Vildé-la-marine, le petit bourg, fait une pension au seul légionnaire qu'elle ait jamais enfanté... et puis n'a-t-il pas son fils !

A. DELVALLÉ.

ELLES LUI RESSEMBLAIENT

Clara.—Je ne puis vous aimer, Georges, parce que je sais que vous en avez aimé d'autres.

Georges.—Mais, Clara, mon amour pour ces jeunes filles était en quelque sorte justifiable, je vous assure.

Clara.—Comment cela, je vous prie ?

Georges.—Clara, je les aimais parce que je pensais qu'elles vous ressemblaient.

Elle a suspendu sa décision.

CE QU'IL FERAIT

Tommy (qui vient de lire un article sur le traitement des piqures d'insectes).—Quel est la première chose que tu ferais, Willy, si tu te faisais piquer par une guêpe ?

Willy (solemnellement).—Je braillerais tant que je pourrais.

TRÈS GRAVE

Le médecin.—Et vous dites avoir l'idée que la santé de votre femme est compromise ?

Le mari.—J'en suis sûr. Elle n'a pas fait photographier le bébé depuis treize jours.

PAS ÉTONNANT

Maman.—Suzanne, que veut dire tout ce bruit ? Vois comme Willie est tranquille, lui.

Suzanne.—Sans doute qu'il est tranquille, maman, c'est dans notre jeu. Il fait papa rentrant tard et moi je suis toi.

AVANTAGE PRÉCIEUX

M. Muffardier.—Le grand désavantage de cette maison c'est qu'elle est très humide.

L'agent.—Désavantage, monsieur. Avantage au contraire. En cas de feu, songez donc ce que ce serait difficile à brûler.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Raise the flag.—Intelligence mercantile. Esprit d'initiative, caractère entreprenant, activité et énergie. Peu de dispositions à l'amour.

J'aime l'école.—Lenteur de compréhension. Nature peu résolue et subissant très facilement un ascendant quelconque. Bonté et timidité.

Holyoke.—Caractère quelque peu agressif, autoritaire et s'enflammant promptement. Hardiesse et activité. Bon pouvoir de persuasion.

Catherine à Joséphine. Orgueil et froideur. Goût très délicat, affabilité et politesse. Absence de sensibilité. Bon talent pour la musique.

Lake Grove.—Nature versatile et fantasque. Coquette et inconstance en amour. Manque absolu de persévérance en toutes choses.

Rudiane.—Nature faible, prompt au découragement. Volonté presque nulle. Asez d'activité, mais pas d'énergie ni d'initiative.

Toujours avec d'autres.—Votre écriture révèle une nature conciliante, douce, enjouée et parfaitement optimiste. Dispositions à l'amitié plus qu'à l'amour.

Crème à la glace.—Je vous assure, mademoiselle, que je réponds à tous mes correspondants sans distinction. Si vous n'avez pas eu votre réponse, c'est que votre lettre ne m'est pas parvenue. Votre caractère est ferme, franc, audacieux, entreprenant, actif et ambitieux.

E. S. L.—Vous n'avez pas pris de pseudonyme, veuillez vous reconnaître sous vos initiales. Votre nature est assez sympathique quoique un tant soit peu égoïste. Vous êtes gai, franc et généreux.

Lucienne.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active. Esprit vif. Caractère enclin à la colère.

Chefs pochés.—Beaucoup d'imagination. Bonnes dispositions à l'amour. Ardeur et confiance dans l'affection. Tendance à l'exagération.

Rictueron.—Curiosité, ardeur et passion. Cœur aimant, sensibilité extrême. Amour de la louange. Bonnes dispositions à l'amour.

Candid.—Enthousiasme et exaltation. Esprit ardent, nature vive, s'irritant facilement et pardonnant de même. Amour des plaisirs. Générosité.

Dolce Dolcissimo.—J'ai répondu à votre première lettre. J'ai bien pensé que c'était un oubli involontaire.

Rose de Clérinette.—Caractère passablement original et même excentrique. Orgueil et ambition. Amour de l'étude. Nature vive, curieuse, ardente et assez impressionnable.

Attrait.—Franchise, timidité, bonté, douceur et générosité. Nature sympathique et passionnée quoique peu démonstrative. Constance en amour.

Loulou.—Économique, prudence et sagesse. Caractère assez entreprenant. Très grande discrétion. Bonne disposition à l'amour.

J'aime sans être aimée.—Vous êtes, ma chère enfant, d'une nature délicate, sensible et un peu exaltée. Vous possédez du courage, de la patience et de la force de volonté.

Brunette de St-L.—Nature légère et superficielle. Peu de dispositions à l'amour et coquette. Bon cœur et sensibilité. Nature sympathique.

M. Lavallet.—Esprit d'initiative. Ambition, énergie et audace. Bonne entente des affaires. Prudence et sens pratique. Caractère bienveillant.

Anna L. Drumondville.—Beaucoup d'imagination. Nature vive, portée à la colère. Esprit d'initiative. Jalousie et débauche en amour.

Frattiarolo.—Manque d'ordre, esprit actif, fécond en ressources. Ambition et énergie. Intelligence mercantile. Volonté ferme et persévérante.

Petite Rose Blanche.—Franchise, spontanéité de sentiments, naïveté et curiosité. Dispositions à l'amitié plus qu'à l'amour. Bon talent pour la musique.

Simone No 7.—Vous êtes d'une nature délicate et ombrageuse. Caractère peu communicatif, très orgueilleux et un peu timide. Fermeté.

Elmina No 1.—Franchise, générosité et bonté. Bonnes dispositions à l'amour. Volonté peu

énergique. Manque de constance dans l'affection.

Pourquoi souffrir.—Caractère indépendant, foncièrement bon cependant. Générosité absolue et grande activité d'esprit. Absence de sens pratique et de persévérance.

J'aime J. J.—Sincérité et constance dans l'affection, mais peu d'ardeur et de passion. Nature calme, conciliante, optimiste et enjoué.

Ernestine.—Intelligence mercantile. Imagination quelque peu romanesque et enthousiaste. Peu de persévérance mais de l'ambition et de l'activité.

Glauc Historique.—Manque de suite dans les idées. Alternatives d'enthousiasme et de découragement, d'activité et d'apathie. Nature très singulière.

Minon d'écure.—Froidure et orgueil. Volonté de fer et énergie propre à triompher de tous les obstacles. Amour des grandeurs et peu de sensibilité.

Belle of Klondyke.—Nature extrêmement impressionnable, délicatesse de sentiments. Amour de l'art, de la musique, de la littérature et de toutes les jouissances de l'esprit.

Mon Bébé.—Je vais vous écrire ces jours-ci. Vous aurez probablement reçu ma lettre quand vous lirez ces lignes.

A qui Baby.—Sens artistique. Imagination ardente, exerçant sur le caractère une plus grande influence que le cœur. Exaltation et amour de la rêverie.

Mon amour infini.—Caractère irrégulier, rarement satisfait, très porté à la mélancolie. Paresse et insouciance. Volonté peu énergique.

Pasteur de Dieu.—Sens artistique. Imagination ardente. Caractère entreprenant. Vivacité et intensité de sentiments. Bonnes aptitudes pour la musique.

Vada aux yeux bruns.—Tempérament doux. Nature timide et conciliante. Imagination active, esprit entreprenant. Bon pouvoir de persuasion.

Bonsoir.—Ambition, vanité et amour de la louange. Volonté énergique. Courage et audace. Absence de sensibilité.

Pomme pourrie.—Originalité et indépendance de caractère. Amour du travail. Nature ferme, sérieuse et de bonne initiative. Bon courage physique.

Marichette.—Nature très impressionnable, sentiments poétiques. Amour de l'ordre en toutes choses. Peu de sens pratique et beaucoup d'imagination.

Pablo.—Ce spécimen démontre une nature extrêmement changeante, des dispositions quelque peu belliqueuses, de la générosité, de l'audace et de l'obstination.

Lambert.—Tempérament nerveux et excitable. Volonté ferme et persuasive. Enthousiasme et exaltation. Courage et activité. Esprit très subtil.

Une indifférente.—Défiance, ruse et dissimulation. Volonté à la fois ferme et souple. Esprit observateur et constance dans l'affection.

(A suivre.)

Excès de Fatigue

Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent, à un moment donné, par tomber malades, épuisées, incapables du moindre effort sans en éprouver une fatigue extrême, pénible. Cet état qui, à la longue, peut devenir très grave et même entraîner des conséquences fatales, exige un traitement, d'ailleurs, très facile à suivre sans rien changer à son régime ni à ses occupations ordinaires, nous voulons parler de ces merveilleuses Bibles de Lougou Vic du Chimiste Bomard, expérimentées avec succès par les plus grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstruire le sang des personnes épuisées et fatiguées. Dans toutes les pharmacies, 50c la boîte. Envoyées par la maille sur récépissé du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 363, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Bariden, 156 rue Ste-Catherine.

Mme Chapuzot à son mari :
Que lis-tu donc là qui semble si fort t'intéresser ?
Un article de "Pami des bêtes".
Egoïste !

BON A NOTER

Enrouement, mal de gorge, coqueluche, grippe, le *Beune Rhumal* guérit tout cela sans effort. 102



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
Élixir, Poudre et Pâte
DES
RR.PP. **BÉNÉDICTINS**
de l'**Abbaye de Souillac**
Dom **MAGUELONNE**, Prieur
Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD
VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.
VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.
EN EMPLOYANT LE
POISON LIQUIDE DE LYONS.
Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.
JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

Berluot est à la recherche de toutes les expressions nouveau jeu. Hier, un peu grippé, il disait à un ami :
— Mon cher, je ne me sens pas en train...
Se reprenant :
— En automobile, veux-je dire !

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prier d'inscrire les initiales.

Pour détails, voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

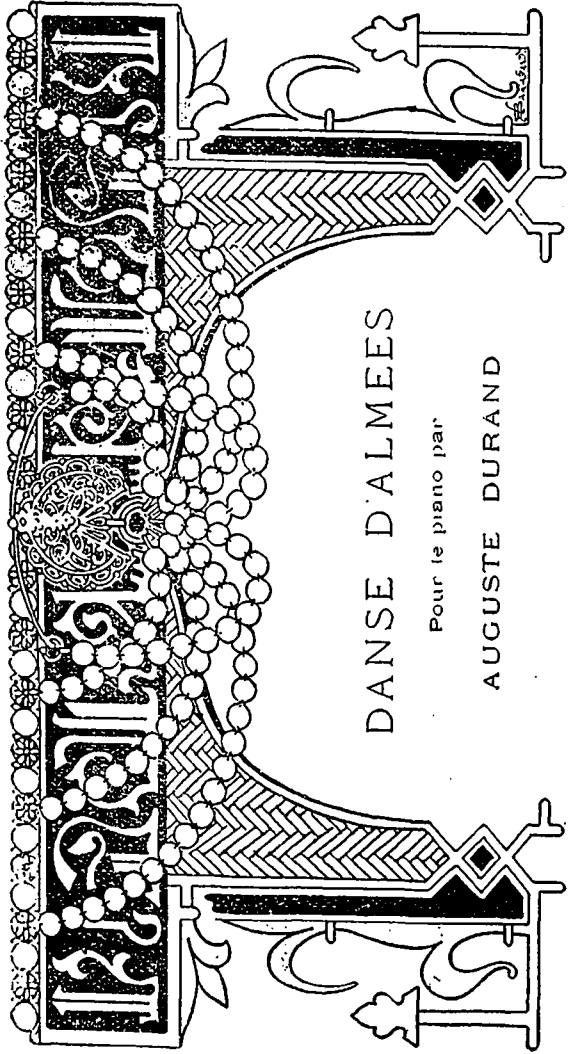
Coupon No 12

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

APRÈS-MIDI
Photographies
NOSONITE SODENIS
BUREAU
TEL. MARCHANDS 643
RESIDENCE
TEL. BELL EST 1743



Moderato (♩=96)

PIANO

2

Musical score system 2, measures 1-4. Treble and bass staves with piano accompaniment. The music features a steady eighth-note accompaniment in the bass and a more active melody in the treble.

Musical score system 2, measures 5-8. Treble and bass staves with piano accompaniment. The accompaniment continues with eighth notes, while the treble part has some melodic movement.

Musical score system 2, measures 9-12. Treble and bass staves with piano accompaniment. The bass line has a prominent melodic line, and the treble part provides harmonic support.

Musical score system 2, measures 13-16. Treble and bass staves with piano accompaniment. The music is marked with a piano (*p*) dynamic. The bass line is active with eighth notes.

Musical score system 2, measures 17-20. Treble and bass staves with piano accompaniment. The treble part has a more melodic focus, while the bass continues with rhythmic accompaniment.

3

Musical score system 3, measures 1-4. Treble and bass staves with piano accompaniment. The system includes a first ending bracket and a repeat sign.

Musical score system 3, measures 5-8. Treble and bass staves with piano accompaniment. The music continues with similar rhythmic patterns.

Musical score system 3, measures 9-12. Treble and bass staves with piano accompaniment. The music is marked with a mezzo-forte (*mf*) dynamic and includes the instruction "tre corde".

Musical score system 3, measures 13-16. Treble and bass staves with piano accompaniment. The accompaniment is dense with sixteenth-note patterns.

Musical score system 3, measures 17-20. Treble and bass staves with piano accompaniment. The music is marked with a piano (*pp*) dynamic and includes the instruction "una corda".

UN HOMME PRÉVOYANT



Madame.— Pourquoi, Henri, désires-tu brûler les lettres d'amour que tu m'as écrites? Est-ce que tu ne voudrais plus dire la même chose, maintenant?
Monsieur.— Si. Mais je viens justement de faire mon testament et je ne veux pas que les avocats se servent de ces lettres comme preuve de mon insanité d'esprit quand je serai mort. C'est dans ton intérêt, ce que je fais.

NOUVEAU JEU

Il a un beau nom ; il s'appelle Nestor Dufrancpied, ce qui fait pressentir que c'est un bon et intrépide marcheur.

Aucun autre, en effet, n'a la jambe si alerte. Il ne marche pas ; il court comme le vent. On pourrait croire qu'il est venu au monde avec des ailes d'hirondelle sous les bras.

C'était hier par une chaude journée de thermidor fortement ensoleillée. Il venait de faire une longue course du côté d'Auteuil.

— Pourquoi n'avoir enfourché la bicyclette ou hélé une automobile ? lui disait-on.

— Ça ne m'aurait pas été permis, répondit-il. Le docteur Rasataboui, mon médecin, m'a expressément recommandé de faire toutes mes courses à pied, sous peine d'être frappé d'immobilité, tout autant qu'une statue de Rodin.

Mais j'y reviens. La course était finie. Il revenait d'Auteuil, couvert de sueur et de poussière. Tranchons le mot, il était harassé. Il entra dans un premier café venu, histoire de se rafraîchir.

— Garçon ! garçon !

— On y va, monsieur.

— Garçon, un peu de hâte. Ce parcours m'a donné la pépie. Je meurs de soif. Allons, vite, servez.

— Que veut monsieur ?

— Une carafe.

— De quoi ? De cognac ?

— Non, garçon.

— De café froid ?

— Non, garçon.

— De bière de Pilsen ?

— Du tout, garçon. Une carafe.

— De rhum ou de limonade ?

— Eh ! non, suppristi ! Une carafe frappée. De l'eau fraîche.

— Bon ! Mais de quel cru ?

— De l'eau de l'Avre.

— Pas celle-là. Un seul demi-verre, disent les savants, renferme sept cent mille microbes.

— De la Dhuis, alors ?

— Pas davantage. Elle n'est pas encore pasteurisée, la Dhuis. Elle est encombrée de bacilles.

En ce cas, de la Vanne !
 Non, pas non plus de la Vanne : elle contient des bactéries par millions.

Eh bien ! de la Marne. Et dépêchez-vous.
 Je ne me dépêcherai pas, monsieur, et dans votre intérêt, la Marne étant la sœur de la Seine et la Seine regorgeant de vibrions.

Qu'est-ce que je dois boire, alors, dites-le-moi, garçon !

Que je vous le dise, mais c'est là l'affaire de monsieur et non la mienne.

Garçon, encore une fois, je vous demande une carafe.

— J'entends bien.

— Servez, et servez frais.

Sans doute, mais que monsieur me dise plus distinctement ce qu'il veut que je lui serve.

Eh ! saprebleu, je vous l'ai chanté sur tous les tons. De l'eau. Une carafe gacée.

Pastorisée !

Si vous voulez, pourvu qu'elle soit potable. Le reste m'est égal.

Il ne faut pas que ce soit égal à monsieur. Monsieur doit éviter les ascarides vermiculaires, indiquées par François-Vincent Raspail, le grand clinimiste.

— Pas tant de discours et, voyons, à la fin, donnez-moi à boire.

Mais, si, à mon corps défendant, je sers à monsieur un breuvage tout plein d'êtres microsopiques et aussi affreux à voir que des hydres, ces infusoires s'introduisant de la bouche dans l'estomac, de l'estomac dans les viscères, des viscères dans le sang, monsieur sera un homme intoxiqué. Que monsieur y prenne donc garde !

Ah ça ! garçon, quel ramage me chantez-vous donc là !

Le langage de la science, médecine et hygiène mêlés, monsieur.

— Mais, garçon, quel étrange garçon vous êtes donc !

Je suis, en effet, un garçon de café, monsieur, mais un garçon de café nouveau jeu.

— Qu'est-ce à dire ?

— Un jeune carabin, qui, vu, l'engorgement des carrières libérales, tel que vient de le décrier M. Jules Lemaitre, de l'Académie française, redoutant avec raison de ne pouvoir se faire une clientèle, attendu qu'il y a désormais plus de médecins que de malades, a pris service dans cet établissement public, mais en y donnant

des consultations aux consommateurs.

— Définitivement, puisqu'il en est ainsi, garçon, je suis aussi altéré que le sable du Sahara. Que me faut-il vider ?

— Une carafe de Montebello, première marque, monsieur. Dix francs, le pourboire non compris.

(HISTORIQUE.)

OVIDE DESGRANGES.

POURQUOI ?

Lui. Eh bien, puisque vous voulez le savoir, je vous ai épousée pour votre argent.

Elle. Je souhaiterais bien de pouvoir dire aussi facilement pourquoi je vous ai épousé, moi.

AU CONTRAIRE

Flic (se querellant avec Floe). Alors, je suis un menteur !

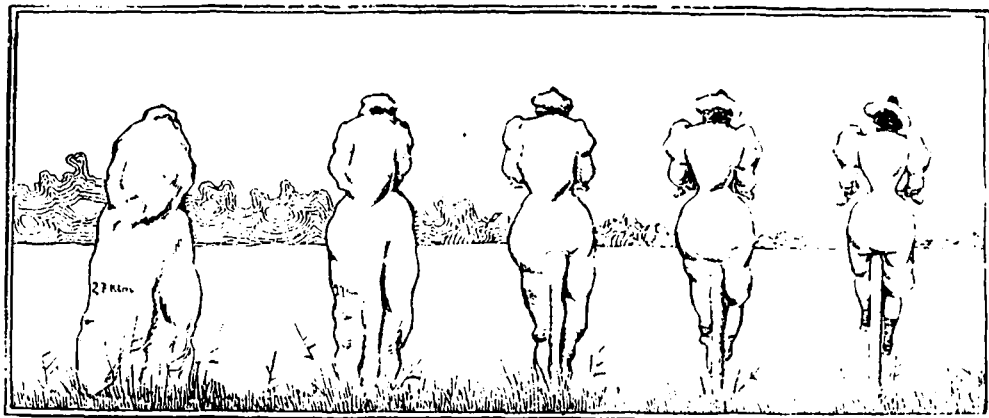
Floe. Au contraire, mon camarade, tu viens justement de dire une vérité.

IL MOUILLAIT SEULEMENT

Le principal. Allons, mon enfant, vous n'étiez pas présent en classe hier. Avez-vous été retenu à la maison par l'inclemence de la température ?

L'élève. Non, m'sieur, je n'ai pas pu venir à cause qu'il mouillait.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



DE BLOC DE PIERRE A BICYCLISTE.

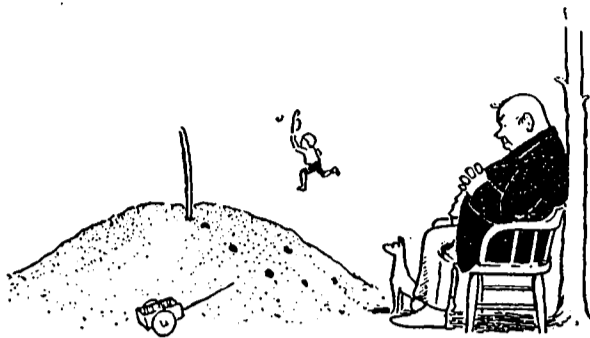
CAUSERIE PARISIENNE

On connaît ce dialogue entre le cuisinier et les habitants de la basse-cour :

— Comment voulez-vous être mangés ?

— Sachez que nous ne voulons pas être mangés du tout !

UN CHIEN ENTREPRENANT



I
L'aïeul dormait. Son petit-fils, après avoir suffisamment joué au sable, avait abandonné son vénérable ancêtre ainsi que ses joujoux et s'emancipait autre part. Carlo seul veillait.

sonnes ayant quelque compétence en l'espèce, les demi-dévorés, si j'ose m'exprimer ainsi.

Notre auteur, dans son enquête, relate simplement ce que lui ont raconté les chasseurs qui ont été blessés par les fauves.

Il y a une cinquantaine d'années, le fameux explorateur Livingstone a eu le bras broyé par un lion... Il déclare : "Pourtant je n'éprouvai ni terreur ni douleur."

Quel vieux dur-à-cuir !... Passons à un autre.

Un des médecins de l'hôpital de Srinagar, dans le Cachemire, donne, chaque année, ses soins à une demi-douzaine de personnes qui ont été attaquées par des ours. Il leur demande compte de leurs impressions.

Résultat général : pas de douleur sur le moment. En outre, il semble que l'esprit soit très calme... les victimes en sont à analyser la situation, à se demander ce que l'animal va faire.

"Je sentis s'écraser ma chair, — dit un de ces Anglais... analystes, — mais je n'éprouvai aucune douleur. Cela me faisait l'impression d'une extraction de dent avec le protoxyde d'azote."

On connaît les propriétés du protoxyde d'azote, vulgairement appelé gaz hilarant... Les gens qui le respirent manifestent une vive hilarité...

Quel joyeux spectacle ce devait être que celui de cet Anglais, *boulotté*, sauf votre respect, par un ours, et... "rigolant comme une baleine".

Il se tordait, mais ce n'était pas de souffrance. Je serais curieux, pour ma part, de savoir l'effet que ça a produit sur l'ours. S'est-il laissé gagner par l'hilarité de sa victime et, à son tour, s'est-il *gondolé*, en pensant :

— Que c'est donc drôle de manger un Anglais ! Je vous demande un peu s'il n'y a pas de quoi rire et s'amuser en société ! Ah ! je me suis fait une pinte de bon sang !...

Mais peut-être les lions, ours et tigres qui ont mangé de l'Anglais se sont-ils trouvés dans le cas du serpent qui mordit Fréron et en mourut... suivant l'épigramme célèbre de Voltaire !...

Les gens qui rédigent certaines petites notes officielles ont une façon à eux de s'exprimer, qui ne manque pas d'une certaine fantaisie.

"M. le ministre du Commerce a reçu les membres de la Chambre de commerce de Paris qui lui ont été présentés par leur président. L'entrevue a été courte mais empreinte de cordialité."

Voulez-vous insinuer par là que, si elle avait été longue, on y aurait échangé quelques horions assaisonnés de paroles empruntées au vocabulaire des Halles ?

Ma foi, on y viendra peut-être, avec le progrès... Et les feuilles sérieuses inséreront des avis dans ce goût : "M. le ministre des Affaires intérieures a reçu une délégation des maîtres-rôleurs de barrière assermentés. Un de ces derniers a essayé de faire le coup du père François au ministre, mais celui-ci, sur ses gardes, a saisi son agresseur par les deux oreilles et l'a *sonné* sur le parquet jusqu'à ce que la cervelle jaillisse. Pendant ce temps-là, un des visiteurs envoyait le secrétaire rouler à quinze pas d'un

— Vous sortez de la question !...

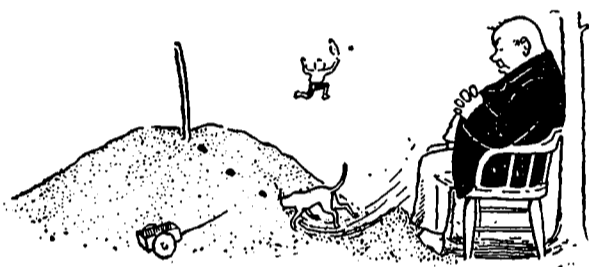
Restons-y, si vous le voulez bien...

Ce sera, du reste, pour donner tort aux hôtes de la basse-cour.

Dans un opuscule intitulé : "La nature est-elle cruelle ?" un écrivain anglais essaye de démontrer, avec preuves à l'appui, que la mort par le fait des animaux de proie n'est pas douloureuse.

Maintenant, me direz-vous, quelles sont ces preuves ?

Ce sont des témoignages de per-



II
Pour passer le temps et contenter aussi sa fièvre de mouvement, le fidèle chien commença à déblayer le tas de sable qui obstruait la vue de l'aïeul...

qu'ils sont, d'ailleurs, dans leurs rapports avec les locataires, par ces excellents concierges dont l'éloge n'est plus à faire.

Mais, croyez-moi !... si aimable que soit votre portier, si gracieux que soit votre propriétaire, ne les embrassez pas !... c'est trop dangereux !

On vient de découvrir, en Amérique, un insecte qu'on appelle le Kissing-Bug "la punaise du baiser".

A Philadelphie, les hôpitaux regorgent de malades qui ont les lèvres gonflées. Le laboratoire municipal de l'endroit a trouvé que c'était la faute des gens qui embrassent...

J'ajouterai... et un peu aussi celle des gens qui se font embrasser.

Et les savants cherchent un remède.

Moi, j'en ai trouvé un... que je tiens soigneusement caché... c'est de n'embrasser personne.

Il est juste d'ajouter, d'ailleurs, que personne ne m'embrasse plus !...

JULIEN MAUVRAÇ.

SON AMIE

Mlle Dupassé. — J'ai horreur de penser à ma quarantième année.

Mlle L'Aiguillée. — Pourquoi ? Vous est-il arrivé quelque chose de désagréable, alors ?



IV
... il put s'asseoir sur... son œuvre. Comme Titus il pouvait dire : "Je n'ai pas perdu ma journée." Mais qui parlera du réveil du bonhomme ?

coup de tête dans le ventre. On s'est traité réciproquement de... et de... Bref, la plus franche animosité n'a cessé de régner au cours de cette entrevue. Les visiteurs sont repartis dans les ambulances urbaines gracieusement mises à leur disposition."

Les rapports de police — dont le plus récent a fait rire aux dépens de la Préfecture — sont d'une rédaction encore plus fantaisiste.

Un député-journaliste rappelle à ce sujet l'anecdote suivante :

Un homme politique avait l'habitude d'aller rejoindre ses amis au café... et, naturellement, ce café recevait, en même temps, la visite d'agents de la Sûreté qui surveillaient le client en question.

Mais voilà que ce client devient ministre et il a la curiosité de lire les rapports des agents qu'il avait flairés à son café.

Le dernier rapport était fort succinct.

"Rien de nouveau à signaler. On remarque seulement l'absence de M. X..."

Les pauvres agents ne savaient même pas que M. X... était devenu ministre... Ce qui prouve que, s'ils allaient au café, c'était pour faire leur métier, et aussi leur manille, et non point pour lire les gazettes.

Dans le service de l'Autriche,
Le militaire n'est pas riche.
Chacun sait ça...

Ce qui n'empêche point, d'ailleurs, quelques-uns de ces militaires autrichiens d'être mariés... avec plusieurs femmes.

Empressons-nous d'ajouter que ce sont des Bosniaques, fidèles observateurs de la loi du Prophète.

Cet état de choses procurait à l'Etat autrichien l'ennui que voici : à laquelle des épouses donner, en cas de décès du mari, la pension à laquelle a droit la veuve d'un militaire ?

Un règlement, qui semble avoir été inspiré par feu Salomon, arrangea cette question litigieuse.

Le gouvernement donnerait une certaine somme que les veuves se partageraient... à l'amiable.

Ce Salomon-là, s'il n'est pas un illusionniste, me fait l'effet d'un joyeux pince-sans-rire.

Je ne vois pas un monsieur, fût-il militaire et Bosniaque, laissant derrière lui plusieurs veuves susceptibles de vivre amialement ensemble.

Qu'en penses-tu, mon vieux Mahomet !...

Profitant lâchement du sommeil de ses locataires, un propriétaire de Saint-Gall, en Suisse, a soulevé son immeuble. Les habitants ne se sont aperçus du... procédé qu'en se réveillant, mais il était trop tard pour faire entendre même les plus légitimes des protestations.

Augmenter les loyers, passe encore !... Mais augmenter le nombre des étages qu'un locataire a à gravir, c'est une manière d'agir absolument inconvenante et à laquelle, Dieu merci ! nous ne sommes pas habitués en France, où les propriétaires sont les gens les plus aimables du monde, aidés

qu'ils sont, d'ailleurs, dans leurs rapports avec les locataires, par ces excellents concierges dont l'éloge n'est plus à faire.

Mais, croyez-moi !... si aimable que soit votre portier, si gracieux que soit votre propriétaire, ne les embrassez pas !... c'est trop dangereux !

On vient de découvrir, en Amérique, un insecte qu'on appelle le Kissing-Bug "la punaise du baiser".

A Philadelphie, les hôpitaux regorgent de malades qui ont les lèvres gonflées. Le laboratoire municipal de l'endroit a trouvé que c'était la faute des gens qui embrassent...

J'ajouterai... et un peu aussi celle des gens qui se font embrasser.

Et les savants cherchent un remède.

Moi, j'en ai trouvé un... que je tiens soigneusement caché... c'est de n'embrasser personne.

Il est juste d'ajouter, d'ailleurs, que personne ne m'embrasse plus !...

JULIEN MAUVRAÇ.

SON AMIE

Mlle Dupassé. — J'ai horreur de penser à ma quarantième année.

Mlle L'Aiguillée. — Pourquoi ? Vous est-il arrivé quelque chose de désagréable, alors ?

UN ESPRIT OBSERVATEUR



La jeune souris (qui aperçoit une chauve-souris pour la première fois).—Oh ! maman ; vois donc ! Une souris sur une machine volante.

LA PENSÉE HUMAINE

Tout passe ! tout s'éteint : les conquérants périssent,
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;
Des antiques cités les débris sont épars ;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts !
L'un par l'autre abattus, les empires s'écroulent ;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde, et les peuples nouveaux
Front presser les rangs dans l'ombre des tombeaux ;
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière ;
La mort ne détruit point ce qui n'est point matière ;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né du souffle divin ;
Du front de Jupiter c'est Minerve élanée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps,
Brisant des potentats la couronne éphémère.
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

Amusements et Sports

ELDORADO

Le café-concert de la rue Cadieux prend déjà ses dispositions pour inaugurer brillamment la saison d'automne : les directeurs nous promettent plusieurs nouveaux artistes qui viennent d'être engagés à Paris et dont les débuts auront lieu dans quelques semaines. Ces artistes, choisis parmi les meilleurs des cafés-concerts parisiens, continueront à l'Eldorado les brillantes traditions de leurs devanciers et nous assurent une longue perspective de belles représentations pour la saison qui va s'ouvrir.

Ajoutons que l'Eldorado mettra incessamment à l'étude une série de pièces absolument inédites à Montréal, toutes excellentes, très morales et très amusantes, qui nous désopileront la rate à loisir.

Comme chacun peut le constater, la direction de cet établissement ne néglige rien pour continuer à mériter les faveurs du public qui, tous les jours, remplit sa salle : succès oblige.

PALLADIO.

LEUR CONVERSATION

Un célèbre juge avait une fois à juger une cause où l'accusé, un patagon, avait dû prendre un interprète lequel par conséquent avait été assermenté. Le prisonnier dit quelque chose à l'interprète qui lui répondit.

—Que dit-il ? demanda le juge.

—Rien, Votre Honneur.

—Vous osez dire qu'il n'a rien dit quand je l'ai moi-même entendu. Allons, monsieur, qu'a-t-il dit ?

—Votre Honneur, dit l'interprète commençant à trembler, ce n'est rien qui ait rapport à la cause.

—Si vous ne répondez pas, je vous fais arrêter. Maintenant qu'a-t-il dit ?

—Eh bien, Votre Honneur, vous me pardonnerez, mais il a dit : " Qui est donc cette vilaine vieille femme qui est assise là, entourée d'un rideau rouge ? "

—Ce fut un murmure confus par toute la salle.

—Et qu'avez-vous répondu ? demanda le juge, légèrement contrarié de l'incident.

—J'ai dit : " Veux-tu bien te taire, animal. C'est ce vieux singe là qui va te faire pendre ".

IL DEVAIENT S'ENTENDRE

M. Million (engageant un valet).—Je vous avertis que je suis très souvant d'une brusquerie et d'une intempérance de langage excessives.

Le valet (tout joyeux).—C'est très bien, monsieur, c'est exactement la même chose que moi. Nous nous entendrons sûrement.

ÉTONNANTE RESSEMBLANCE

Mme O'Donovan (rajustant ses lunettes). Votre ressemblance avec votre mère est tellement frappante, Nora, que je saurais que vous êtes sa fille quand je ne vous aurais jamais vu ni l'une ni l'autre.

PAS LOYALEMENT

L'homme qui vous dit un secret et vous demande de ne pas le répéter n'agit pas loyalement. Il jouit lui-même du plaisir de vous le dire et ne veut pas que vous ayez le même avantage.

RÉEL DANGER

Boireau.—Il y a une chose qui, plus que toutes les autres, fait que les veuves sont si dangereuses.

Taupin.—Qu'est-ce ?

Boireau.—C'est qu'elles affirment toujours si positivement qu'elles n'ont pas l'intention de se remarier !

ÇA DÉPEND DU MOMENT

Liliane.—Marie, est-ce que votre mari est vexé quand il parle et que vous l'interrompez ?

Marie.—Non, mais il est furieux si je l'interrompt quand il mange ou qu'il dort.

LES QUALITÉS D'UN HONNÊTE HOMME

La mère.—Lequel de tes prétendants vas-tu accepter, Clarisse ?

La fille.—Je ne puis décider lequel j'aime le mieux, Maman. Jacques est si timide et Henri est si persistant.

PLUS PRÉCIEUX ENCORE



Mme Jeunemarié.—Je ne vois pas pourquoi tu es toujours si pressé d'aller à ton travail le matin. Tu avais l'habitude de me dire que tu m'aimais pendant toute l'éternité.

M. Jeunemarié.—Et c'est ce que j'ai l'intention de faire, ma chère. Mais le temps, sur la terre, est plus précieux qu'au ciel, ma chérie.

MODES PARISIENNES



TOILETTE EN CRÉPON BLEU, guipure et velours noir. Jupe ronde garnie de petits velours comète noirs. Corsage blousant légèrement devant, découpé du haut sur un gilet de guipure garni de petits velours. Petits nœuds garnissant les devants. Manches en guipure rayées de velours. Chapeau en paille blé, orné de coquelicots et de tulle. Mat. : 11 verges de crépon, 1 verge $\frac{3}{4}$ de guipure, 1 verge $\frac{3}{4}$ de soie, 1 verge de velours.

LETRE D'UNE MÈRE A SON FILS

Cette nuit, Maurice, j'ai fait un triste rêve. J'étais dans une chambre froide, j'étais vieille, j'avais dépensé tout mon argent pour faire de toi un homme, j'étais pauvre ; et toi, tout triste, tout pâle, tu disais : "Mais, maman, nous allons être riches. Je vais gagner de l'argent, je serai médecin. — Mais tu ne sais rien, t'ai-je répondu. — Je serai peintre ! — Tu ne sais rien ! — Je serai chimiste ! — Tu ne sais rien !..." Et tu me citais toutes les professions et je te répondais toujours : "Tu ne sais rien !" Alors, tu t'es mis à pleurer en disant :

"Pourquoi est-ce que je ne sais rien !" Je t'ai dit : Parce que, quand tu étais petit garçon, tu ne pensais jamais à ta mère : tu jouais en disant : "Demain, je travaillerai." Et maintenant, tu ne sais rien, et je pleure de chagrin et je mourrai de honte."

Mais c'est un vilain rêve, n'est-ce pas, mon fils ? Tu travailles !... Allons, je ne pleure plus. Bouvre ta tête.

SARAH BERNHARDT.

UNE MAUVAISE BLAGUE

Esther. — Ma chère Charlotte, comment se fait-il que je vous trouve à pleurer ainsi ? Avez-vous reçu des mauvaises nouvelles de votre mari ?

Charlotte. — Oh, pire que cela ! Mon Arthur, m'écrivit qu'il serait mort d'ennui mille fois s'il n'avait pas eu ma photographie pour le consoler. Il dit qu'il ne fait que regarder ce portrait et le couvrir de baisers chaque jour.

Esther. — Mais c'est charmant cela, et je ne vois rien là dedans qui puisse vous faire pleurer. Je donnerais beaucoup pour avoir un mari aussi tendre et aussi poétique que le vôtre !

Charlotte. — Ah oui, mon Arthur est d'une nature très poétique, mais il faut que je vous dise qu'avant son départ j'avais glissé la photographie de maman au lieu de la mienne dans son sac de voyage.

TRAHIE !

— Comment avez-vous découvert que le voleur était une femme ?

— Quand elle passa devant le miroir elle regarda si son masque était droit.

CELLE LÀ SURTOUT

Mme X. De toutes les langues dont vous vous êtes rendu maître, laquelle vous a fait éprouver le plus de difficultés ?

Le professeur. — Celle de ma femme, sans aucun doute.

PROPOS DE RESTAURANT

Premier client. — Garçon, un poisson frit.

Second client. — A moi aussi, un poisson frit, garçon, et veillez à ce qu'il soit bien frais.

Le garçon (criant à la cuisinière). — Deux poissons frits ! Un bien frais.

LA RAISON

Le gamin. — Donnez-moi, s'il vous plaît, pour deux sous d'huile de castor et mettez la mesure aussi petite que possible.

Le pharmacien. — Une petite mesure, pourquoi ?

Le gamin. — Parce que c'est moi qui devrai la prendre.

LA RÉCIPROQUE

Le docteur. — Vous prenez bien du temps pour me payer mon compte, monsieur.

L'ex-patient. — Il me semble que vous avez, vous aussi, bien pris votre temps pour me guérir.

LE DÉNOUEMENT QUI LUI PLAÎT

Un livre ne plaît jamais entièrement à une femme à moins que le dénouement ne laisse l'héroïne dans les bras du héros.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 615. — Nous savons que les corsages découpés sont tout à fait à la mode. Une manière d'utiliser les corsages découpés est de différencier le corps de l'empiècement, lequel peut être en dentelle, à plis ou en étoffe différente. Le corsage est fait sur une doublure ayant tous les morceaux ordinaires avec coutures et pinces et se ferme devant invisible. Sur la doublure est ajusté l'empiècement devant et derrière lequel n'est pas cousu dans l'épaule gauche ou il est agrafé ; le dos est droit et a très peu de fronces à la taille ; les devants et dos sont coupés de façon qu'ils forment revers sur les épaules ; le devant, côté droit, se croise sur le gauche et se ferme en dessous. Les manches ajustées, deux coutures, ont un petit volant dans le bas. Le patron donne deux sortes de cols. La garniture autour de l'empiècement se continue jusqu'à la taille. Notre modèle est garni avec un petit ruché de ruban. Notre corsage est en soie broché violet avec des pois pourpre.

Il faut $\frac{1}{2}$ verge en 44 pouces avec $\frac{3}{8}$ de verge pour l'empiècement et 5 verges de rubans avant d'être froncé pour faire ce corsage.

No 615 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 623. — Corsage pour fillette

No 615. — Corsage pour dame



NO. 623
GIRLS' COSTUME



NO. 615 LADIES'
WAIST

No 623. — Pour faire ce joli petit costume, prenez une percale française, fond blanc avec raies rouges, avec veste, revers et berthe en fin nansouck garni de broderie ; la jupe a trois morceaux, l'ampleur est arrangée derrière par des gros plis de chaque côté ; la jupe peut être faite unie ou découpée comme le corsage. Le corsage est posé sur une doublure ajustée et se ferme derrière ; la berthe découpée fait tout le tour et vient finir devant à la taille. Les manches ont deux coutures ajustées avec un peu de fronces dans le haut ; dans le bas, la manche est découpée. Un col droit finit le cou. Une ceinture finit la taille.

Il faut 4 verges en 36 pouces, plus 1 verge $\frac{1}{2}$ pour la veste et revers, plus 3 verges $\frac{1}{2}$ de broderie pour manches, col et revers afin de confectionner une robe pour une jeune fille de 8 ans.

No 623 est coupé de 6 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 31 AOUT

TRIO DE PROVERBES

Le feu aide le gueux.

x

Mauvais berger qui aime le loup.

x

Graissez les bottes d'un vilain ; il dira qu'on les lui brûle.

SANCIO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Une de nos lectrices, avec toutes sortes de précautions oratoires, nous demande de bien vouloir lui indiquer un moyen de chasser les très désagréables parasites que... les bêtes malodorantes qui... enfin les punaises.

Voici cher actrice, un moyen bien simple de vous débarrasser de ces bêtes incommodes.

Prenez une botte d'ail que vous faites réduire dans un gallon d'eau pendant cinq heures. Ba ligeonnez les murs de la chambre infestée et dames punaises, qui ont horreur de l'ail, iront ailleurs. Nous recommandons aussi ce procédé pour désinfecter les niches à chiens : les puces ont la même aversion que les punaises pour l'ail.

BL. DE S.

M. Francisque Sarcy a tant et tant écrit sur lui-même, qu'il n'est plus guère, pour le chroniqueur, d'anecdotes inédites à glaner.

En voici une, cependant, qui est peu connue, c'est un petit trait, mais barbelé finement, car le vieux critique avait, quand il voulait, la riposte dure.

Au cours d'une polémique avec M. Jean Aicard, Sarcy causait, un soir, dans les couloirs de la Comédie-Française, avec quelques amis.

— Vous savez, fit l'un d'eux, qu'Aicard vous a reproché de haïr la poésie et d'arracher des plumes aux aigles.

— Il n'y a pas que les aigles qui aient des plumes !... riposta le doyen de la critique dramatique.

**

Fin de lettre d'un jeune lycéen :

"Je termine ma lettre en vous embrassant, parce que mes pieds sont si froids que je ne puis plus tenir ma plume.

"Votre fils Joseph."

PRÉCIEUSE RESSOURCE

Par les températures inconstantes, le *Baume Rhumal* est une ressource inestimable.

Les Femmes

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, faibles et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

LIVRE GRATIS

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

BABYLAS EN VOYAGE

Babylas, qui voyage en Italie, visite les ruines de Pompéi sous la conduite d'un guide.

— Sait-on à quelle date cette ville a été engloutie par une éruption du Vésuve ? demande-t-il.

Embarras du cicerone, qui n'est pas très bien fixé. Mais Babylas se reprenant :

— Que je suis bête ! C'est le mercredi des cendres, parleu !...

La Pauvreté du Sang

La pauvreté du sang est la cause d'un nombre infini de maux, de troubles, de souffrances auxquelles sont sujettes surtout les femmes et les jeunes filles : elles sont nerveuses, irritables, capricieuses dans leurs goûts et leurs affections, tantôt d'une gaieté exubérante, tantôt d'une tristesse inconsolable. En pareil cas, les médecins ordonnent régulièrement les *Pilules de Louque Vie* du chimiste Bonard dont la formule offre la précieuse garantie de l'approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Un peu de persévérance dans le traitement assurera la guérison d'une foule de maladies qui ont leur origine dans un sang épuisé. On trouve ces *Pilules* dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyées par la maille sur réception du montant en s'adressant à la *Cie Médicale Franco-Coloniale*, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 Ste-Catherine.

Exquise politesse.

En wagon, un monsieur sortant un étui à cigares de sa poche, et voyant que sa voisine fait une grimace.

— Cela vous gêne, madame ? demande-t-il en s'inclinant.

— Oh ! oui, monsieur ; je ne puis supporter la fumée du cigare.

— Qu'à cela ne tienne.

Et il allume une énorme pipe !

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Eau Radnor

EMBELLISSEZ VOTRE TEINT...

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rose. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas, avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Mme Pipelet parle avec sa voisine, Mme Foussard, de sa fille, engagée comme figurante dans un ballet, et décrit le costume si vapoureux et si suggestif qu'elle porte.

— Et quel rôle qu'à suit, vot'e demoiselle ? demande Mme Foussard.

— A fait une "obélisque".

**

M. le Maire fait son petit discours aux mariés :

— Vous allez enfin connaître...

— Pardon, interrompt le mari à voix basse, j'ai été marié une première fois.

— C'est juste, reprend le maire, permettez-moi alors d'espérer que vous serez plus heureux au second tour de scrutin !

**

A propos d'une œuvre charitable, on parle des pauvres honteux.

— Certains, dit quelqu'un, aiment mieux mourir que d'avouer leur détresse.

— D'autres, renchérit Buzenval, ne se résignent à demander des secours que par des lettres anonymes !

Pour Chapelets des RR. PP.

Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw Montréal, P. Q.

Poudre Dentifrice au Quinquina

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte

Dépôt à la pharmacie Levesque, coin des rues St-Denis et Dorchester.

Entre pêcheurs à la ligne :

Vois-tu, mon cher, j'ai découvert un endroit splendide où le poisson mord à tous les coups.

Où ça !

Un peu au dessous de Courbevoie.

Et qu'as-tu pris ?

Le bateau pour aller et le tramway pour revenir.

**

Entre amies.

Anna. Ils disent tous que j'ai la bouche et le nez de ma mère.

Louise. Ah ! Eh bien, ta mère a été chanceuse de s'en débarrasser.

**

Un jeune prince se promenait un jour dans la campagne, environné de toute sa cour. Il aperçut un derviche qui examinait une tête de mort : "Que fais-tu là ! lui dit le monarque surpris. Je voudrais savoir, répondit le derviche, si se crâne a appartenu à un roi ou à un mendiant, et je ne puis y parvenir.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2918

112 Rue VITRÉ
Coin St-Laurent



MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

ELDORADO

Café-Concert Français
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 14 AOUT

Un Mari à la Force du Poignet

Opérette en un acte

LE PARRAIN DE CLAIRE

Vaudeville en un acte

RITA de SANTILLANE,
FREJUST,
MARCELLE DUCAS,
ANGELE d'ARCY,
À l'Incessamment, nouveaux débuts.

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galerias, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,
F. X. BILODEAU.
Régisseur: S. DURANTEL.

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de
1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAFIE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à
Olecrimmergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments
de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au
tour du Monde 10c Enfants 5c. Ouvert tous les jours
de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

ENTENDU AU SQUARE

— Pauvre Aglaé, elle est vite morte.
— Ah! et de quoi, mon Dieu!
— D'une indigestion de moules.
— Aussi, une femme aussi mal faite!...
— Qu'a de commun avec ce trépas la
mauvaise conformation du corps?
— Mais, sotte que tu es, sache qu'on
ne doit pas manger ce mollusque quand
on n'est pas faite au moule.

Mme Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les
Bequets, souffrant d'un mal de dos
presque incurable, guérie par les

PILULES CARDINALES

de Dr Ed MORIN

Pourquoi tant de maladies, réputées incurables, se guérissent-elles par l'emploi d'un remède supérieur? La raison est facile à donner. Avant d'en venir au VERTABLE remède on a fait usage de médecines SANS VALEUR, de la l'insuccès le plus complet. C'est précisément ce qui est arrivé dans le cas de Madame Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Bequets. Cette dame avait employé des médicaments inférieurs, des imitations ridicules, n'ayant aucune vertu curative, et qui pouvaient devenir un danger réel.

Mme Chandonnet souffrait, depuis vingt ans, de douleurs générales qu'elle attribuait au rhumatisme ou névralgie. Sa maladie s'étant compliquée, elle fut atteinte d'un mal de dos qui la conduisit lentement, mais sûrement à la tombe.

Que de jours coulés dans la souffrance, de nuits sans sommeil, passées dans sa chaise, ne pouvant se mettre au lit!

Un jour que le mal rendait la vie encore plus pénible, entièrement découragée, n'ayant plus d'espoir dans l'avenir, elle vit, dans un journal de Québec, l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Madame Chandonnet fit l'essai de ce remède supérieur. Ses douleurs se calmèrent, son mal de dos disparut comme par enchantement, sa santé générale devint excellente. Mme Chandonnet ne perd jamais l'occasion de témoigner sa haute reconnaissance envers les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

Ces Pilules sont recommandées par les meilleurs médecins du pays, vendues chez tous les marchands de remèdes.
Exiger toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN.

Une épouse pratique.
Une dame, très émue, se précipite comme une trombe dans le cabinet d'un des principaux avocats de la ville de... mettons Chicago.

Sans se donner la peine de s'asseoir, sans même adresser à l'homme de loi les salutations d'usage, la dame pose à brûle-point cette question:

— Mon divorce! mon divorce! est-il admis par le tribunal?

— Mais la procédure suit son cours, madame, répond l'avocat un peu interloqué par cette étrange entrée.

— Dieu soit loué! s'exclame la dame, brûlez-tout de suite les pièces du dossier.

— Vous vous êtes donc réconciliés? dit l'avocat en esquissant un sourire.

— Réconciliés? mais pas du tout; mon mari a été écrasé ce matin par un train de chemin fer, et je vais demander des dommages et intérêts.

Bien américain, n'est-ce pas? Eh bien! il vaut mieux vous le dire tout de suite, ce n'est pas à Chicago que la scène s'est passée: c'est à Paris.

EXCURSIONS A QUÉBEC

Trois excursions pour Québec sont annoncées jusqu'à présent, mais celle qui est la plus en vogue est certainement l'excursion organisée sous les auspices de l'Union Typographique Jacques-Cartier et devant avoir lieu par le Pacifique Canadien lors de la Fête du Travail, à Québec.

Comme on sait, les ouvriers de l'ancienne capitale font des préparatifs extraordinaires pour cette occasion.

Ce qui donne tant de prestige à ce voyage à bon marché, c'est que les excursionnistes se rendent à Québec bien plus vite et ont plus de temps pour visiter leurs parents et amis.

En effet, les personnes désireuses d'assister à cette grande fête pourront partir de la gare Viger, samedi soir, le 2 septembre, à 11 hrs, ou dimanche, le 3, à 3.30 et 11 p.m., et revenir par tous les trains jusqu'à mercredi, le 6, inclusivement.

Billets, aller et retour, adultes, \$2.25; enfants, \$1.15.

Billets en vente à l'imprimerie A. P. Pigeon, 1798 rue Ste-Catherine, etc., etc. Voyez les affiches.

Achetez vos billets d'avance afin d'éviter l'encombrement.

LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

— Le grand romancier anglais Thackeray fut un original parfait, mais il lui arrivait de trouver plus original que lui. Un soir, il avait invité à dîner un jeune littérateur. Celui-ci arriva sans chapeau: "L'objet, déclara-t-il gravement, est inutile et encombrant." Thackeray sourit. Puis il réfléchit que le jeune homme pouvait bien avoir raison, et désormais il ne porta plus de chapeau.

Entendu sous le péristyle de la Bourse:

— Puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que vos valeurs ne me paraissent pas très catholiques.

— Très bien, mon cher ami, je vais m'occuper de les convertir!

Un médecin bien distrait.
Il avait à rédiger le bulletin de décès d'un de ses malades et sous la rubrique Cause du décès — il signa étourdiment son nom.

Ses confrères prétendent que c'est un aven dépouillé d'artifice.

LE SEUL MOYEN

La grippe cède rapidement et sûrement quand on la combat avec le Baume Rhumal.

Nouveaux Gants de Kid

Nuances Recherchées: Cyrano, Violet, etc.

GANTS de Kid noir, faits sur mesure. Garanties et ajustés — Brodés.
\$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 4 boutons, couleur ou noir.
50 cts la paire.

J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent

Fabricant de Gants

Spécialité de CORSETS D. & A., P. N., P. D., R. & G., etc., etc.



UNE CAUSE DE DANGER

Le manque d'hygiène et de soins de propreté dans les laiteries et dans les différentes manipulations du lait de la traite contribue à infecter le lait, qui devient ainsi une cause de maladies pour les enfants auxquels on le fait consommer. Combien de fois n'avons-nous pas entendu attribuer à la dentition des enfants une quantité de maux dont il ne faut rechercher l'origine réelle que dans la qualité du lait. Si, à la campagne, vous entrez dans une écurie, vous constatez que les vaches se couchent sur le foin ou la paille altérés, trop souvent hélas! et sur le fumier où pullulent les microbes; elles y traînent leur pis et, si les personnes qui viennent les traire, ont le soin de laver exactement les trayons avant de faire la traite, ce qui, encore, n'arrive pas toujours, elles ne font pas, tout ce qu'il faudrait pour que le lait soit exempt de germes toujours dangereux, surtout lorsqu'il s'agit de l'alimentation des enfants. La crainte du danger, qui est le commencement de la sagesse, a fait adopter la Peptonine par les mères de famille prudentes, pour l'alimentation de leurs enfants. La Peptonine que l'on prépare au lait ou, en cas de doute, à l'eau, est un produit pur, parfaitement stérilisé et d'une composition toujours uniforme, spécialement préparé pour l'alimentation des jeunes enfants et des personnes dont la digestion ne fonctionne pas bien. La Peptonine a été analysée par les professeurs et analystes officiels du McGill et de l'Université Laval: tous s'accordent à déclarer qu'elle renferme tous les principes d'un aliment complet, qu'elle est absolument pure et stérilisée d'après un procédé rigoureusement scientifique. Elle se vend 25 cts la grande boîte dans toutes les pharmacies et épiceries. Si vous n'en trouvez pas chez votre fournisseur ordinaire, adressez-vous au Dépôt Principal, 382, Avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal. Téléphone Bell: East, 1288.

N'est-ce pas maman, dit une petite fille à sa mère, que les soldats, c'est comme les petits enfants?

— Pourquoi cela?
— Dame! je les vois tous, aux Champs-Élysées, qui se font promener par des bonnes.

Un passant s'est arrêté, vivement intéressé, devant un magasin où des ouvriers fabriquent ou sculptent des pipes.

Passent deux gavroches.
— Dérange pas monsieur, dit l'un; tu vois bien qu'il est en train de poser!

On parle, dans un salon, d'un jeune homme de bonne famille que des revers de fortune ont réduit à servir les maçons.

— Il y a de l'atavisme dans son cas, dit quelqu'un, un de ses ancêtres directs a été président à mortier!

Veilles Prolongées

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles ou les excès de toute nature éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant pendant quelque temps au régime des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, régime très facile à suivre, quelle que soit la nature de vos occupations et sans rien changer à vos habitudes. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse de la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Dans toutes les pharmacies, 50c. la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

GANTS d'hommes. 75 cts et plus.

GANTS et CORSETS RÉPARÉS
A Peu de Frais.

Au banquet des automobilistes:
— Ah! mon cher, depuis un mois essence, pétrole, on n'entend que ces conversations-là!

— C'est vrai, chaque jour amène une recrue... d'essence!

Pensées d'albums:
"Ce n'est ni aux prêtres, ni aux philosophes qu'il faut demander à quoi sert la mort: c'est aux héritiers."

"Quand on dit d'un monsieur qu'il a fait un beau mariage, c'est que sûrement sa femme en a fait un mauvais..."

"La femme est comme une armée: elle est perdue, si elle n'a pas de réserve."

A la sortie de l'Opéra-Comique, un musicien extrêmement savant discute techniquement la partition de "Cendrillon".

— De la verve, de l'élégance, je ne dis pas; mais je reproche à Massenet un déplorable abus de certains instruments, le cor par exemple.

Harry Cower interrompant:
— Dans "Cendrillon" le cor a une valeur symbolique: c'est le produit naturel de la pantoufle de verre.

Nouvelle édition du...

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTRÉAL.

Poirier, Bessette & Cie

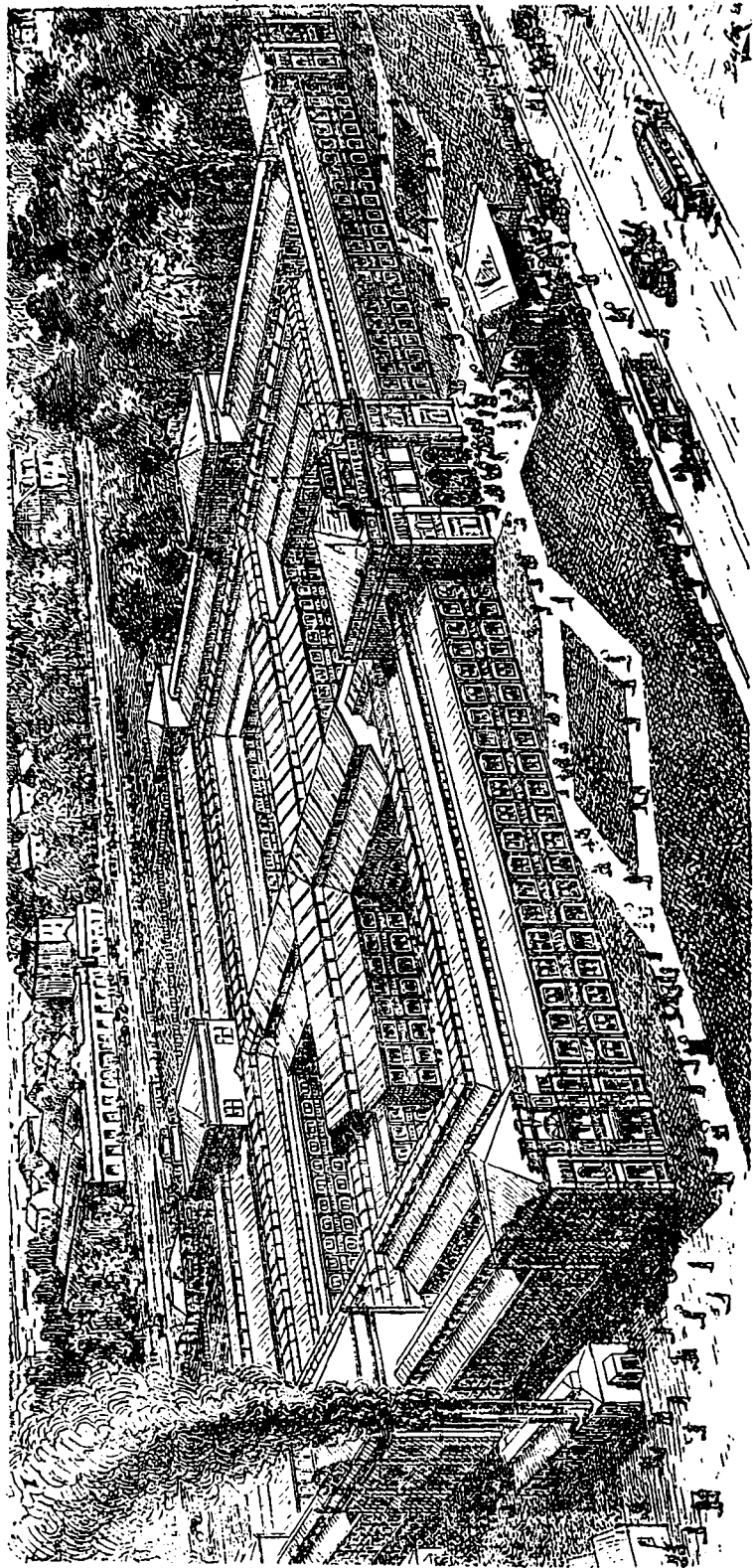
IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTRÉAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 194



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

D Riel, Thorndike, Mass : Mme G Lefebvre, A Gervais, Théo Riviers, Mass : Mme G Doragon, A Sylvestre, Woonsocket, R I ; F Clavorie, Nouvelle Orléans, La.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : L Brousseau, 712 St Denis, Montréal ; C Guimont, Berlin, N H ; O Gamache, 20 Burnes, Fall River, Mass ; Mlle A Métayer, Old Town, Mo ; Mlle D Riel, Thorndike, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'ils auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Entendu dans l'antichambre d'un ministre :

- Et votre fils ?
—Sa manière de voir l'a contraint à quitter l'armée.
—Il est donc réactionnaire ?
—Non... il est myope.

Entre huissiers du ministère de la guerre.

- Ah ! la situation n'est pas drôle. Tous les mois un nouveau patron...
—De nouvelles habitudes...
—Et comme il s'en va juste au moment où il commence à nous connaître, jamais de gratifications.
—Espérons que celui-ci durera un peu plus longtemps...
—Et que nous ne serons pas obligés de serrer encore notre ceinture d'un Krantz !

Bézuchet, qui se flatte de lire dans la pensée des gens, se promène sur le boulevard avec un ami. A la vue d'un passant qui le croise, il fronce le sourcil.

- Pourquoi, lui dit l'ami, regardez-vous de travers ce monsieur ?
—Je devine qu'il n'a pas la même opinion que moi sur "l'Affaire".

Pensée de fumeur :
—C'est tout de même difficile de tomber sur une bonne pipe.
—Surtout sans la casser.

Un Plongeon Rafraichissant

dans l'eau courante claire comme le cristal, aux Bains Laurentiens, est un luxe pour la personne fatiguée et accablée de chaleur.

Aussi Bains Turcs, Russes, Privés et Electriques
GRATIS.— Traitement électrique gratis dans notre département des Bains Electriques, chaque matin.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
Entrée privée des dames:
210 RUE CRAIG.
W. G. Townsend, Gérant

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

EN WAGON
Bonne recette contre les importuns et les indiscrets :

Un monsieur qui s'ennuie cherche à lier conversation avec un voyageur qui vient de monter dans son compartiment.

—Il me semble que votre nom m'est très familier, monsieur... monsieur ?

Mon nom est Bobukarine Rikolosky Strikozokikoff, je suis Polonais.

—Alors ce n'est pas votre nom, mais c'est votre visage que je connais.

C'est possible ; j'étais en prison depuis quinze ans ; j'en sors ce matin.

Le voyageur bavard arrête la conversation. Il a compris...

Dufourneau, écrivant une lettre de remerciements s'interrompt pour interroger son ami Champbaudet.

—Dois-je mettre que je suis "profondément touché" ou "vivement ému"... Il me semble que les deux termes se valent...

—Pas du tout ! Dans un duel, par exemple, on peut être vivement ému sans être profondément touché.

Nouveau Procédé
... de faire les Dentiers
A des Prix à la Portée de toutes les bourses
Dentier Complet, \$5. * Couronnes en Or, \$4.
Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.
DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ
Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de...
Tresler, Globensky & Martel
... DENTISTES ...
Entrée. Etablis depuis 1855
No 1920 RUE STE-CATHERINE
Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent...

Ont trouvé la solution juste : Mmes E Charpleau, A Lavergne, D Pilotto, Provencher, Mlle L Gélinaud, R Halle, L Laurent, A Lavallée, E Létourneau, L Lévesque, C Lord, B Normandeau, M Pelletier, B Polier, O Prieur, A Rivard, B Roy, M L Turcotte, A Vallée, MM L Bélanger, M Berthelot, L Bertrand, L Brousseau, G Caron, J W Carrière, L Croteau, R Desautels, L P Demers, A J Gadona, A Galerneau, E Germain, J W Guénard, V Laramée, R Leblanc, R Lefebvre, A Pageau, A Payette, J E Payette, J Pouliot, A Ready, P O Richard, J J Roy, C Stevenson, J E Tessier, P E Tomrangeau, O Wamault, Montréal ; Mlle A Beaurchesne, C Blanchette, Arthabaskville, Q ; Mlle O Gendron, Beauharnois, Q ; A Gervais, Belle Rivière, Q ; A Raymond, Herbierville, Q ; T Samson, Chaudière Curve, Q ; Mlle E Côté, R A Darcho, Danville, Q ; J Robin, Forestdale, Q ; Mlle D Guilmette, Granby, Q ; Mme L A Roy, Grand'Mère, Q ; E Roberge, L Roberge, Lévis, Q ; Mlle M L Lemaire, R A Langlois, B Médéric, M E Lemaire, Magog, Q ; H Desjardins, Maisonneuve, Q ; Mlle A Poulou, Matano, Q ; Mlle M Falardeau, Montréal Sud, Q ; H Fortier, Notre Dame de Lévis, Q ; Mlle L Gagnon, B Paquette, B Sabourin, M E Bédard, L Boulet, Ottawa, Ont ; T Cauchon, Pont Etchemin, Q ; Mlle L Garneau, E Gouillard, B Laperrière, M A L Amyot, N Fortin, A Guimont, J B Itoussseau, Québec ; J H Lemay, Sherbrooke, Q ; A Renaud, Sherbrooke Est, Q ; G Huard, Somerscot, Q ; Mlle R Clément, L La-débauche, Sorci, Q ; J Pelletier, St Almé, Q ; J A Milot, Ste Anne Yamachiche, Q ; Mme Maillet, J O Tanguay, St Dominique, Q ; Mlle A Guimont, St Flavien, Q ; Mme P A Trotier, St Henri de Mascouche, Q ; J Beaurpé,

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

VIN St-Lebon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Sous Agents pour le Canada.



Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine pariaito par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines a Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25

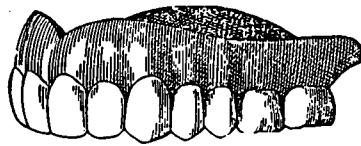
Machines a coudre a Louer

Fourniture de Machines a Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

Un mot des "Polièinelles" d'Henri Beque, qui vient de mourir:
— Ah! votre sale République; parlez-moi de l'empire!
— Oui! Il y avait aussi des canailles; mais c'étaient des gens chic.

MALADIES DE LA PEAU
Rifite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supréme efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rifite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5 Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste Catherine



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE

POUR LES

FEMMES

Envoyé

GRATUITEMENT

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Voulez-vous connaître les qualités qui manquent à un homme? Examinez celles dont il se vante.



AVANT L'EMPLOI.

APRÈS L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 196



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 23 août, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

... Encouragement ...

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des
FUNERAILLES DE PREMIÈRE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux:

De naissance à 5 ans, \$1. par année
" 5 ans à 30 ans, 75c " "
" 30 ans à 45 ans, \$1. " "
" 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "
" 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau: - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES: Bell, Est 1235; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.